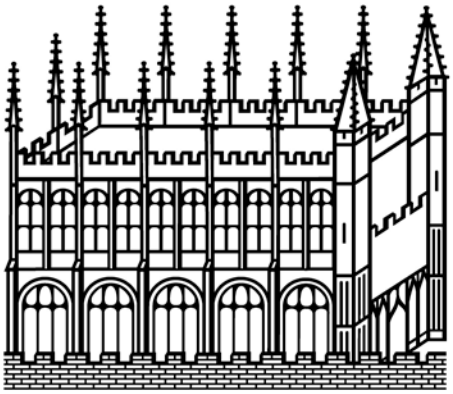


Bodleian Libraries

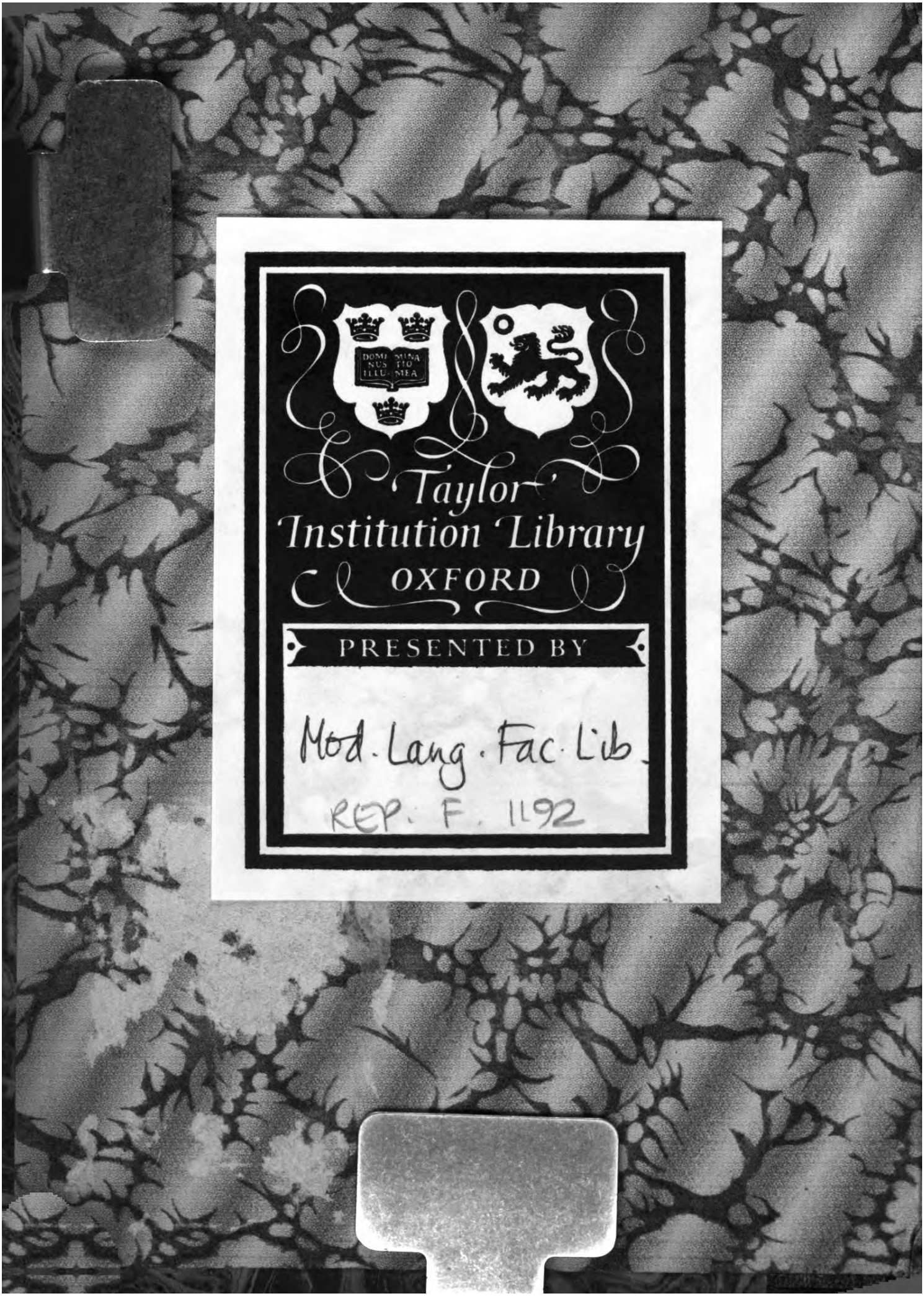
UNIVERSITY OF OXFORD

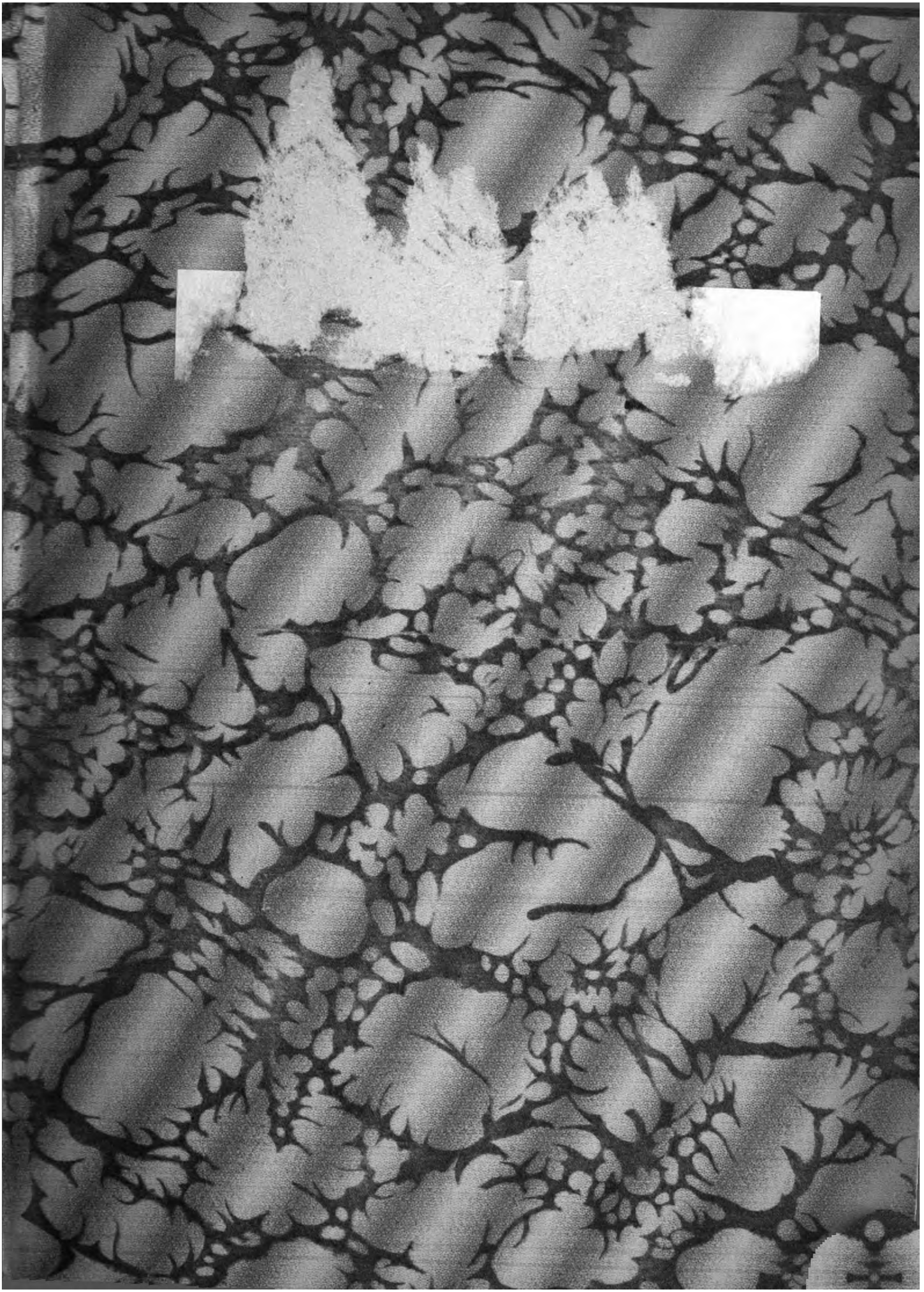
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Mod. Lang. Fac. Lib
REP. F. 1192



LES POÈTES DE LA MER

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

Cent exemplaires sur papier pur fil,
numérotés de 1 *à* 100.

LES THÈMES POÉTIQUES

LES

POÈTES DE LA MER

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

ANTHOLOGIE

PAR

CHARLES LE GOFFIC

FRENCH SEMINAR
TAYLOR INSTITUTION
OXFORD.

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1928

UNIVERSITY
- 5 DEC 1985
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION

Le nom que portait autrefois la Bretagne : *Armor*, toute la France aurait pu le revendiquer : c'est par excellence « le pays de la mer », le pays des quatre mers, pour mieux préciser, Méditerranée, Atlantique, Manche, Mer du Nord. En quelle contrée la symphonie du large fait-elle entendre pareil quatuor?

Regardez-le sur la carte, ce pays : adossé à la forêt germaine, pleine de bruits d'armes et qu'il contient plus qu'il ne s'y appuie, on le voit qui remonte insensiblement le long de la Manche, qui se soulève sur le coude, dirait-on, pour épier le mystère des brumes, prêter l'oreille de plus près aux troublantes musiques du Nord, tandis qu'à l'Ouest, sur l'Atlantique, l'esprit de la découverte, l'attrait de l'aventure, si puissant sur l'âme celte, l'emporte d'un irrésistible élan vers l'inconnu riche en prestiges, mais fécond en naufrages et qui eût peut-être fait de lui une autre Irlande, si, au Midi, la séduction méditerranéenne, les deux chaînes odorantes suspendues à ses flancs par l'Italie et l'Espagne, ne l'avaient retenu dans l'ordre latin et forcé à discipliner les battements de son cœur, à les plier au rythme de la plus antique civilisation.

Des avantages si précieux, une configuration si privi-

légiée et proprement unique, avaient frappé de bonne heure les anciens, Strabon notamment, qui disait qu'une contrée aménagée et distribuée avec tant de judiciaire devait être rangée parmi les preuves de l'existence de Dieu.

Elle paraît témoigner surtout de notre déplorable insouciance. N'était la Bretagne, qui fournit à la France les quatre cinquièmes des équipages de la Flotte et plus de la moitié des Inscrits, ce pays des quatre mers serait le moins marin de la planète. Un peuple, dit-on, s'exprime dans sa littérature : la nôtre, pendant tout l'âge classique et en deçà, tourne le dos à la mer, la néglige ou l'ignore. Nous avons pris notre revanche depuis, sans doute, et les écrivains ne se comptent plus — poètes, essayistes, romanciers — qui se sont donnés d'une âme fervente à la mer. Personne cependant, jusqu'à M. Americo Bertuccioli et en un temps où tout est prétexte à anthologies, chrestomathies, miscellanées, spicilèges, florilèges, ne s'était avisé de recueillir les plus belles pages écrites sur la mer par des écrivains français. Et quand un auteur y songe, d'aventure, cet auteur est un Italien et son livre paraît à Milan (1918). Il se peut que des préoccupations enseignantes n'aient pas été étrangères au méritoire dessein de M. Bertuccioli qui est professeur à l'Académie navale d'Italie : l'auteur voulait présenter à ses élèves — et du même coup au public italien — un tableau complet de la littérature maritime d'expression française ; sans écarter les poètes, il faisait surtout appel aux prosateurs. C'est un dessein très différent du nôtre, si différent que nous n'hésitons pas à renvoyer le lecteur qui voudrait prendre une idée détaillée de cette branche de la production natio-

nale au beau livre de M. Bertuccioli (1). Quoi qu'il arrive, c'est à lui, grand ami de la France et formé dans ses écoles, mais Italien de sang et de cœur, que revient l'honneur d'avoir ouvert la voie. Nous ne pouvons que l'en féliciter, l'en remercier et opposer à l'ardente curiosité du public italien pour toutes les choses de la mer l'indifférence où elles laissaient jusqu'ici le public français.

I

LA POÉSIE FRANÇAISE ET LA MER

Est-ce donc que rien n'a changé en France depuis le maréchal de Vieilleville dont c'était un propos courant qu'on aurait beau s'évertuer, rien n'y remédierait et que la marine n'est pas le fait des Français, mais un bon cheval, une jolie fille et un mousqueton?

Entre le maréchal et nous, il y a eu pourtant Richelieu, Colbert, Sartines, Castries, — et tout le romantisme. A deux périodes de son histoire, sous Louis XIV jusqu'à la Hogue, sous Louis XVI jusqu'aux Saintes, la France tient nettement en échec la Hollande et l'Angleterre et, même après ces défaites, compensées d'ailleurs par des rencontres heureuses sur d'autres mers, sa marine n'est pas abattue et peut mettre en ligne à la veille de la Révolution « neuf escadres de neuf vaisseaux chacune : cinq à Brest, deux à Toulon, deux à Rochefort », sans parler des corvettes,

(1) *La Grande Bleue*, 1 vol. Fratelli Trèves, édit. Milan.

avisos, flûtes, etc., tous doublés en cuivre et montés par 96.000 officiers, matelots et soldats (1). Chiffres si impressionnants que Pitt, nouveau Jérémie, voit déjà la ruine de son pays consommée et se couvre la tête de cendres : « La gloire de l'Angleterre est passée. Hier elle faisait la loi aux autres, aujourd'hui elle doit la subir ».

Aboukir et Trafalgar calmèrent ces transes — nullement injustifiées et qui faillirent renaître sous la Restauration; quand les Portal, les Hyde de Neuville, les d'Haussez eurent refait à la France une marine. Et c'était l'époque précisément où la mer entrait dans notre littérature avec le romantisme. Entrait ou plutôt rentrait. Car elle n'en avait pas toujours été absente et, avant Chateaubriand, qui dira que la mer fait le fond du tableau de presque toute son œuvre, la mer faisait « le fond du tableau » de presque toute l'épopée arthurienne, quand elle n'en occupait pas le premier plan : *Tristan et Yseult*, c'est déjà le drame de l'amour, de la mer et de la mort, le triple thème cher à Chateaubriand et à tous les romantiques. Dans la « geste » de l'Antiquité, dans celle de la Croisade, dans les chroniques anglo-normandes, le *Roman de Brut*, le *Roman du Rou*, dont l'auteur, Robert Wace, signait :

> Wace, de l'isle de Gersui (Jersey).
> Ki est en mer vers Occident,

dans les *Bestiaires* même, comme celui de Philippe de Thaün, et, bien entendu et surtout, dans les *Lais* de Marie

(1) *Mémoires du général d'Andigné*, t. I. En outre, dit d'Andigné, « on avait dans les arsenaux de quoi faire trois ans la guerre sans rien acheter ».

de France puisés à la pure source celtique, la mer n'est pas seulement nommée, on la voit, on l'entend par échappée : quel train elle mène, dans le *Lai de Gradlon-Meur*, aux trousses du cheval qui emporte le vieux roi d'Ys et qui devint fou de son rapt ! C'est au cours d'une tempête nullement mythologique qu'Eliduc, dans le lai du même nom, est menacé de perdre l'ardente Guilliardon qu'il ramène d'Outre-Manche en Bretagne la mineure et, dans le *Lai de Guigemar*, la barque qui recueille le blessé sur un lit de cyprès et d'ivoire dressé « emmi la nef », encourtiné de pourpre alexandrine et veillé par deux candélabres d'or, est toute pareille aux barques merveilleuses du folklore ponantais, coque en ébène, voiles de fine soie. A la vérité, le poème où l'on s'attendait le plus à la présence de la mer, ces *Chansons de Jaufré Rudel*, toutes gonflées de son amour pour la princesse qui est là-bas, devers Tripoli, *en terra landhana*, c'est aussi le poème où il est le moins question d'elle, et son nom n'arrive qu'en écho à la fin d'une strophe :

Lai m'irai et seu repaire,
Laire,
Em peril qom de passar
Mar (1) ...

Mais Jaufré Rudel, qui chantait aux alentours de 1150, était un terrien, un seigneur du Bordelais : le bois feuillu, les clairs ruisseaux, le rossignol, la fleur de l'églantier, le pipeau des bergers, faisaient sa compagnie et son décor habituels devant qu'il ne partît *oltra mar*, où ses traces se

(1) « J'irai là-bas, à sa demeure, à la dérobée, en péril, comme celui qui traverse la mer ».

perdent. Enfin n'oublions pas que Marie de France, en même temps que l'auteur des *Lais*, est l'auteur de l'*Ysopet*, autrement dit l'adaptatrice en langue vulgaire des réalistes fables ésopiques et phèdriennes, mises en distiques latins pour les écoliers par Avianus et en prose latine par un autre scribe du nom de Romulus : c'est le signe d'une prochaine évolution des esprits que l'aventure maritime tentera de moins en moins et qui finiront par délaisser tout à fait la « matière » de Bretagne et ses « contes si vains et plaisants ». Au XIV^e^ siècle déjà, la littérature française est redevenue toute terrienne, comme Jaufré Rudel, et, sauf un certain goût persistant pour le symbole et l'abstraction, qui est un héritage de la muse celtique, on ne lui découvre plus rien que de latin ou mieux de gallo-romain. Mais Rome, on le sait assez, notre nourrice et maîtresse bien avant la Renaissance, n'a jamais aimé la mer, le *Pontus dissociabilis* d'Horace, qui lui préfère son petit domaine rural d'Ustrica, comme aux dieux marins de l'Adriatique Virgile préfère les dieux champêtres de la molle Toscane :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes...

Et, jusqu'au romantisme, ce ne sont pas nos écrivains, petits et grands, à trois ou quatre exceptions près, qui trouveraient qu'ils ont tort. Longtemps aussi chez nous comme à Rome où l'on n'affectait à la marine que le rebut des citoyens, ceux dont le bien était inférieur à 400 deniers, « les nefs, dit dans une formule heureuse A.-P. Garnier, resteront impies et les éléments redoutés (1) ». Eustache

(1) *Les Thèmes poétiques : la Mer (Muse Française* du 10 août 1922*)*.

Deschamps, Alain Chartier, Villon lui-même ne connaissent la mer que de nom. Et Charles d'Orléans, prisonnier des Anglais, serait tenté de dire qu'il la connaît trop :

> En regardant vers le pays de France,
> Un jour m'avint, à Dovre, sur la mer...

Le poignant lamento marin que voilà ! C'est la première fois dans notre poésie que la mer est associée à l'expression d'un sentiment de nostalgie. Veuillez faire attention pourtant que cette nostalgie n'est pas engendrée chez Charles, comme chez les romantiques, par la mer elle-même, son inconnu, son mystère : c'est une réalité parfaitement définie, c'est la France, présente sur l'autre bord du détroit et dont la côte basse s'estompe à l'horizon, qui la suscite et qui l'entretient. Quant à Marot, qui a écrit une *Mort de Léandre*, il ne s'y élève point au-dessus d'un exercice d'école et son *Chant nuptial du Roy d'Ecosse et de Madame Magdalaine, première fille de France*, où se trouve la strophe souvent citée :

> Et si verras des dieux de mainte forme,
> Comme Egéon monté sur la balaine ;
> Doris y est, Protheus s'y transforme,
> Triton sa trompe y sonne à forte alaine...

n'aurait pas été écrit d'une autre encre si, d'aventure, notre homme avait voulu fournir un prétexte à la diatribe de Chateaubriand :

« Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné? Il faut plaindre les anciens qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune

et la grotte de Protée ; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la Nature et nous confondre avec son auteur. »

Exaltation de la conception romantique opposée à la conception classique de la mer, essai de substitution du sombre naturalisme occidental au riant panthéisme de l'Hellade, entraînant pour conséquence la condamnation sans appel de l'antique « machine » aux ressorts usés qu'était devenue la mythologie gréco-latine, voilà ce qui éclate dans ces lignes méprisantes et péremptoires. Et c'était évidemment triompher à bon compte : Chateaubriand oubliait trop ou feignait trop d'oublier que les dieux du paganisme n'ont pas toujours été de simples automates, qu'un temps fut où la « machine » était vivante, où, comme dira Musset :

> Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Enfin cette machine, si machine il y a, nos Renaissants, à force de foi, d'enthousiasme, comme plus tard André Chénier, Moréas, Noailles, par la grâce du sang, sauront lui rendre une âme. Mais que la mer, jusqu'à Chénier, tient peu de place dans leurs vers et qu'au prix des Dryades

> Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,
> Ægipans, qui portoient des cornes sur le front,

les Tritons et les Néréides y font piètre figure ! Ronsard

contant son naufrage « aux bords anglois » n'est pas à négliger sans doute, ni Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, accumulant les traits, ridicules et sublimes, pour la peinture du Déluge, ni Olivier de Magny rajeunissant Horace dans son ode sur « l'invention du navigage », ni Joachim du Bellay appelant de tous ses vœux l'heure bénie où il foulera le sol de son Anjou :

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage !

ni Jean Passerat, dans un hémistiche de son *Epitre à M. de Bellechasse*, célébrant les « mers d'azur », expression charmante et dont on sait la fortune, ni davantage ce Jean Parmentier de Dieppe, pilote, hydrographe, astronome, poète lauré des palinods de Normandie, qu'à la veille d'appareiller vers la fabuleuse Tapobrane Léon Lafage (1) nous montre composant et déclamant, « dans le dessein de redonner haut cœur à son équipage, un grand poème sur les merveilles du monde et de la mer » : ils ne sont malgré tout que des accidents. Et je veux bien encore que çà et là le XVII^e^ siècle, quittant « ses soucis psychologiques », ait accordé quelque attention au murmure des flots, non peut-être, concède-t-on, le Corneille du récit de Rodrigue ni le Racine du récit de Théramène, non pas même La Fontaine et M^me^ de Sévigné, tout convenu soit-il que l'un et l'autre anticipent sur leur temps et furent de ces écrivains pour qui le monde extérieur existe, comme

(1) V. son charmant article de *Comœdia* : *la Littérature et la Mer* (30 août 1924).

diront les Goncourt après Gautier, « mais quels beaux souffles du large dans Saint-Amant ! Quel coup de trompe chez ses Tritons ! Le bon gros compagnon de Cadet-la-Perle, tant sous la table du cabaret que dessus le pont des navires, se bat en Sardaigne et aux îles de Lérins » — et court de bout en bout la Méditerranée :

Matelots, taillons de l'avant !
Notre navire est bon de toile...

En prose, en vers, l'admirable ivrogne décrit l'eau, le temps, la brise, l'agrès ; il faut remonter aux romanciers du Cycle breton pour trouver pareil connaisseur des choses de la mer, comme il faut descendre jusqu'au romantisme et à Lamartine pour trouver l'équivalent de l'ode de Théophile : *le Plaisir d'être au bord de la mer* et de l'ode sans titre de Tristan (*A son Altesse royale*) où, couché « sur le gazon d'une falaise », le poète rêve à la « majesté de la mer ». L'injustice ne serait pas moins flagrante d'oublier l'idylle de Sarazin, *Myrtil ou le Nautonier*, imitée de Théocrite, mais avec des traits d'observation, un réalisme tout personnel ; le long poème descriptif de Scudéry sur *Notre-Dame de la Garde* — une marine de Vernet d'avant la lettre — où étincelle ce beau vers :

La mer est toute d'or et toute de cristal ;

les stances plus inattendues d'Honoré d'Urfé (et d'une si curieuse justesse d'expression !) sur *le Départ d'une nef :*

L'onde rompue à l'environ
Blanchit d'escume l'aviron ;

même le fortuit et pittoresque distique d'Agrippa d'Aubigné :

La lame de la mer était comme du lait,
Les nids des alcyons y nageaient à souhait,

encore que le second vers gâte un peu le premier ; surtout la grande strophe prémussettienne de François de Maynard dans *la belle Vieille :*

L'âme pleine d'amour et de mélancolie
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

« De tels cris isolés durent à l'époque surprendre les esprits, observe A.-P. Garnier, car toute nouveauté crée un instant de gêne. » Et c'est fort bien dit : mais Scudéry, Saint-Amant, Théophile ni la plupart des autres — sauf Maynard et d'Aubigné — n'avaient l'ampleur de ton, non plus que la constance par quoi l'on s'impose à son temps, et il ne vint point un moment où de la gêne qu'inspiraient ces « nouveautés » on passa chez les contemporains à l'admiration et à l'imitation. Il fallut Théophile Gautier et le romantisme pour découvrir quelque mérite à leurs auteurs. Et y eût-on seulement songé, de l'aveu même de Gautier, « si leurs noms n'avaient été momifiés dans quelque hémistiche de Boileau »? Leur cas est singulier au double sens du mot, comme celui de Passerat et de Parmentier : il n'infirme que faiblement la thèse qui réserve aux romantiques l'honneur d'avoir « rouvert la grande Nature fermée » et plus spécialement ramené la mer dans la poésie.

Elle n'y était plus, on peut le dire, qu'une expression.

Comme en ces jours d'équinoxe où, sur nos grèves du Nord, elle semble reculer jusqu'aux confins du cercle visuel et s'enfoncer sous l'horizon, elle avait, depuis les classiques surtout, soucieux uniquement de l'homme intérieur, à peu près disparu de l'horizon littéraire. Si le sentiment de l'infini continue à travailler certaines âmes comme Pascal, leur angoisse métaphysique s'alimente exclusivement de la contemplation des espaces célestes. M^me^ de Sévigné elle-même n'a vraiment aimé et senti que les bois, qu'elle interprète d'ailleurs moins en devancière des romantiques qu'en femme de son temps, nourrie de d'Urfé et des pastorales italiennes. Et pour La Fontaine, qui témoigne dans ses *Fables* d'un plus large éclectisme à l'égard des éléments et n'excepte point la mer de ses peintures, c'est moins par goût peut-être ce qu'il en fait que par nécessité, parce que son sujet l'y oblige qui est la Nature même, avec ses ciels, ses eaux, ses végétaux, ses animaux : sorti de là et dans ses *Contes* par exemple, il reste aussi abstrait que tout son siècle et n'a pas un vers, je dis un, qui fasse tableau. Deux alexandrins délicieusement cadencés :

> Et comme un jour les vents, retenant leur haleine
> Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux...

voilà du reste à quoi se réduit, dans *le Berger et la Mer*, toute la contribution maritime du fabuliste, avec l'admonition finale, sous forme de moralité, de serrer nos écus et de ne les point risquer au négoce marin :

> Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
> La mer promet monts et merveilles :
> Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

On n'est pas plus bas-de-laine, terre à terre et Français « moyen ». Et Colbert devait goûter faiblement une telle poésie au temps même où il prônait les entreprises maritimes et tâchait d'y intéresser la Cour.

Il en était pour ses frais le plus souvent. Peut-être, en cet âge de la Raison pure que fut le grand siècle et qui pliait la Nature à ses lois, le plus grave tort de la mer était-il de ne point se laisser discipliner comme les arbres, les collines et les fleuves : d'où le mépris où la tiennent les contemporains de Le Nôtre et de La Quintinie, l'espèce de relégation qu'ils infligent à cet élément ingouvernable. Et il en est ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle où la mer reprend sa montée et où l'on recommence à distinguer sa barre blanche chez Delille et quelques autres didactiques de l'époque, Rouché, Esménard, auteur d'un poème sur *la Navigation*, dans les lettres du Prince de Ligne et dans les romans de Bernardin. Mais son grand mascaret mélancolique, sa grande lame de fond ne s'est réellement déclarée qu'avec Chateaubriand, fils de ces eaux bretonnes qui, suivant l'expression d'Alfred Michiels, semblent célébrer une éternelle messe des morts, rouler en sourdine un *dies irae* perpétuel : elles ne sont que colère, traîtrise et lamentation. Le couperet révolutionnaire a interrompu trop tôt André Chénier dont l'*Hermès* s'était formé une image bien différente de la mer ; au monstre inorganique et maléfique de Chateaubriand (et qui s'aggravera encore chez Hugo) il eût opposé

L'Océan éternel où bouillonne la vie...

conception autrement scientifique et tout aussi digne

d'inspirer les poètes, mais qui ne correspondait pas assez à la « mentalité » romantique et à son goût morbide des charniers.

II

LA MER ROMANTIQUE ET LE SENTIMENT DE L'INFINI

Si cependant, du point de vue métaphysique, le sentiment de l'infini n'est que l'amour confus de Dieu, autrement dit le besoin vague de se rattacher à l'absolu, à l'éternel, à l'immuable, au Vrai en soi, à l'Être, comment la mer, l'élément le plus instable et jusqu'à un certain point le plus borné, a-t-elle pu apparaître aux romantiques comme une image de l'infini dont nous sommes tourmentés?

Je n'en vois d'autre explication, sinon que la plupart des écrivains romantiques prennent le ton chez Chateaubriand qui n'a peut-être pas eu besoin lui-même, autant qu'on l'a dit, de le prendre chez Ossian et qui n'avait qu'à écouter sa propre nature de Celte.

Car il est possible que les Celtes soient les descendants des anciens navigateurs Atlantes ; il est possible, comme Le Braz avait tendance à le croire, que des mers encore plus occidentales, des pays encore plus propices au songe, aient de bonne heure exalté leur sensibilité : quelque Glozel moins arbitraire nous révélera peut-être un jour l'existence d'une Phénicie domnonéenne, fille elle-même

de l'Atlantide submergée. Et il est également possible que les Celtes soient venus d'Orient par la voie de terre, comme c'est l'opinion la plus commune, et qu'avant que les invasions barbares ne les eussent refoulés aux extrémités de la chrétienté et fait d'eux ce peuple de crépuscule dont parle Yeats — *the celtic twilight* —, ils n'aient pas beaucoup différé de leurs cousins de Grèce et d'Italie. Mais enfin, qu'on adopte l'une ou l'autre de ces hypothèses, qui ne sont point inconciliables d'ailleurs, aux IVe et Ve siècles de l'ère chrétienne l'œuvre d'éviction est à peu près consommée : à l'écart des autres peuples, banni du banquet de la fraternité humaine et replié sur lui-même ce qui reste de l'immense famille celtique qui couvrit autrefois les plaines de l'Europe centrale, les deux Gaules, la péninsule ibérique, la Grande-Bretagne, la Gallo-Grèce, se piète aux confins du monde sur des caps d'où son rêve ne trouve plus à s'évader que vers la mer brumeuse qui fait tout son horizon.

Cette mer irritante et secrète, le Celte vivra désormais sous son obsession permanente ; il y promènera pendant des siècles ses *imrams* fabuleux à la recherche d'une terre de promission. Notre littérature, toute latine de fond et de forme, amoureuse des lignes nettes et plaçant la perfection dans le délimité et le fini, ignore longtemps ce parent pauvre qui, sur son bout de roc solitaire, ne se plaît que dans les jeux du clair-obscur et de l'indéterminé. Cependant, au moyen âge, nous l'avons vu, des landes et de la grève bretonne lui arrivent les soupirs étouffés de Tristan et d'Yseult, l'écho mélancolique du cor d'Artur, la voix mouillée des cloches d'Ys, et elle prête un moment l'oreille

à cette mélodie frissonnante qui semble avoir traversé les couches d'un océan mystérieux. C'est comme la voix de son plus lointain passé qui lui parle soudain : elle est conquise ou près de l'être. Au moyen âge, a pu dire Renan, la race celtique « a changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté ». (1) Peut-être, en effet, sans les deux Renaissances (celle du XIVe et celle du XVIe qui emporta tout) et malgré le pli formaliste, ratiocineur et positif, qu'elle avait contracté de son éducation latine, la littérature française fût-elle revenue définitivement à ses origines celtiques. Athènes et Rome, une fois de plus, couvrirent l'appel de la fée : Tristan, Yseult, Artur, le roi Marc'h, Eliduc, Gradlon-Meur reprirent sous les brumes de la mer occidentale leur sommeil enchanté. On croyait qu'ils ne l'interrompraient plus. Mais, en Bretagne, les morts ne sont jamais tout à fait morts. Ils sont sujets du moins à de brusques résurrections. Et ce fut le cas des héros celtes. Tout le vague, l'inquiétude sans cause dont nous souffrons aujourd'hui encore vient de ces lointains ancêtres que les bouleversements de la Révolution et de l'Empire allaient faire remonter à la surface de notre conscience. Ils y reparurent avec Chateaubriand, sous d'autres noms, mais avec la même sensibilité, la même imagination rêveuse, la même nostalgie incurable, sur le même fond de mer agitée, changeante et triste, symbole des orages de leur âme.

Et désormais, presque sans défaillance, c'est cette conception de la mer qui va s'imposer à tous les contemporains,

---

(1) E. Renan : *la Poésie des Races celtiques.*

même à un Renan, si peu romantique pourtant à certains égards : « Je suis né... au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil, etc... » ; même à un Baudelaire, qui n'avait pas l'excuse d'être né en Bretagne comme Renan et qui parlait de la mer étincelante des tropiques comme il eût parlé de la mer cimmérienne :

> Homme libre, toujours tu chériras la mer...
> Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets...
> ..... vous aimez le carnage et la mort... ;

même à un Loti, le poète par excellence de la mer, qui en a dit tous les aspects, capté toutes les nuances, enregistré toutes les gammes et dont la première impression devant elle fut « une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil (1)... » Mais cette impression déprimante, loin de la secouer, le poète romantique la cultive, la caresse, lui demande cette délectation morose

---

(1) Que d'autres textes on pourrait citer ! Ils se pressent sous ma plume :

> O flots, que vous savez de lugubres histoires,
> Flots profonds redoutés des mères à genoux.
> Vous vous les racontez en montant les marées
> Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
> Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.
>
> (V. HUGO.)

> La mer, l'horrible mer...
>
> (Jean LAHOR.)

> L'inconsolable mer se débat enchaînée...
>
> (Th. de BANVILLE.)

> Il a peint l'Océan splendide, immense et triste...
>
> (J.-M. de HÉRÉDIA.)

dont parlent les théologiens. Un Balzac y cède comme les autres — plus que les autres — et ce réaliste solide, sur la dune bretonne, qu'il compare à « un cloître sublime », voit dans « le jaune brillant des sables, l'azur du ciel et le vert uni de la mer... trois expressions de l'infini » —, deux de plus que Chateaubriand.

Il y a bien Vigny, trop négligé comme poète et comme romancier de la mer, Vigny chez qui, çà et là, dans la première et la dernière partie de *la Frégate la Sérieuse* notamment, une certaine ivresse hauturière est sensible. Mais Vigny, dans la mer, voit surtout le marin, le drame des consciences. C'est chez lui — chez Farrère et Paul Chack parmi les contemporains — qu'on rencontre l'expression la plus haute, la plus stoïcienne du devoir maritime. Cette réduction de la mer au marin implique d'ailleurs la plus forte défiance et même le « mépris » de l'élément hypocrite qui dispose les pièges sur la route de ses hôtes, qui, au moindre relâchement de leur surveillance, les brise, les dévore (1). La mer, sur ce point, ne se distingue pas du reste de la Nature : elle n'est, pour Vigny, qu'un des aspects — le plus séduisant, à vrai dire, — du Minotaure universel.

« L'âme, disait Platon, lève comme l'oiseau ses yeux au ciel. » Elle les y lève encore quelquefois, mais, avec les romantiques, elle les ramène plus volontiers vers les flots.

---

(1) Cf. *La Bouteille à la mer.*

> Quand un grave marin voit que le vent l'emporte...
> Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
> Les *méprise* en sachant qu'il en est écrasé,
> Soumet son âme au poids de la matière impure
> Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé...

Là surtout, comme Lywarc'hen, le « Jérémie de la mer (1) », elle trouve à bercer sa souffrance métaphysique, sa nostalgie d'absolu. La mer, pour elle, est l'élément « sans bornes, sans fin (2). » Cependant on n'a point encore auné les espaces célestes, tandis qu'on a pris la mesure des espaces marins qui couvrent seulement 365 millions de kilomètres carrés du globe terrestre, surface dérisoire et presque négligeable par comparaison avec les incommensurables champs de l'éther. C'est que nos yeux ne voient pas si loin, dira-t-on, et que la mer comme le ciel leur paraît illimité. Mais cette illusion même, d'aucuns, parmi les écrivains les plus récents, comme Lautréamont, Charles Maurras, Marie Lenéru, la contestent, s'y montrent délibérément rebelles et fermés :

« Vieil Océan, ta forme harmonieusement sphérique qui réjouit la face grave de la géométrie... » écrit l'auteur des *Chants de Maldoror*. Et Maurras : « Le cercle de la mer n'est pas infini... Il est dessiné au compas autour des navires... Un bouclier ciselé par deux artistes incomparables, le soleil et la mer », telle est son image exacte. Du moins Maurras trouve-t-il à ce frémissant bouclier une beauté sans égale, tandis que Marie Lenéru n'a pour lui que dédain : la mer? un désert d'eau, un Sahara liquide, et la montagne est autrement tonique pour l'âme. La mer est si peu l'infini que « c'est mathématiquement le minimum de l'horizon (???) ; sa courbure rappelle que la planète ne s'étend qu'en tombant et se pelotonnant en boule, etc., etc. »

---

(1) L'expression est de Victor Hugo dans les *Travailleurs de la Mer*.
(2) Byron : *Childe-Harold*.

Pour rencontrer un jugement plus sévère il faut remonter jusqu'à l'*Apocalypse* de Jean, aux yeux de qui la mer est une annulation, une stérilisation d'une partie de la terre, un reste du chaos primitif, ce qui explique que, peignant la félicité universelle qui suivra le Jugement dernier, le vieux solitaire de Pathmos ait soin de préciser que, dans la vallée de promission qui remplacera cette vallée de larmes, « il n'y aura plus de mer ». Mais de leur côté les Arabes du Moghar tiennent pour une punition d'Allah le retrait de la mer intérieure qui couvrait autrefois le Sahara : ainsi la félicité de l'un fait le désespoir de l'autre.

III

LA CONCEPTION RÉALISTE DE LA MER CHEZ LES MODERNES

Un seul écrivain de la période romantique — si l'on met à part Mistral (1) — échappa chez nous au maléfice et retrouva devant la mer l'âme hellénique et souriante d'André Chénier :

> Le divin Océan avait quitté ses grèves...
> O caps voluptueux qui courez mollement
> Vous plonger tout du long dans l'humide élément...

Ces vers sont de Maurice de Guérin et ils ont été écrits en 1833, à quelques lieues de Saint-Malo. On ne peut être

(1) Et sans doute aussi, avant lui, parmi les *poetae minores*, Joseph Autran, provençal comme l'auteur des *Iles d'or*.

plus loin ni plus près à la fois de Chateaubriand. Mais le fait est que, débarqué en romantique au Val de l'Arguenon, Guérin se rembarqua complètement guéri, si forte fut l'impression qu'il reçut de la mer bretonne, de son équilibre, de son rythme, de tout ce qu'il sentait d'organisé jusque dans ses frénésies ; elle souleva pour lui un pan du voile qui recouvre la figure de Cybèle et il réalisa par elle, portion du grand Tout, sang des artères du monde, l'idée du grand être universel. Abel Lefranc note avec raison l'équilibre surprenant qui s'établit pour la première fois dans l'âme tourmentée de Maurice presque à son arrivée au Val, mais il en fait honneur surtout à l'heureuse influence d'Hippolyte de la Morvonnais et de sa femme : autant qu'à l'amitié, cet équilibre ne fût-il pas dû au spectacle du « divin Océan » et à l'espèce de vertu organisatrice que Guérin lui attribuait?

« Là se sont tus durant quelques heures, écrit-il, tous ces bruits intérieurs qui ne se sont jamais bien calmés depuis que la première tempête s'est élevée dans mon sein. Là, toutes les mélancolies douces et célestes sont entrées en troupe dans mon âme avec les accords de l'Océan, et mon âme a erré dans un paradis de rêveries (1) ».

Un paradis ! Voilà qui nous change de la géhenne marine des romantiques, de la mer aux « lugubres histoires » du vieil Hugo !... Il faudra de longues années cependant et l'entrée en scène d'un outlaw de lettres, Breton comme Chateaubriand, Tristan Corbière, à qui sa disgrâce physique, ses nerfs et son amertume secrète composent une manière

(1) Maurice de Guérin : *Journal.*

de génie, pour chasser définitivement l'obsession et ôter à la mer sa figure conventionnelle : fils de marin et, sinon marin lui-même, passant la moitié de sa vie sur l'eau, c'est à la vérité un interprète d'un nouveau genre, quelque chose comme un Saint-Amant romantique, et le reproche qu'adresse à ses frères Auguste Dupouy de n'avoir été que des terriens, d'avoir vu la mer du rivage, tombe au moins pour lui qui vécut avec elle dans une intimité presque quotidienne. « Un paysage, dira bientôt Amiel, n'est qu'un état de l'âme. » Cependant, pour l'auteur des *Amours jaunes*, la mer, « en soi », n'est ni gaie, ni triste, ni amicale, ni hostile : elle est la mer simplement, la grande force vierge qui n'a pas changé, quand tout changeait autour d'elle, et qui, plus que d'infini, nous parle d'éternité. Comme l'ont vue les premiers êtres humains, nos yeux continuent de la voir. « La mer, écrit magnifiquement Jean Dornis dans son *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, est immuable jusque dans les convulsions qui lui font la face tantôt souriante, tantôt tourmentée. » Et c'est ce caractère de permanence au milieu de l'universel écoulement qui, à son tour, frappera l'auteur des *Odes navales*, comme, après Corbière, il avait frappé Jules Tellier : cette mer qu'il contemple passionnément de sa terrasse de Francavilla « est la même mer que l'ingénieux Ulysse raya du sillon de son navire, c'est la même où, dans le même embrasement, s'engloutit le premier soleil devant l'angoisse des premiers hommes... » Et l'on croit entendre l'écho élargi par une bouche romaine du *Nocturne* mélancolique :

« C'est la mer sacrée, la mer mystérieuse où, il y a trente siècles, le subtil et malheureux Ulysse agita ses longues

erreurs... C'est la mer que sillonnaient jadis sur les galères et les trirèmes les vieux poètes et les vieux sages, et, comme ils se tenaient debout à la poupe au milieu des matelots attentifs, attentive elle-même, elle a écouté en des nuits pareilles les chansons d'Homère et les paroles de Solon (1) ».

De la pensée que l'endroit innommé, mouvant et obscur, que traversait son vaisseau, avait vu passer tous ces fantômes et n'en avait rien gardé, un saturnien comme Tellier pouvait bien encore ne pas tirer des conclusions très optimistes : un d'Annunzio, plus viril, se montre surtout sensible à la liaison que cette mer immuable établit entre les multiples générations qu'elle a bercées ; il « adore » tout ensemble en elle, comme Guérin et Corbière, chez nous, comme Swinburne chez les Anglais, « la beauté sans rides de la Nature et la leçon du Destin qui permet que l'homme jouisse, mais qui ordonne qu'il passe » (2).

Cet amour intrépide pour la mer, s'il n'a pas complètement remplacé la mélancolie des premiers romantiques, s'est de plus en plus imposé aux poètes de notre âge, du moins aux plus latins d'entre eux : il fait la force — et en partie l'excuse — des grandiloquentes amplifications de Jean Richepin, et c'est ce même amour, dont est comme enivrée la belle œuvre nordique de Lucie Delarue-Mardrus, qui communique tant d'allégresse à certaines strophes armoricaines d'Auguste Dupouy, de Louis Even, de Cécile Perrin, d'Henry-Jacques, de délicate préciosité aux minutieuses *Imageries des mers* d'un Guy Lavaud, de vibration et de coloris aux poèmes de J.-A. Nau, de noblesse

(1) Jules Tellier : *Œuvres*, t. II.
(2) Jean Dornis : *Essai sur Gabriele d'Annunzio*.

soutenue aux *Charmes marins* de Maurice Levaillant, de gentillesse gauloise à *l'Amour marin* de Paul Fort, de douceur et de sérénité chrétienne au *Soir marin* d'A.-P. Garnier, cependant qu'un anthropomorphisme hérité des vieux aèdes de sa race introduit le Vent, la Brume, le Flot dans la familiarité d'Anatole Le Braz et leur donne corps dans ses poèmes. La dernière plainte romantique sur la mer, le dernier soupir élégiaque de la poésie devant les « tristes flots », c'est — ironie, paradoxe ! — chez Moréas que nous les entendrons. Ouvrons le livre des *Stances :*

> O Mer, ô tristes flots, sauriez-vous dans vos bruits,
> Qui viendront expirer sur les sables sauvages,
> Bercer jusqu'à la mort mon cœur et ses ennuis,
> Qui ne se plaisent plus qu'aux beautés des naufrages?

Et, à la rigueur, cela pourrait être signé Lamartine, Hugo — et plus sûrement encore Boulay-Paty ou Hippolyte de la Morvonnais.

IV

L'INVITATION AU VOYAGE OU LE NOMADISME ET LA MER

La mer? Peut-être, au fond, n'y a-t-il que les poètes et les artistes qui l'aiment d'un amour désintéressé — avec les enfants.

Quant à ceux dont elle est le gagne-pain, je veux dire les pêcheurs, les marins du commerce et les matelots de

la Flotte, je cherche encore ce qu'ils pensent d'elle : c'est d'abord que ce sentiment de la propriété qui donne au paysan un si âpre amour de la terre n'intervient point ici ou n'intervient que faiblement, sauf chez les Anglais qui regardent la mer comme leur bien; c'est ensuite que la vie du marin est autrement pleine de risques que celle du paysan. L'habitude seule, une longue suite d'ancêtres thalassiques, crée entre la mer et l'homme des liens qui, à la longue, prennent la force d'un instinct : il n'est pas contestable par exemple que certaines races ont, comme on dit, la mer dans le sang. Elle est leur vraie patrie, leur élément biologique : cela suffit sans qu'on ait besoin de recourir à l'amour.

Le marin, semble-t-il, pourrait nous renseigner, mais il est si mal renseigné lui-même — ou peut-être ne veut-il pas : Yann Gaos, le fiancé mystique de la mer chez Pierre Loti, garde son secret dans la réalité comme dans la fiction. Et, d'autre part, rien dans le folklore maritime ne vient à l'appui des légendes qu'on fait courir sur la passion frénétique du marin pour la mer : il songe peut-être à elle quand il est à terre et il entend, *volens*, *nolens*, son appel; à bord, comme dans la *gwerz* rapportée par le barde Calloc'h, c'est après son village et les siens qu'il soupire. Il se compare à un « pauvre exilé » qui puise le courage dont il a besoin pour continuer son dur métier dans la pensée que son sacrifice lui vaudra le cœur d'une fille de l'île de Groix, *eur verc'h a enez Groai*. Calloc'h, enfant, entendit pour la première fois cette *gwerz* sur les lèvres de son père, capitaine grésillon, par une claire nuit du sud où le navire était à la cape, à plus de cent lieues de Groix, sur un Atlantique

merveilleusement calme ; mais ce n'est pas de lui qu'il la recueillit, car le capitaine trouvait la complainte si belle, si expressive, et l'aimait tant qu'il ne voulait l'apprendre à personne ; il la chantait pour lui-même, sous les étoiles, quand il était à la barre...

La passion du marin pour la mer est peut-être une invention du romantisme, si tant est qu'elle ne lui ait pas été tout simplement soufflée par la *Complainte du Vieux marinier* (*The rime of the ancient Mariner*) de Thomas Coleridge, dont la vogue fut incroyable au commencement du XIX^e^ siècle. Mais « est-ce bien l'ancien matelot dont la voix se fait entendre chez Coleridge, dit justement Jules Douady (1), ou ne serait-ce pas plutôt quelque esprit sybillin ayant emprunté le costume et le langage de ce vieillard de la mer? » Rappelez-vous Nelson, au soir de Trafalgar, suppliant de ne pas l'immerger, de donner à son corps la sépulture du cloître. Et voyez les chaumes des pêcheurs sur la côte : ils tournent régulièrement le dos à la mer, comme si c'était assez de la voir tout le jour, de se battre du matin au soir avec elle, si chiche de ses dons! Le plus probable est qu'on a confondu cet amour désintéressé de la mer, assez rare, dans tous les cas, chez le marin de profession, avec le goût de l'aventure plus vif peut-être en lui que chez les autres hommes (2). La mer est une perpétuelle « invitation au voyage », — au voyage solitaire,

(1) *La Mer et les Poètes anglais*, livre de premier ordre, et dont il serait bien à souhaiter que nous eussions l'équivalent pour les poètes français de la mer.

(2) « Je crois bien, écrit Stevenson à son ami Sidney Colvin, que l'amour de la mer n'est qu'une forme plus relevée de l'amour qu'on a pour les jeux de hasard. »

non au voyage baudelairien et littéraire à deux, différent à peine du banal voyage de noces :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...

Et les vrais départs sont des séparations, comme les vrais voyageurs, le même poète l'écrit dans une autre pièce.

sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir... (1)

Mais il ajoute :

Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom...

et, exacte pour son temps, l'observation ne le serait plus pour une partie du nôtre, tout au moins pour la génération évoluée des Guillaume Apollinaire, des Blaise Cendrars, des Jean Cocteau, des Paul Morand, des Pierre Guéguen, des Louis Brauquier, en pleine possession de ce réaliste et vertigineux sens planétaire dont le *Barnabooth* de Valéry Larbaud apporta la révélation vers le début du siècle.

Déjà, pour cette humanité désaxée à qui Vladivostock, Paris, Buenos-Ayres, le Potomac et la Bièvre apparaissent sur le même plan, le terme d'Européen ou d'Américain est trop étroit ; les continents après les patries, ne suffisent

---

(1) Cf. Mallarmé :

Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux...

plus à la définir ; elle déborde tous les cadres géographiques. L'abolition des catégories d'espace et de temps, consécutive à la découverte du téléphone et de la télégraphie sans fil et aux prodigieux perfectionnements de la locomotion aérienne, le coup mortel porté aux anciens systèmes par la théorie de la relativité, consomment ou vont consommer la transformation cérébrale de l'espèce. Comme il n'y a plus pour elle de distance, de durée, d'absolu, il n'y a plus de mystère ni d'au-delà. Toutes les vieilles peurs se terrent. Alain Gerbault, Lindbergh partent seuls, l'un sur son *Fire Crest*, l'autre sur son *Esprit de Saint-Louis*. Seuls ! Rappelez-vous cependant le *Vae soli* biblique le vers désespéré de Vigny :

Ne me laisse jamais seul avec la Nature,

comme si toutes les possibilités de la vie élémentaire, toutes les larves, tous les lémures embusqués sous l'horizon n'attendaient que ce moment pour se démasquer. Et s'il s'agit de la mer, combien, semble-t-il, le trouble devrait s'accroître chez l'homme isolé, à la pensée des terrifiants secrets abyssaux dont l'obsession, depuis Ulysse et Sindbad le marin, emplit les récits de tous les navigateurs ! Nos pêcheurs bretons — les plus vieux du moins — croient encore à la barque des morts, aux cités sous-marines, aux morganes, que les pêcheurs corses appellent *stregghas* et qui, *stregghas* ou morganes, s'avèrent aussi maléfiques que les sirènes de *l'Odyssée*. Quant au kraken ou serpent marin, sur le dos duquel l'évêque de Nidros, le prenant pour une roche, célébra la messe et qui se tint immobile pendant toute la durée de l'office, on ne compte plus les

longs-courriers qui l'ont croisé au large de Rio, dans la baie d'Along ou sur les confins de cette mer des Sargasses sillonnée par l'étrave de Gerbault. S'il devait se révéler encore à quelqu'un pour l'enlacer de ses nœuds, c'était pourtant à cet homme seul, sans défense, dont il n'eût fait qu'une bouchée ainsi que de son canot. Et rien... Alain Gerbault, en 90 jours de mer, n'a vu que des exocets, des bonites et des paille-en-queue.

« Mais quoi ! s'écrie l'ubiquiste héros de Larbaud, je sens qu'il faut à ce cœur vagabond — la trépidation des trains et des navires — et une angoisse sans bonheur sans cesse alimentée. »

C'est le dernier stade de l'évolution : le voyage entendu comme sa fin en soi, en dehors de ses imprévus et toute surprise, tout mystère abolis ou renoncés. Un Paul Spaak, un André Cantel, âmes fraîches, cœurs ingénus, sont désormais des exceptions : sur la rétine de l'œil surréaliste l'Univers absorbé à la vitesse de cinq cents milles à l'heure, raccourci aux proportions d'un aérodrome ou d'un bassin d'épreuves nautiques, n'inscrira plus que des graphiques et des diagrammes.

V

« LA SANTÉ SORT DE LA MER COMME LA BEAUTÉ »

Du sédentaire personnage d'Octave Feuillet s'écriant en réaction de la bougeotte romantique : « Méfie-toi, mon fils, tous les voyageurs meurent dans des chambres garnies », au Barnabooth de Larbaud, dont le foyer est un pullman ou une cabine de la Cunard, la marge n'est pourtant remplie que par trois quarts de siècle. Et Barnabooth, d'ailleurs, le savoureux Barnabooth qui soupire : « Laissez-moi seul, laissez-moi seul avec la mer : — nous avons tant de choses à nous dire !... » n'a pas tout dépouillé du romantique.

C'est le romantisme, quoi qu'il en soit, qui, chez nous, a mis la mer à la mode et déterminé le mouvement accéléré qui précipite chaque année vers ses bords les trois classes de la population française. Et je veux bien que d'autres facteurs aient poussé à la roue : la généralisation même du « balnéisme », marquée par la conversion de la plupart de nos grèves en plages, est de date relativement récente, si récente qu'en 1872 encore Littré ne distinguait pas entre grèves et plages et que les deux mots pour lui étaient synonymes ou tout comme, car quelle différence d' « un terrain uni et sablonneux le long de la mer », qui est sa définition du mot grève, avec « un espace plat d'une étendue plus ou moins grande sur le rivage de la mer », qui est sa définition du mot plage? Pas un bambin aujourd'hui

qui ne ferait la distinction et ne rétablirait la hiérarchie : une plage peut bien avoir été une grève, mais c'est quand elle n'était encore qu'un lieu de pêche, ourlé d'une dune solitaire ou dont l'épaulement sablonneux n'abritait qu'une douzaine de cassines branlantes, rasées comme lièvres à l'écoute ; elle s'est haussée au rang de plage le jour où un hôtel et quelques villas se sont campés sur sa dune, face au large. Autrement dit, une plage, c'est une grève « arrivée » ou en voie d'arriver. Plage, dans la langue du jour, est le mot noble, grève est le mot roturier, et le passage de celui-ci à celui-là signale une étape de la civilisation. On peut demander aux gens : « Sur quelle plage vous verra-t-on cet été ? » On ne peut décemment leur poser la question pour une grève. Aussi bien, le long de notre littoral, y a-t-il de moins en moins de grèves, même dans la région chaotique de Perros-Guirec, dont Paul Valéry écrivait qu' « on y sent bien nettement que nous y vivons sur les décombres... Choses brisées et débris usés... littoral rompu... », et ce sont des plages qui, presque partout, bordent la mer, « la mer élégante » chantée par un autre poète, Georges Rodenbach.

L'épithète, au temps de l'auteur des *Vies encloses*, ne s'appliquait qu'à la frange douillettement écumeuse d'une demi-douzaine de stations mondaines qui s'égrenaient d'Ostende à Biarritz. C'était avant le grand rush de 1900 et l'établissement des billets de bains de mer. Il y avait encore à cette époque, pour les rêveurs et les bourses modestes, au bord des eaux flamandes, saintongeaises, bretonnes, de petites criques écartées, des bouts de lande sauvage où l'on pouvait sans déchoir, à couvert des orchestres

de tziganes, se griser d'air salin et user ses fonds de culotte sur des roches hantées par les seuls courlis. Déjà pourtant la virginité du littoral français était fortement compromise. Songez que les amies de M^me^ de Sévigné n'allaient à la mer que si elles avaient été mordues par un chien enragé. L'hydrothérapie marine, en ces âges lointains, passait pour souveraine contre l'hydrophobie ; sous Henri III, qui en usa, c'était un spécifique contre « certaines galles » : on ne lui connaissait que ces deux vertus.

Nous lui en avons découvert quelques autres, à la suite de la gentry anglaise que rongeait la scrofule et à qui, sous Georges II, le D^r^ Russel indiqua la mer comme une incomparable refaiseuse de tissus. Vous pourrez lire sur ce propos de belles pages, et qui n'ont point vieilli, de l'homme qui a le plus fait chez nous, après Chateaubriand, pour nous attirer vers la mer, l'historien-poète Jules Michelet. Mais quoi! ce Michelet, sa correspondance inédite, publiée après la guerre par Paul Sirven, nous révélait que c'est seulement à cinquante-sept ans, sur la « plage » de Sainte-Adresse, qu'il prit son premier bain de mer : il avait mis du temps, lui aussi, à découvrir les vertus thérapeutiques de l'eau salée.

Son livre : *La Mer*, qui fit grand bruit, est de 1861. Mais Hugo, dès le 12 août 1840, avait écrit : « La santé sort de la mer comme la beauté » et, devant même qu'Hugo n'eût laissé tomber cet oracle, la duchesse de Berri avait « lancé » les bains de Dieppe, les premiers du genre, créés en 1778 par le fameux Lepecq de la Cloture et fréquentés sous le premier Empire par la reine Hortense. Il n'est pas jusqu'à la Bretagne où un vieux petit chirurgien de la Flotte, Goulven

Denis, fixé à Roscoff, le temps de la retraite venu, avec sa carabosse de sœur, ne se fût acquis une certaine réputation par ses cures marines. Ce prédécesseur — non seulement de Michelet —, mais d'Hæckel, d'Yves Delage et de Quinton, professait déjà que « tout vient de la mer », ce qui, par parenthèses, n'est pas si hérétique, puisqu'il est dit dans la Genèse qu' « au commencement l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux ». Je tiens d'André Baudrillart, qui lui rendit visite avec son père, qu'il passait dans le pays pour sorcier, parce que, dans son laboratoire, où il ne laissait entrer personne, il se livrait à de mystérieuses manipulations : ses visiteurs, un jour, l'en virent sortir avec un grand plat où flottait une sorte d'humeur visqueuse. Il leur expliqua :

— C'est le plasma originel.

Par lui, Roscoff, qui fut la première plage bretonne à la mode (si tant est qu'avec Roscoff on puisse parler de plage) et où fréquentaient déjà Jean-Louis Hamon, Michel Bouquet et d'autres artistes, sans compter Tristan Corbière, niché à demeure dans « ce trou de flibustiers », vit sa clientèle estivale se développer considérablement : Silvestre de Sacy et Littré y passaient chaque année la saison ; Dumas père y débarqua un jour, avec tout un escadron de ballerines et de cuisiniers. Heureux temps néanmoins, où le *kant* était si peu connu des Bretons que Littré, sans offusquer personne, pouvait se baigner nu comme Adam sur la grève de Roc'hroum ! Et il est vrai que, plutôt que d'induire à tentation les innocentes maraîchères du cru, le spectacle était fait pour les affermir dans les voies de la continence...

L'attirance exercée dès cette époque par la mer sur la

bourgeoisie française frappait des observateurs étrangers comme Dostoïewski qui écrivait en 1863 :

« Le premier des besoins du bourgeois français, c'est de voir la mer. Pourquoi veut-il la voir? Il ne le sait pas lui-même, mais il le désire fortement ; il remet son voyage d'année en année et sa femme partage son ennui avec sincérité. En général il y a là un grand élément sentimental. Enfin il trouve les moyens, il se prépare et il s'absente pour « voir la mer ». Au retour, il fait part de ses impressions, avec emphase, à sa femme, à ses parents, à ses amis, et il garde toute sa vie la douce souvenance d'avoir vu la mer. »

Franchissons trente ou quarante ans, donnons le temps aux Compagnies de chemins de fer de perfectionner leurs services, à l'automobile de naître, à l'auberge de se maquiller en hôtel : la femme du bourgeois français, ses enfants, ses amis, le suivront à la mer et, qui mieux est, s'y fixeront pour une couple de mois avec lui. Autrement dit, la vie balnéaire s'organisera, — et les plages éclôront à la file sur notre littoral : Trouville après Dieppe, puis Deauville, Etretat, Cabourg, Houlgate, Dinard, Royan, Biarritz, qui se disputeront, le grand prix couru, la clientèle aristocratique, les rastas et les brasseurs d'affaires. Que de noms aujourd'hui nous leur devrions adjoindre, du Portel à Hendaye et de Banyuls à Menton, sans oublier ces moniales du genre : Berk, Pen-Bron, Montreuil, Arcachon!

Pour Arcachon, sans doute, la douceur d'un climat exceptionnel, dans l'arome conjugué des résines et de l'iode, lui confère rang à part, et les poumons délicats y trouvent jusqu'au plein de l'hiver le meilleur des reconstituants. Sous des ciels plus rudes, Berk, Pen-Bron, Montreuil ne se

montrent pas plus sensibles aux premières flèches de septembre : les colonies enfantines qui se sont établies là en recevraient plutôt un stimulant. C'est que ces stations ne doivent rien à la mode : le flirt, le baccara, les petits chevaux y sont ignorés ; sur leurs plages de sable blanc, durement exposées au Nord, il n'y a que des déshérités de l'existence, de petits êtres anémiés par le rachitisme et la tuberculose. Et l'on serait mal venu de prendre pour des kursaals ou des casinos les larges et solides constructions de leurs dunes : ce sont des hôpitaux marins.

Assez d'autres plages, abondamment pourvues de tous les raffinements du luxe, demeurent aux heureux de la vie. Pour ne point faire de jaloux nous ne donnerons point de numéros; nous ne distinguerons point entre les élégantes, les familiales et les roturières. Mais on peut, sans susciter de dangereuses compétitions, parler des mérites respectifs des quatre Mers : aucune n'égale peut-être en souveraine mélancolie la Mer du Nord, nue et lisse jusqu'aux confins du cercle visuel et le plus parfait miroir pour ces immenses ciels flamands tour à tour élégiaques et dramatiques ; la Manche a les yeux pers des sirènes, et c'est la plus changeante, la plus femme des quatre mers, comme l'Atlantique, malgré ses grandes houles, en est la plus constante, la Méditerranée la plus dorée... Toutes quatre aussi ont leur voix à part, leur formule personnelle d'incantation, et ce que l'une chuchotait à Henry Heine ne ressemble pas à ce que confiaient les autres à Hugo, à Mistral, à Loti, à Fromentin. Choisir entre les quatre cependant ? Mais quel besoin de faire un choix et qu'il serait plus sage, si l'on dispose de quelque loisir, de les aller

écouter et contempler l'une après l'autre : la Méditerranée à la fin de l'hiver, la Mer du Nord en juillet, l'Atlantique en août, la Manche, surtout la Manche bretonne, en septembre, au temps de ses plus troublantes sorcelleries qui est le temps même où la vit messire Gauvain expirant. Et le bon chevalier en éprouva un tel réconfort qu'après qu'il eut demandé : « Où suis-je ? » et qu'on lui eut répondu : « Messire, nous sommes sur la mer », il s'écria : « Béni soit le Seigneur, puisqu'il lui plaît que je meure en Bretagne-la-Bleue ! »

Charles LE GOFFIC.

THOMAS DE BRETAGNE

LA MORT DE TRISTAN

Tristan, malade et ne comptant que sur Yseult la blonde pour guérir, avait dit à Kaherdin, frère d'Yseult aux blanches mains qu'il avait épousée, sans pouvoir oublier l'autre Yseult, l'Yseult d'outre-Manche, femme du roi Marc'h :

Vus en merrez ma bele nef
E porterez i duble tref :
L'un en ert blanc e l'altre neir ;
Se vus Ysolt poez aveir,
Qu'el venge ma plaie garir,
Del blanc siglez al revenir ;
E se vus Yseult n'amenez,
Idunc del neir sigle siglez (1).

Ainsi fait Kaherdin. Yseult la blonde, prévenue qu'un canot l'attendait, s'enfuit de Londres à la faveur de la nuit. Mais une terrible tempête survient qui déroute le navire. Yseult, en danger de mort, se lamente et fait ses adieux à la vie et à Tristan. Au bout du cinquième jour cependant, la tempête s'apaise, mais c'est alors le calme plat et Tristan qui, d'impatience, s'est fait porter sur le rivage, où on lui a dressé un lit, désespère de revoir jamais Yseult la blonde.

(1) Vous équiperez ma belle nef — et y porterez double voilure : — l'une en sera blanche et l'autre noire. — Si vous pouvez avoir Yseult — [et] qu'elle vienne guérir ma plaie, — cinglez sous la [voile] blanche pour revenir ; — et, si vous n'amenez Yseult, — adonc sous la noire cinglez.

Lève li chalz e chet le vent,
Eissi qu'il ne poent sigler.
Mult suef e pleine est la mer.
Ne ça ne là leur nef ne vait,
Fors itant cum l'onde la trait,
Ne de lur batel n'ont il mie :
Or i est grant languserie
Devant eus près veient la terre,
N'unt vent dunt la puisent requerre.
Amont, aval vunt dunc wacrant,
Ores arere, ores avant.
Ne poent lur eire avancer ;
Mult lur avent grant encombrer.
Ysolt on est mult ennuiee :
La terre veit qu'ad conveitee
E si n'i pot mie avenir.
Terre desirent en la nef,
Mais il lur vente trop suef.
Sovent se claime Ysolt chative.
La nef desirent à la rive :
Uncore ne la virent pas
Tristrans en est dolens e las.
Sovent se plaint, sovent suspire (1)

(1) Se lève la chaleur et choit le vent, — si bien qu'ils ne peuvent cingler. — Moult paisible et unie est la mer. — Ni çà, ni là, leur nef ne va, — sinon comme l'onde la pousse, — et de canot ils n'en ont plus. — Or y est grande leur détresse. — Devant eux, près, ils voient la terre, — n'ont vent dont ils la puissent atteindre. — Amont, aval, vont donc errant, — tantôt avant, tantôt arrière, — ne peuvent leur route avancer. — Moult leur advient grand embarras. — Yseult en est moult attristée : — [elle] voit la terre qu'elle convoitait — et cependant n'y peut accoster. — Peu faut qu'elle ne meure de son désir. — [La] terre, ils [la] désirent [tous] en la nef. — Mais il leur vente trop doucement. — Souvent se lamente Yseult [la] chétive. — La nef, [ils la] désirent à la rive (ceux qui sont sur la rive) : — Encore ne la voient-ils pas. — Tristan en est dolent et las. — Souvent se plaint, souvent soupire

Pur Ysolt que il tant désire,
Plure des oils, sun cors detuert ;
A poi que del desir ne muert.
En cele anguisse, en cel ennui,
Vent sa femme Ysolt devant lui.
Purpensee de grant engin,
Dit : « Amis, or vent Kaherdin.
Sa nef ai veüe en la mer ;
A grant peine l'ai veu sigler ;
Nequident je l'ai si veüe
Que pur la sue l'ai conue.
Deus duinst que tel novel aport
Dunt vus al quer aiez confort ! »
Tristrans tresalt de la novele ;
Dit à Ysolt : « Amie bele,
Savez pur veir que c'est sa nef?
Or me dites quel est le tref. »
Ço dit Ysolt : « Jol sai pur veir.
Sachez que le sigle est tut neir.
Trait l'unt amunt e levé halt,
Pur iço que li venz lur falt. »
Dunt a Tristran si grant dolur
Unques n'out ne n'avrad maür, (1)

---

(1) Pour Yseult que tant il désire, — pleure des yeux, détord son corps. — Peu faut que de désir ne meure. — En cette angoisse, en ce chagrin, — vient sa femme Yseult devant lui ; — méditant une grande tromperie, — dit : « Ami, or vient Kaherdin. — Sa nef [j'] ai vue en la mer ; — je l'ai vue cingler à grand'peine. — Et pourtant je l'ai ainsi vue — que pour la sienne l'ai connue. — Dieu accorde que telle nouvelle apporte — dont votre cœur ait réconfort ! » — Tristan tressaille de la nouvelle ; — dit à Yseult : « Belle amie, — savez-vous pour vrai que c'est sa nef ? — Or me dites comment est la voile. » — Ce dit Yseult : « Je le sais pour vrai. — Sachez que la voile est toute noire. — Ils l'ont tirée et levée haut — parce que le vent leur fait défaut. » — De quoi Tristan a si grande douleur — [que] jamais n'eut ni n'aura de pire,

E turne sei vers la parei.
Dunc dit : « Deus salt Ysolt e mei !..
Quant à moi ne volez venir,
Pur vostre amur m'estuet murrir.
Jo ne puis plus tenir ma vie ;
Pur vus muer, Ysolt, bele amie.
N'avez pité de ma langur,
Mais de ma mort avrez dolur.
Ço m'est, amie, grant confort
Que pité avrez de ma mort... »
« Amie Ysolt » treis fez a dit ;
A la quarte rent l'espirit. (1)

(Le Roman de Tristan et Yseult.
— Recension de JOSEPH BÉDIER.)

---

(1) Et se tourne vers la paroi. — Donc dit: « Dieu sauve Yseult et moi ! — Puisque vers moi ne voulez venir — pour votre amour me faut mourir. — Je ne puis plus tenir ma vie : — pour vous [je] meurs, Yseult, belle amie. — [Vous] n'avez pitié de ma langueur, — mais de ma mort aurez douleur. — Ce m'est, amie, grand confort — que pitié aurez de ma mort... » — « Amie Yseult » trois fois a dit. — A la quatrième rend l'esprit.

MARIE DE FRANCE

I

LA FILLE COUPABLE ET LA MER

Guillardon, fille du roi d'Excester, qui ne sait pas qu'Eliduc est marié, a voulu le suivre en Bretagne la Mineure ; elle s'est enfuie nuitamment et l'a rejoint au havre de Totenois.

Al hafne vient a Toteneis ;
En la nef entrent demaneis :
N'i ot hume se les suens nun
E s'amie Guilliadun.
Bon vent ourent e bon oré
E tut le tens aseüré ;
Mes, quant il durent ariver,
Une turmente ourent en mer,
E uns venz devant els leva
Ki luin del hafne es geta,
Lur verge bruisa e fendi
E tut lur sigle desrumpi.
Deu recleiment devotement,
Seint Nicholas e seint Clement (1)

(1) [Ils] viennent au havre à Totenois, — en la nef entrent sans surseoir : — n'y a d'autres gens que les siens [à Eliduc] — et sa mie Guillardon. — Bon vent eurent à volonté — et tout le temps assuré ; — mais, quand ils durent [furent près d'] arriver, — une tourmente eurent en mer, — et un vent devant eux [se] leva, — qui loin du havre les jeta, — leurs vergues brisa et fendit — et toutes leurs voiles rompit. — [Ils] invoquent Dieu dévotement, — saint Nicolas et saint Clément

E madame seinte Marie
Que vers sun fiz lur querge aïe
Qu'il les guarisse de perir
E qu'al hafne puissent venir.
Une hure ariere, une altre avant
Issi alouent costeiant.
Mult esteient pres de turment.
Uns des eschipres haltement
S'est escriëz : « Que faimes nus?
Sire, ça enz avez od vus
Cele par qui nus perissuns.
Ja mes a terre ne vendruns
Femme leial espuse avez
E sur celi altre en menez
Cuntre deu e cuntre la lei,
Cuntre dreiture e contre fei,
Laissiez la nus geter en mer :
Si poüm sempres ariver. »
Elidus oï que cil dist
Et a poi d'ire nen esprist :
« Fiz a putain, fet il, malvais,
Fel traïtre, nel dire mais.
Se m'amie leüst laissier,
Jeol vus eüsse vendu chier. » (1)

(1) Et madame sainte Marie, que vers son fils [elle] leur quière assistance, — qu'il les guérisse de périr — et qu'au havre puissent venir. — Une heure arrière, une autre avant, — Ainsi allaient cotoyant. — Moult étaient proches du tourment. — Un des matelots hautement — s'est écrié : « Que faisons-nous ? — Sire, vous avez avec vous — celle par qui nous périssons. — Jamais à terre ne viendrons. — Femme loyale [pour] épouse avez — et sur ce bord [une] autre emmenez — contre Dieu et contre la loi, — contre droiture et contre foi. — Laissez-nous la jeter en mer : — ainsi pourrons ensuite aborder. » — Eliduc ouït ce qu'il dit — et suffoquant de colère [il] s'écrie : — « Fils à putain, fait-il, mauvais, — félon, traître, ne parle [pas] davantage. — Si ma mie me fallait laisser, — ta félonie [tu] me paierais cher. »

Mes entre ses braz la teneit
E cunfortout ceo qu'il poeit
Del mal que ele aveit en mer
Et de ceo qu'ele oï numer
Que femme espuse ot sis amis,
Altre que li, en sun païs.
Desur sum vis cheï pasmee,
Tute pale, desculuree.
En la pasmeisun demura
Qu'el ne revint ne suspira.
Cil ki ensemble od lui l'en porte,
Quidot pur veir qu'ele fust morte.
Mult fet grant doel. Sus est levez ;
Vers l'eschipre en est tost alez,
De l'avirun si l'a feru
Qu'il l'abati tut estendu.
Par le pié l'en a jeté fors :
Les undes en portent le cors.
Puis qu'il l'ot lancié en la mer,
Al'estière vait governer.
Tant guverna la nef e tint
Le hafne prist, a terre vint.
Quand ils furent bien arivé,
Le pont mist jus, ancre a geté... (1)

(Le lai d'Eliduc.)

(1) Mais entre ses bras la tenait — et confortait comme il pouvait — du mal qu'elle avait en mer — et de ce qu'elle oyait conter — que son ami avait une épouse, — autre qu'elle en son pays. — Sur le visage [elle] chut pâmée, — toute pâle, décolorée. — En la pâmoison demeura — [tant] qu'elle ne revint, ni soupira. — Son compagnon avec lui l'emporte ; — pensait pour vrai qu'elle fût morte. — Moult fait grand deuil. Sus s'est levé ; — vers le marinier s'en est tôt allé, — l'a féru d'un tel [coup d'] aviron — qu'il l'a renversé de son long. — Par le pied l'a jeté hors [de la nef] : — les flots emportent le corps. — Tant gouverna la nef et tint — qu'il prit barre, à terre vint. — Quand ils furent bien arrivés, — le pont [il] abaissa ; l'ancre [il] a jetée...

II

LA NEF ENCHANTÉE

Mult esteit bien aparilliée.
Defors e dedenz fu peiee ;
Nuls huem n'i pout trover jointure.
N'i out cheville ne closture
Ki ne fust tote d'ebenus.
Suz ciel n'a or ki vaille plus.
La veile fut tute de seie :
Mult est bele ki la despleie.
Li chevaliers fu mult pensis.
En la cuntree n'el païs
N'out unkes mes oï parler
Que nes i peüst ariver.
Il vait avant, si descend jus ;
A grant anguisse munta sus.
Dedenz quida humes truver,
Ki la nef deüssent guarder :
N'i aveit nul, ne nul ne vit.
En mi la nef trova un lit,
Dunt li pecol et li limun
Furent à l'œvre Salemun, (1)

(1) Moult était bien appareillée. — Dehors et dedans fut poissée ; — nul homme n'y put trouver jointure. — N'y eut cheville ni clôture — qui ne fût toute d'ébène. — Sous [le] ciel n'[y] a or qui vaille plus. — La voile était toute de soie : — moult est belle quand on la déploie. — Le chevalier fut moult pensif. — En la contrée ni au pays — oncques n'avait-on ouï dire — que nefs y pussent arriver. — Il va devant, met pied à terre ; — en grande angoisse monte à bord. — Dedans [il] pensait hommes trouver — qui la nef dussent garder : — n'y avait nul, et nul ne vit. — Au milieu de la nef trouva un lit, — dont le pied et le limon — semblaient l'œuvre de Salomon,

Taillié a or, tut a trifoire,
De cuprés et de blanc ivoire.
D'un drap de seie a or teissu
Ert la coilte ki desus fu.
Les altres dras ne sai preisier,
Mes tant vos di de l'oreillier :
Ki sus eüst sun chief tenu,
Ja mais le peil n'avreit chanu.
Li coverturs de sabelin,
Volz fu de purpre Alexandrin.
Dui chandelabre de fin or
(Li pire valeit un tresor)
El chief de la nef furent mis.
Desus out dous cirges espris.
De ceo s'esteit il merveilliez.
Il s'est sur le lit apuiez ;
Repose sei, sa plaie duelt.
Puis est levez, aler s'en vuelt.
Il ne pout mie returner :
La nes est ja en halte mer (1)

(Le lai de Guigemar.)

---

(1) Taillé dans l'or, tout ajouré, — de cyprès et de blanc ivoire. — D'un drap de soie d'or tissue — était la couette par-dessus. — Les autres draps ne sais priser, — mais tant vous dis de l'oreiller : — qui dessus eut son chef tenu, — jamais le poil n'aurait chenu. — La couverture [était] de zibeline, — [la] tenture de pourpre alexandrine. — Deux candélabres de fin or — (le pire valait un trésor) — au chef de la nef étaient mis. — Dessus étaient deux cierges allumés. — De ce s'est-il émerveillé. — Il s'est sur le lit appuyé, — [il] se repose, plaint son mal. — Puis s'est levé, s'en aller veut. — [Mais] il ne peut plus retourner : — la nef est déjà en haute mer.

PHILIPPE DE THAUN

LA SIRÈNE

Serena en mer ante,
Cuntre tempeste cante
E plure en bel tens :
Itels est sis talens.
E de femme ad faiture
Entresque que la ceinture,
E les pez de falcun
E cue de peissun.
Quant se volt déjuer,
Dunc chante alt e cler.
Si dunt l'ot notuners
Ki naiant vat par mers,
La nef met en ubli,
Senes est endormi.
Aiez en remenbrance,
Ceo est signefiance. (1)

(Bestiaire.)

---

(1) La Sirène en mer hante, — dans la tempête chante — et pleure pendant le beau temps : — tel est son instinct. — [Elle] a forme de femme — jusqu'à la ceinture, — et les pieds de faucon — et queue de poisson. — Quand [elle] se veut réjouir, — alors [elle] chante haut et clair. — Si alors l'ouït le nautonnier — qui va naviguer par la mer, — [il] met en oubli la nef, — bientôt est endormi. — Gardez [cela] en mémoire, — c'est [une] leçon.

CHARLES D'ORLÉANS

EN REGARDANT VERS LE PAÏS DE FRANCE

En regardant vers le païs de France,
Un jour m'avint, à Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que souloye audit pays trouver ;
Si commençay de cueur a souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De voir France que mon cœur amer [aimer] doit.

Je m'avisay que c'estoit non savance
De telz souspirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
Pour ce, tournay en confort mon penser.
Mais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De voir France que mon cueur amer doit.

Alors chargay en la nef d'Espérance
Tous mes souhaitz, en leur priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder !
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit
De voir France que mon cueur amer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop loer.
Je hé guerre, point ne la doy priser ;
Destourbé m'a long temps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cueur amer doit !

(Ballades.)

JEAN PARMENTIER

LES MERVEILLES DE LA MER

Qui congnoistra les merveilles de mer.
L'horrible son, plein de péril amer,
Des flots esmeus et troubles sans mesure?
Qui la verra par gros ventz escumer,
Pousser, fumer, sublimer, s'abysmer,
Et puis souadain tranquille sans fracture?
Qui congnoistra son ordre et sa nature?
Mais qui dira : j'ay veu telle adventure,
Sinon celluy qui navigue dessus?
Ou Merveilleux qui habite là sus.

O navigantz, o povres matelotz,
Qui congnoissez la nature et les flotz
De la grand mer où prétendez profitz,
Levez les yeulx, ayant des cueurs devotz,
Devers le ciel, et je seray des vos
A donner gloire à celuy qui la feix.

. . . . . .

Considérez la grandeur et l'estente
De ceste mer tant large et tant patente
Dont la moytié pourrait noyer la terre ;
Et nonobstant sa force violente,
La main de Dieu forte et omnipotente

La tient ensemble en arrest et en serre ;
Par sa puissance en lieu bourné la serre,
Par sa prudence il luy donne son erre,
Son mouvement et son cours ordinaire ;
Et quant el'bruit, comme horrible tonnerre,
Dont povrement maint esquippage en erre,
Par sa clemence il l'appaise et faict taire.

Considérez les merveilleux troppeaulx,
Qu'on voit cingler au travers de ces eaux,
De gros poissons et d'horribles belues, (1)
Diversement et à si grands monceaux
Qu'engin humain hugeroit cela faulx
Si de premier (2) telz bestes estoient veues.
Ilz sont sans nombre et toutes sont repues ;
Le seul Parfaict qui surmonte les nues
Sustente tout et leur donne pasture
Qu'ilz vont chercher parmy vagues esmues
En sortissant de leur profundes mues (3)
Jouxte (4) l'instinct de leur propre nature.

---

(1) Monstres. — (2) Pour la première fois. — (3) Cachettes. — (4) D'après.

CLÉMENT MAROT

LA MORT DE LÉANDRE

Or estoit nuict : quand les vents véhémens,
Par merveilleux et divers soufflemens
Poulsans l'un l'autre, en mer se remuèrent
Et peslemesle en fureur se ruèrent
Sur le rivage, à celle mauvaise heure
Le povre amant, que faulx espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes et grosses
Vagues de mer. Jà les undes ensemble
S'entrebatoient ; l'eau salée s'assemble
Tout en un mont ; les flotz sont jusqu'aux cieulx ;
La terre esmeue est des ventz en tous lieux
Par leur combat ; car Boréas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zéphyre,
Si que l'orage en mer bruyante espars
Inévitable estoit de toutes pars.
Léandre alors, qui maulx intolérables
Avoit souffert des undes implacables,
Prioit Vénus de luy estre opportune,
Prioit Thétis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de dire à Boréas :
« O aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle attique,
Entens à moy. » Mais nul dieu aquatique

A son prier n'a l'oreille inclinée,
Et n'a l'Amour sceu vaincre destinée ;
Car, tout rompu de ceste impétueuse
Emotion de la mer fluctueuse,
Aux jambes eust les puissances débiles,
Ses bras mouvans devindrent immobiles,
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand'quantité d'eau pleine d'amertume.
Finalement, le vent par sa rudesse
Estaindre vint la lanterne traistresse,
Avec la vie et l'ardante amytié,
De Léandre, digne de grand'pitié.

(Hiro et Léandre.)

PIERRE DE RONSARD

LA TEMPÊTE

Doncque je veux chanter ces deux Laconiens,
Ces deux frères bessons Lacédémoniens...
Qui sauvent les soldats au milieu des armées...
Et qui sauvent encor les navires forcées
Des homicides flots, quand elles sont poussées
Ou des Astres couchants ou des Astres levants,
Las ! sans miséricorde, à l'abandon des vents,
Lesquels roulent la vague, aussi haut que la croupe
D'un grand écueil marin, maintenant sur la poupe,
Maintenant sur la proue, aux flancs ou sur le bord
Ou de quelque côté qu'il plaît à leur effort :
Le mât se fend en deux, et l'antenne cassée
Tombe avecque la hune à morceaux dépecée ;
Le gouvernail se froisse, et le tillac dessus
Et dessous est rempli de larges flots bossus.
Le tonnerre ensoufré s'éclate de la nue ;
Un éclair qui scintille à longue pointe aiguë
Fait un jour incertain du milieu de la nuit ;
Les cordes de la nef mugissent d'un grand bruit ;
La mer tressaut de peur, que les vents pêle-mêle
Martèlent pleins d'éclairs, de pluies et de grêle...

(Tiré de l'*Hymne de Pollux et de Castor*.)

ROCHERS AU BORD DE LA MER

... Ne vois-tu ces rochers, remparts de la marine?
Grondant contre leurs pieds toujours le flot les mine
Et d'un bruit écumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cesse de les battre et d'obstinés murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures.
S'irritant de les voir ne céder à son eau.
Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il fléchit la rudesse
De la mer, et l'invite ainsi que son hôtesse
A loger en son sein ; alors, le flot, qui voit
Que le bord lui fait place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, apaise son courage,
Et la lèchant se joue à l'entour du rivage.

(Tiré du *Panégyrique de la Renommée.*)

MARIE STUART

CHANSON

FAITE LORS DU DÉPART DE MARIE-STUART POUR L'ÉCOSSE

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance.
Adieu, France, adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

OLIVIER DE MAGNY

ODE SUR L'INVENTION DU NAVIGAGE

Celuy qui les nefz inventa
Pour voyager dessus les ondes,
Craintif aussitost ne tenta
Les fiers boillons des plus profondes :
Ains seulement dessus les bordz
Marchoit plus seur d'un grand courage,
Ignorant encor' les effortz
Et le brave orgueil de l'orage.

Ores, du choc de l'aviron
Solicitoit les rives basses,
Ores, il sondoit l'environ
Et l'horreur des plus creuses places,
Ores, hardy s'avanturoit
Sur le plus vif de l'eau roulante,
Or, tout enflé, se retiroit,
Accrochant sa barque coulante.

Enfin l'audace qui l'éprit,
L'enflammant d'un feu non domtable,
Luy fit resouldre en son esprit
Une entreprinse emerveillable :
Il arresta d'aller froisser
Les perilz, rongeans les timides,

Et, courageux, de traverser
L'ample des campaignes humides.

La fierté du temps froidureux,
Ne des ventz la rage effrénée,
La fureur des flotz sonoreux,
Ne la tempeste ramenée,
Les froidz aiguillons de la peur,
Ne la fortune injurieuse
Ne peuvent briser en son cœur
Ceste superbe audacieuse.

Ains mettant ses desseings à chef,
Il franchit de course fournie,
Assiz sur le sein de sa nef,
L'Egée mer et l'Ionie :
Domtant en fin tous les yvers.
Les gouffres, les ventz, le naufrage,
Et faisant bruyre en l'univers
L'invention du navigage.

(Odes.)

DU BARTAS

LE DÉLUGE

..... Dans l'obscure grote
Du mutin Roy des vents le Tout-Puissant garrote
L'aquilon chasse-nue et met pour quelque temps
La bride sur le col aux forcenés Autans.
D'une aele toute moite ils commencent leur course :
Chaque poil de leur barbe est une humide source ;
De nues une nuit enveloppe leur front ;
Leur crin desbagoulé tout en pluyes se fond
Et leurs dextres, pressant l'épesseur des nuages,
Les rompent en éclers, en pluyes, en orages.
Les torrents écumeux, les fleuves, les ruisseaux,
S'enflent en un moment. Ja les confuses eaus
Perdent leurs premiers bords et, dans la mer salée,
Ravageant les moissons, courent bride-avalée.
Jà la terre se perd, ja Nérée est sans marge.
Les fleuves ne vont plus se perdre en la mer large ;
Eus-même sont la mer ; tant d'océans divers
Ne font qu'un océan ; même cet univers
N'est rien qu'un grand étang qui veut joindre son onde
Au demeurant des eaus qui sont dessus le monde.
L'estourgeon, cotoyant les cimes des chasteaux,
S'émerveille de voir tant de toicts sous les eaux ;
Le Manant, le Mular s'alongent sur les croupes
Ou n'aguère broutoyent les sautelantes troupes
Des chèvres porte-barbe, et des dauphins camus
Des arbres montaignars razent les chefs ramus.

Rien ne sert au levrier, au cert, à la tigresse,
Au lièvre, au cavalot, sa plus vite vitesse :
Puis il cherche la terre, et plus et plus, hélas !
Il la sent, effrayé, se perdre sous ses pas.
Le Lièvre, la Tortue, et le fier Crocodile,
Qui jadis jouissoyent d'un double domicile,
N'ont que l'eau pour maison. Les Loups et les Agneaux,
Les Lyons et les Daims voguent dessus les eaux
Flanc à flanc, sans soupçon. Le Vautour, l'Irondelle,
Après avoir long temps combattu de leur aile
Contre un certain trépas, enfin tombent lassez
(N'ayant où se percher) dans les flots courroucés.
Quant aux pauvres humains, pense que cestuy gaigne
La pointe d'une tour, l'autre d'une montaigne..
L'un sur un ais flotant, hazardeux, se commet ;
L'autre vogue en un coffre et l'autre en une met ;
L'autre encor mi-dormant sent que l'eau desbordée
Sa vie et son chalit ravit tout d'une ondée ;
L'autre, de pieds et bras par mesure ramant
Résiste à la fureur du flot, qui freschement
A son flanc abisma ses germaines, sa mère,
Le plus cher de ses fils, sa compagne et son père
Mais enfin il se rend, ja las de trop ramer,
A la discrétion de l'indiscrette mer.
Tout, tout meurt à ce coup : mais les Parques cruelles
Qui jadis, pour racler les choses les plus belles,
S'armoient de cent harnois, n'ont ores pour bourreaux
Que les efforts baveux des bouillonnantes eaux.
Tandis la saincte nef sur l'eschine azurée
Du superbe Océan navigeoit asseurée,
Bien que sans mast, sans rame et loin, loin de tout port,
Car l'Eternel estoit son Pilote et son Nort.

(*La Semaine.*)

JEAN LE HOUX

LE PAUVRE MARINIER

Voicy mon navire qui nage :
Il vient à ce havre aborder.
Je luy donne toujours sa charge
De bon vin, si j'en puis trouver.

Les bons garçons de ce rivage
M'attendoyent pour leur en donner ;
Mais, par les pillards et l'orage,
Las ! j'ay tout perdu sur la mer.

Sur la mer, subject à naufrage,
Je ne veux plus me hasarder :
Des taulpes dessus l'héritage
J'aime mieux boire et me loger.

Donnez, pour le mettre en courage,
A boire au povre marinier ;
Les compagnons du navigage,
Ne les veuillez pas oublier !

HONORÉ D'URFÉ

DÉPART D'UNE NEF.

A reins courbés, les matelots
Des lames labouroient les flots ;
Cependant, sur la mer voutée,
Le vaisseau, gémissant dessous
L'effort commun, se plaint aux coups
Dont la vague était tourmentée.

L'onde rompue à l'environ
Blanchit d'escume l'aviron,
Puis à menus tortils se roue
Après le vaisseau qui s'enfuit ;
Tout alentour on oyt le bruict
Des flots outragez par la proue.

Un train d'escume va devant,
Quelque temps le soufle du vent
A bouillons sur la vague fole,
Et puis, surpris des tourbillons
Crevant en cent parts ses bouillons,
Avec eux, parmy l'air, s'envole.

FRANÇOIS DE MAYNARD

STANCES

Je sais de quel respect il faut que je t'honore,
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé ;
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure
Je me plais aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers...

(Tiré de *la Belle Vieille.*)

RACAN

POUR UN MARINIER

Dessus la mer de Cypre, où souvent il arrive
Que les meilleurs nochers se perdent dès la rive,
J'ai navigué la nuit plus de fois que le jour.
La beauté d'Uranie est mon pôle et mon phare,
Et, dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre dieu que l'Amour.

Souvent à la mer à des funestes Pléiades,
Ce pilote sans peur m'a conduit en des rades
Où jamais les vaisseaux ne s'étaient hasardés,
Et, sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandés.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'éclaircissent ;
Par ses enchantements les vagues s'adoucissent ;
La mer se fait d'azur et le ciel de saphirs,
Et, devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du printemps, qui luit en son visage,
Les plus fiers aquilons se changent en zéphyrs.

Mais, bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes,
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,

Et qu'il ait établi son empire en ce lieu,
Toutefois sa grandeur leur rend obéissance ;
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'être dieu.

Je sais bien que ma nef y doit faire naufrage :
Ma science m'apprend à prédire l'orage ;
Je connais le rocher qu'elle cache en son sein ;
Mais plus j'y vois de morts et moins je m'épouvante ;
Je me trahis moi-même et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

(Stances.)

THÉOPHILE DE VIAU

LE PLAISIR D'ÊTRE AU BORD DE LA MER

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Après quelque orage effroyable
Et que les chevelus tritons,
Hauts sur les vagues secouées,
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux !

Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux
Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne.
Tantôt, elle étale en ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
Des vaisseaux brisés du naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde ;
Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir,
Si c'est lui-même ou son image ;
Et d'abord il semble à nos yeux,
Qu'il s'est laissé tomber des cieux.

SAINT-AMAND

LE CONTEMPLATEUR

...Loin, dans une île qu'à bon droit
On honore du nom de Belle,
Où s'élève un fort qui tiendrait
Contre l'Anglais et le rebelle,
Je contemple à plein mon désir
De voir mon Duc à mon plaisir
Sans nul objet qui m'importune,
Et tâche à le garder d'ennui
Sans songer à d'autre fortune
Qu'à l'honneur d'être auprès de lui...

Quelquefois, bien loin écarté,
Je puise, pour apprendre à vivre,
L'histoire ou la moralité
Dans quelque vénérable livre ;
Quelquefois, surpris de la nuit,
En une plage où, pour tout fruit,
J'ai ramassé quelque coquille,
Je reviens au château, rêvant,
Sous la faveur d'un vers qui brille
Ou plutôt d'un astre vivant.

O bon Dieu ! m'écriai-je alors,
Que ta puissance est non pareille

D'avoir en un si petit corps
Fait une si grande merveille !
O feu, qui, toujours allumé,
Brûles sans être consumé,
Belle escarboucle qui chemines,
Ton éclat me plaît beaucoup mieux
Que celui qu'on tire des mines
Afin d'ensorceler nos yeux.

Tantôt saisi de quelque horreur
D'être seul parmi ces ténèbres,
Abusé d'une vaine erreur,
Je me feins mille objets funèbres ;
Mon esprit en est suspendu ;
Mon cœur en demeure éperdu ;
Le sein me bat, le poil me dresse ;
Mon corps est privé de soutien,
Et, dans la frayeur qui m'oppresse,
Je crois voir tout pour ne voir rien.

Tantôt, délivré du tourment
De ces illusions nocturnes,
Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes,
Et, voyant qu'en ces doux déserts
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute, à demi transporté,
Le bruit des ailes du silence,
Qui vole dans l'obscurité.

GEORGES DE SCUDÉRY

LE PORT DE MARSEILLE

Cette plaine liquide, en sa vaste estenduë,
Voit partout sa richesse à ses eaux confonduë :
Et d'un pompeux meslange, et qui n'a point d'égal,
La mer est toute d'or et toute de cristal.
Soit qu'un calme profond ait aplani ses ondes,
Soit que l'Austre ait quitté ses cavernes profondes,
Ce merveilleux objet, si terrible et si beau,
Sous l'une ou l'autre face, est un rare Tableau.
Tantost nous le voyons à vagues escumantes,
Tantost il a ses eaux tranquilles et dormantes...
Mais si jamais objet s'y fait voir merveilleux,
C'est lorsqu'ayant franchi cent rochers périlleux,
Vers la fin de l'automne, aux heures les plus claires,
Du haut de ce donjeon l'on revoit nos galères,
A voile comme à rame, en ces jours les plus beaux,
Voguer d'un cours égal sur l'empire des Eaux.
Sur une mesme ligne elles volent sur l'onde ;
La chiurme les anime et le vent la seconde ;
Mille rames sans cesse, au gré des matelots,
Y font blanchir l'escume et tournoyer les flots.
Toutes, d'une cadence et juste et mesurée,
Donnent en mesme temps sur la plaine azurée,
Cessent en mesme temps d'agir et de mouvoir ;
La chiurme à bras tendus signale son pouvoir,

Et la voix du Comite, aux plaines inconstantes,
Fait marcher les grands corps de ces villes flottantes,
Les arreste, ou les meut tout ainsi qu'il luy plaist,
Et Neptune au timon cède, tout Dieu qu'il est.
Mille et mille guidons, du plus haut des antenes,
Vollent en serpentant au gré des capitaines ;
Mille et mille estendards, différents en couleurs,
Y semblent mettre en l'air un parterre de fleurs,
De cent boucliers (I) dorez les poupes sont ornées ;
De lauriers triomphans on les voit couronnées ;
Le fer brille en cent lieux, aux armes des soldats ;
La foudre est en leurs mains, les esclairs en leurs bras ;
Les chefs sont à la poupe, environnez de gloire ;
Un triomphe pompeux signale leur vistoire,
Et l'oreille à son tour entend tout à la fois
Trompettes et tambours, timbales et haut-bois.
L'œil se trouve enchanté par l'objet qu'il regarde,
Mais alors les canons du haut Fort de la Garde
Commencent à tonner, et ceux du Chasteau d'If
Chassent loing de ces bords le silence craintif.
La ville toute en feu paroist lors allumée ;
Les galères ne sont que flame et que fumée,
L'on ne discerne plus ni forçats ni nochers,
Et le bruit redoublé fait gronder les rochers.

(Tiré de *Notre-Dame-de-la-Garde*).

---

(1) Prononcez : *bouliers.*

TRISTAN L'HERMITE

LA MAJESTÉ DE LA MER

Depuis la mort de Maricour (I)
J'ai l'esprit plein d'inquiétude ;
J'abhorre le bruit de la Cour,
Et n'aime que la solitude :
Nul plaisir ne me peut toucher,
Hors celui de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise,
Où mon deuil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la mer...

Souvent, de la pointe où je suis,
Lorsque la lumière décline,
J'aperçois des jours et des nuits
En même endroit de la marine.
C'est lorsque, enfermé de brouillards,
Cet astre lance des regards
Dans un nuage épais et sombre
Qui, réfléchissant à côté,
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

---

(1) Ami de Tristan l'Hermite tué au siège de La Rochelle.

Lorsque le temps se veut changer,
Que la nature qui s'ennuie
S'en va quelque part décharger
De sa tristesse avec la pluie,
Lors, mille monstres écaillés,
Que la tourmente a réveillés,
Sortent de l'onde à sa venue,
Saluant Iris dans les cieux
Qui vient d'étaler dans la nue
Toutes les délices des yeux.

Mais voici venir le montant :
Les ondes demi-courroucées
Peu à peu sont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées ;
Les vagues, d'un cours diligent,
A longs plis de verre ou d'argent
Se viennent rompre sur la rive
Où leur débris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmi les cailloux.

Sur ces bonds d'ossements blanchis
De pauvres pêcheurs font la ronde,
Espérant bien d'être enrichis
Par quelque largesse de l'onde.
Car la mer éternellement
Garde ce noble sentiment,
Avecque son humeur brutale,
De n'engloutir aucuns trésors
Que d'une fougue libérale
Elle ne jette sur ses bords.

J.-F. SARASIN

MYRTIL OU LE NAUTONNIER

...Que te sert, Oryllis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage,
Et, laissant écouler le printemps de tes jours,
Près de la vieille Ellade à travailler toujours?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
Achever en tombant la tâche commencée?
Plutôt, si tu me crois, monte sur mon bateau,
Viens goûter les plaisirs de l'élément, de l'eau,
Viens voir des dieux marins le grand palais humide
Fait de cristal flottant et de marbre liquide.
Là, Thétis en riant caresse tous les jours
L'image du soleil, attendant son retour,
Et, quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles ;
Ici nature a mis ce miracle fameux
Où la lune conduit l'océan écumeux.
Ici le vieil pilote, observant la boussole,
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle ;
Pourquoi s'en étonner? Chacun suit son plaisir ;
Myrtil suit Oryllis, son astre et son désir.
Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes,
Le soufflant physétère y jette en l'air de l'eau,
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau,

Là le pompile adroit suit la barque, et se joue
Tantôt devers la poupe et tantôt vers la proue.
Ici Vénus, d'Égypte en Cypre voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille amours et de grâces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie ;
Cymodocé la voit et, se montrant à l'air,
Imprudente qu'elle est, tâche de l'égaler.
Car toujours de la mer l'injuste violence
Vers les cieux courroucés sa colère ne lance,
Et, par les vents grondants en troupe déchaînés,
Toujours les flots bruyants ne sont pas mutinés.
Souvent dans le repos dort la mer azurée,
Et souvent le zéphyr, ayant chassé Borée
Et le vent qui produit les nuages épais,
Inspire sur les flots une amoureuse paix.
Nos travaux sont légers sur les plaines humides
Quand le dos de la mer ne montre point de rides
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé.
Alors les avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses,
Ou si l'ancre, mordant dans le sable accroché,
Tient d'un câble pesant le navire attaché,
Parmi nous agissant en diverses manières,
Les uns tournent le buis en figures grossières
Et font, pendant le temps que dure leur loisir,
Des meubles pour l'usage ou bien pour le plaisir ;
Les autres, plus dévots, demandent à la troupe
Des dieux conservateurs qui brillent sur la poupe
Que pour nous l'océan soit toujours apaisé
Et le vent favorable, et le retour aisé ;
D'autres, voyant les feux de la voûte éthérée,

Tiennent les instruments dont elle est mesurée.
Les peuples Tyriens, nochers ingénieux,
Les premiers sur la mer ont observé les cieux
Et des moindres flambeaux la grandeur et la course;
C'est d'eux que l'on connaît Artophilax, et l'Ourse
Que Neptune jamais ne reçoit dans la mer,
Et cet autre Chasseur, que je ne puis nommer,
Qui sur son baudrier a trois brillantes marques
Et dont l'horrible aspect est funèbre à nos barques.
Hélas ! Pauvre Myrtil, tu te vois délaissé
Sur ces rocs, de l'orage et de la mer pressé ;
Car déjà de la mer s'élève la tempête,
Et le soleil, couvert de nuages, s'apprête
A plonger ses rayons languissants et pâlis
Et son visage obscur dans les flots de Calis.

LA FONTAINE

LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il l'étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage :
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine,
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront.

(*Fables.*)

JACQUES DELILLE

NICE

O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées,
Que de fois, sous tes plants d'oliviers toujours verts
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !
Combien je jouissois, soit que l'onde en silence,
Mollement balancée et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords,
Soit que son vaste sein se gonflât de colère !
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivrait mon esprit, mon oreille, mes yeux ;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

LÉONARD

QUAND LE ZÉPHIRE SOUFFLE SUR LA MER...

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie,
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux
Et d'aller sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

Mais, quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : heureux le sage
Qui rêve au bord de ces berceaux
Et qui n'entend dans leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

ANDRÉ CHÉNIER

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthis, doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine ;
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.

Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

FRAGMENTS

I. L'Océan éternel où bouillonne la vie...

II. Et moi, quand la chaleur ramenant le repos
Fait descendre en été le calme sur les flots,
J'aime à venir goûter la fraîcheur du rivage,
Et bien loin des cités, sous un épais feuillage,
Ne pensant à rien, libre et serein comme l'air,
Rêver seul en silence et regardant la mer.

CHATEAUBRIAND

LE NAUFRAGÉ

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort
Et que, dur charpentier, la Mort impitoyable
Allait dépecer dans le port,

Sous tes ponts désertés un seul gardien habite :
Autrefois tu l'as vu, sur ton gaillard d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Siffler pour ameuter le vent !

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide
Il riait quand, plongeant ta tête dans les flots,
Tu bondissais ; tantôt, du haut du mât rapide,
Il criait « Terre ! » aux matelots.

Maintenant, retiré dans la carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

— Vous pensiez défaillir, amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher ! Vous vous trompiez tous deux:
L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée
S'arrêtera... Soudain vos flancs s'entr'ouvriront...
Vous sombrez ! C'en est fait ! Et votre ancre écornée
Glisse et laboure en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même :
Je suis sauvé. Mes jours aux mers sont arrachés !
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime,
Quand les autres se sont cachés.

Cette étoile du soir, qui dissipe l'orage
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abîme caché conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon, toujours pur et nouveau,
Et, quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

(Écrit en 1831.)

ESMÉNARD

LE SPECTACLE DES FLOTS

Oui, je reviens encore au spectacle des flots.
Un charme douloureux m'attache à ces tableaux ;
Leur sombre majesté dans mon âme oppressée
Attendrit les regrets, élève la pensée,
Mobile comme l'onde au sein des vastes mers.
Que de fois, du sommet de ces rocs entr'ouverts,
Dont les flancs caverneux semblent vomir l'orage,
Contemplant à mes pieds les débris du naufrage,
Sur un tronc dépouillé de ses rameaux mouvants,
Au cri des alcyons, au murmure des vents,
Pleurant de mes beaux jours l'illusion ravie,
La tempête m'offrit l'image de ma vie !
Et quand des flots calmés le miroir onduleux
D'un soleil bienfaisant réfléchissait les feux,
Quand l'onde était sans trouble et l'auster sans haleine,
Le fragile canot qui, sur l'humide plaine,
Dans ce calme trompeur, élancé loin du port,
A la foi du zéphyr abandonnait son sort,
Errant sur mille écueils sans crainte et sans défense,
A mon cœur agité rappelait mon enfance.

(La Navigation.)

PIERRE LEBRUN

LE CIMETIÈRE AU BORD DE LA MER

Un vieil if sur la route en indique l'entrée ;
D'un haut et vert gazon son enceinte est parée ;
Un pommier, au milieu de ses rameaux épais,
Laisse pendre des fruits qu'on ne cueille jamais,
Qu'on voit naître et mûrir et tomber sur la terre.

Nul mouvement, nul bruit, tout semble ici se taire.
L'église, sans pasteur, est muette à son tour ;
Et, lui-même immobile au sommet de la tour,
Le cadran, dont l'aiguille animait ces demeures,
Se tait et pour les morts ne compte plus les heures.
Loin du monde et du temps, sous la garde des cieux.
C'est là que du hameau reposent les aïeux.
Là, sous l'épais gazon d'une terre inégale,
D'où l'on voit d'humbles croix sortir par intervalle,
Ils viennent, déposant leur fatigue et leurs maux,
De la longue journée oublier les travaux.
Ceux-ci, rameurs du port, dès la première étoile,
Pour jeter leurs filets, arrondissaient la voile ;
Celui-là conduisait les chèvres au vallon ;
Cet autre dans la plaine allongeait le sillon
Et chaque soir, du ciel observant les nuages,
Y cherchait pour ses blés de rassurants présages ;

Cependant qu'avec eux, et plus près de la croix,
Au milieu du troupeau qu'il guidait autrefois,
Leur pasteur dort lui-même et, comme aux jours de fête,
Pour les conduire au ciel reste encore à leur tête.
Vous aussi, matelots au pays revenus,
Vous êtes là, couchés sous les gazons connus
Où vous couriez enfants, quand, la messe finie,
Vous fouliez de vos jeux cette terre bénie.
Battus de tous les vents et sur toutes les mers,
Des cieux les plus lointains, des bords les plus divers,
Rendus à leurs parents qu'un même lieu rassemble,
Les voilà maintenant qui reposent ensemble,
Et ce repos, si doux à leur corps accablé,
Par la fureur des vents ne sera plus troublé.

(Poèmes et Poésies.)

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

LES ROSES DE SAADI.

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir !

(*Poésies,* GARNIER FRÈRES.)

LAMARTINE

LE GOLFE DE BAIA.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible
L'onde qu'il aime à parcourir?

Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.
Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu ! Quelle fraîcheur on respire !
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits :
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées

En ce moment remplit les airs ;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour ;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers ;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Au bord silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

(*Premières Méditations,* HACHETTE.)

L'OCCIDENT

Et la mer s'apaisait comme une urne écumante
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,
Et, retirant du bord sa vague encor fumante,
Comme pour s'endormir, rentrait dans son grand lit ;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon ;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix ;
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois ;

Et dans mon âme aussi, pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour ;

Et, vers l'occident seul, une porte éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer ;
Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer ;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avait craint de mourir.

La poussière du soir y volait de la terre ;
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait ;
Et mon regard, long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait ; et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert ;
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert :

O lumière, où vas-tu? globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?
Poussière, écume, nuit ; vous, mes yeux, toi, mon âme,
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

O toi, grand Tout, dont l'astre est la pâle étincelle
En qui, la nuit, le jour, l'esprit vont aboutir !
Flux et reflux divin de vie universelle.
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...

(Harmonies poétiques.)

ALFRED DE VIGNY

LA BOUTEILLE A LA MER

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance ;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

Dans les heures du soir, le jeune capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie, il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

Son sacrifice est fait, mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre de Feu,
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

Puis immobile et froid comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Le jour qu'il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main.

Chacun à son signal se découvrit la tête
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain...

Où sont-ils à présent? où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture.
Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix !

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus ;
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus ;
Son navire est coulé, sa vie est révolue ;
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port.
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau ;
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.

Seule dans l'océan la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère,
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc ;
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

Un jour tout était calme et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement ;
Il a vu la bouteille, aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

Mais on entend au loin le canon des Corsaires ;
Le Négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant !
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe, errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et le goëmon lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science!
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience ;
Et, si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

(Les Destinées.)

VICTOR HUGO

OCEANO NOX

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots.
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,

Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande « Où sont-ils? Sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? »
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire ;
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seule, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées (1),
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

(Les Rayons et les Ombres.)

---

(1) On n'a pas assez remarqué l'étrangeté de cette expression « monter les marées » dont il n'y a point d'exemple dans la langue marine.

UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR

Quels sont ces bruits sourds?
Ecoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe...
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir !
N'est-ce pas, mon hôte?
Là-bas, à la côte,
Le ciel est bien noir,
La mer est bien haute.
On dirait l'hiver.
Parfois on s'y trompe...
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Oh ! marins perdus !
Au loin, dans cette ombre,
Sur la nef qui sombre
Que de bras tendus
Vers la terre sombre !
Pas d'ancre de fer
Que le flot ne rompe...
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents !
Le vent dans la voile
Déchire la toile
Comme avec les dents.
Là-haut pas d'étoile.
L'un lutte avec l'air,
L'autre est à la pompe...
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève,
Phare au rouge éclair
Que la brume estompe...
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

(Les Voix intérieures.)

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées,
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées ;

Maintenant que je dis : « Un jour, nous triomphons ;
Le lendemain, tout est mensonge ! »
Je suis triste, et je marche au bord des flots profonds
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler, sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure ;

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre,
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis?
Est-il-quelqu'un qui me connaisse?
Ai-je encor quelque chose, en mes yeux éblouis,
De la clarté de ma jeunesse?

Tout s'est-il envolé? Je suis seul, je suis las ;
J'appelle sans qu'on me réponde ;
O vents ! ô flots ! Ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais?
Au dedans de moi le soir tombe.
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre, et toi la tombe?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir?
J'attends, je demande, j'implore;
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore.

Comme le souvenir est voisin du remord!
Comme à pleurer tout nous ramène!
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
Noir verrou de la porte humaine!

Et je pense, écoutant gémir le vent amer
Et l'onde aux plis infranchissables;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le charbon bleu des sables.

(Les Contemplations.)

JERSEY

Je la revois, après vingt ans, l'île où Décembre
Me jeta, pâle naufragé.
La voilà! C'est bien elle. Elle est comme ma chambre
Où rien encor n'est dérangé.

Oui, c'était bien ainsi qu'elle était; il me semble
Qu'elle rit et que j'aperçois
Le même oiseau qui fuit, la même fleur qui tremble,
La même aurore dans les bois;

Il me semble revoir, comme au fond d'un mirage,
Les champs, les vergers, les fruits mûrs,
Et dans le firmament profond le même orage,
Et la même herbe au pied des murs,

Et le même toit blanc qui m'attend et qui m'aime,
Et, par delà le flot grondeur,
La même vision d'un Eden, dans la même
Éblouissante profondeur.

Oui, je la reconnais, cette grève enchantée,
Comme alors elle m'apparut,
Rive heureuse où l'on cherche Acis et Galatée,
Où l'on trouve Booz et Ruth.

Car il n'est pas de plage, ou de montagne, ou d'île,
Parmi les abîmes amers,
Mieux faite pour cacher les roses de l'idylle
Sous la tragique horreur des mers.

Ciel ! Océan ! c'était cette même nature,
Gouffre de silence et de bruit,
Ayant on ne sait quelle insondable ouverture
Sur la lumière et sur la nuit.

Oui, c'étaient ces hameaux, oui, c'étaient ces rivages ;
C'était le même aspect mouvant,
La même âcre senteur de bruyères sauvages,
Les mêmes tumultes du vent ;

C'était la même vague arrachant aux décombres
Les mêmes dentelles d'argent ;
C'étaient les mêmes blocs jetant les mêmes ombres
Au même éternel flot changeant ;

C'étaient les mêmes caps que l'onde ignore et ronge,
Car l'âpre mer, pleine de deuils,
Ne s'inquiète pas, dans son effrayant songe,
De la figure des écueils ;

C'était la même fuite immense des nuées ;
Sur ces monts, où Dieu vient tonner,
Les mêmes cimes d'arbre, en foule remuées,
N'ont pas fini de frissonner ;

C'était le même souffle ondoyant dans les seigles ;
Je crois revoir sur l'humble pré
Les mêmes papillons, avec les mêmes aigles
Sur l'océan démesuré ;

C'était le même flux couvrant l'île d'écume,
Comme un cheval blanchit le mors ;
C'était le même azur, c'était la même brume,
Et combien vivaient, qui sont morts !

(Toute la lyre.)

SAINTE-BEUVE

LES VAGUES

(FRAGMENT)

C'était un soir d'été : le couchant dans sa gloire
De l'immense Océan, au pied du promontoire,
Rasait la verte écaille et, de jeux infinis,
Dorait le dos du monstre et ses flancs aplanis.
Tout dormait, tout nageait dans la vaste lumière.
Sur un pli seulement de la plage dernière,
Au point juste où du soir le rayon se rompait,
Où du cap avancé l'ombre se découpait,
Dans toute une longueur du reste détachée,
Comme si quelque banc faisait barre cachée,
Les vagues arrivant, se pressant tour à tour,
Montaient, brillaient chacune en un reflet de jour,
Puis de là s'abaissant, entrant au golfe sombre,
Allaient finir plus loin, confuses et sans nombre.
Je contemplais ce pli si brillamment tracé,
Ces vagues, leur écume et leur jet nuancé.
Quelques-unes, de loin déjà haussant leur crête,
S'efforçaient, sans pouvoir, à briller jusqu'au faîte ;
D'autres, plus à l'écart, même n'y visaient pas
Et, sans tant se gonfler, sans tant presser le pas,
Suivaient le train voulu, passaient, comme le sage,
De leur rayon modeste à la nuit du rivage.

Il en était qui, près du terme de leur vœu,
Déjà riches à voir et pleines d'un beau feu,
Prenant, chemin faisant, plusieurs flots dans leur lame,
Montant comme à l'assaut à la ligne de flamme,
Tout d'un coup, sans écueil et sans qu'on sût pourquoi,
Par ce secret destin que chacun porte en soi,
Se brisaient, défaillaient, croulaient à l'anse obscure
Avec plus de risée, avec plus de murmure.
L'instant manqué d'abord ne reviendra jamais.

Mais toutes, aux mouvants, aux fragiles sommets,
A la marche plus humble ou plus haut élancée,
Au plus ou moins d'éclat ou d'écume insensée,
Toutes, après leur bruit et leur feu d'un moment
Au tournant du grand cap mouraient également.

(Tiré d'*Elégie* dans les *Poésies diverses.*)

BARBEY D'AUREVILLY

LE VIEUX GOÉLAND

C'était un fier oiseau, farouche et solitaire,
Au bec crochu d'or pâle, aux pieds d'ambre, à l'œil clair,
Arraché tout vivant au rocher, son repaire,
Aux flots verts, à la nue, aux brisants, au grand air.
Ils l'avaient pris dans un de ces jours de tempête
Où Satan, sur les mers, déchaîne son sabbat...
Un harpon lui cassa l'aile au lieu de la tête ;
Eux ils en firent un forçat.

Dans le fond d'une cour aux quatre angles de pierre,
Ils l'avaient interné, ce sauvage reclus,
Qui restait toujours l'œil rentré sous sa paupière,
Comme un rêveur qui songe à ce qu'il ne voit plus.
Oh ! lui qui, quand la mer se creusait en abîmes,
Se plongeait dans sa courbe et remontait au jour,
Comme il a dû souffrir, ce fils des pics sublimes,
Des pierres plates de sa cour !

Comme il a dû souffrir sur la dalle poudreuse
Où son pied se séchait, encor trempé d'éther !
Comme il a dû souffrir de cette vie affreuse
Faite d'ennui du ciel et d'ennui de la mer !

Que je l'ai vu de fois, hérissé dans sa plume,
Le blême oiseau, — fait pierre aussi par la douleur !
Son aile grise était comme un manteau de brume
Pendant sur sa morne blancheur...

Il se tenait rigide en cette cour déserte ;
Mais, lorsque par hasard quelqu'un la traversait,
Alors les yeux ouverts, bec ouvert, aile ouverte,
Vers le passant l'oiseau tout à coup s'en courait.
De son gosier sortait un cri strident et rauque,
Le cri sifflant du vent dans les agrès mouillés,
Et, fixant ce passant d'un œil féroce et glauque,
Il voulait lui percer les pieds.

Et si c'étaient les pieds de quelque jeune fille?
De ces pieds élégants, au souple brodequin,
Qui, sveltes et cambrés, moulés à la cheville,
Font craquer en marchant l'agaçant maroquin,
Alors... Oh ! c'est alors que, plus féroce encore,
Le cruel se jetait sur ces pieds enivrants,
Comme si ces deux pieds divins, que l'homme adore,
Étaient l'horreur des Goélands.

Que t'avaient-ils donc fait, ces pauvres pieds de femme,
Pour te mettre en fureur rien qu'à les voir passer?...
Que te rappelaient-ils ?... Le branle de la lame
Sur laquelle autrefois tu pouvais te bercer?
Mutilé du harpon, aux rancunes cruelles,
Tombé des airs, tombé des pics, tombé des mâts.
Ils te narguaient, ces pieds, — tu les croyais des ailes...
Goéland, tu ne rêvais pas.

O mon vieux Goéland, ce n'était pas un rêve,
Le rêve d'un captif que rend fou la douleur.

Vieux pirate échoué sur cette horrible grève,
Ces pieds, — ces pieds charmants qui passaient, — ces pieds d'Eve,
Que l'on prend dans sa main et qu'on met sur son cœur,
Mais qui n'y restent pas, légers, prompts, infidèles,
Faits pour nous fuir après être venus à nous,
O mon vieux Goéland, c'étaient bien là des ailes.
Et toi, — tu t'en sentais jaloux.

(Poussières.)

MAURICE DE GUÉRIN

L'ATTRAIT DE LA MER

Non, ce n'est plus assez de la roche lointaine
Où mes jours, consumés à contempler les mers,
Ont nourri dans mon sein un amour qui m'entraîne
A suivre aveuglément l'attrait des flots amers.
Il me faut sur le bord une grotte profonde
Que l'orage remplit d'écume et de clameurs,
Où, quand le dieu du jour se lève sur le monde,
L'œil règne et se contente au vaste sein de l'onde
Ou suit à l'horizon la fuite des rameurs.
J'aime Thétis, ses bords ont des sables humides ;
La pente qui m'attire y conduit mes pieds nus ;
Son haleine a gonflé mes songes trop timides,
Et je vogue, en dormant, à des points inconnus.
L'amour qui, dans le sein des roches les plus dures,
Tire de son sommeil la source des ruisseaux,
Du désir de la mer émeut ses faibles eaux,
La conduit vers le jour par des veines obscures,
Et qui, précipitant sa pente et ses murmures,
Dans l'abîme cherché termine ses travaux,
C'est le mien. Mon destin s'incline vers la plage.
Le secret de mon mal est au sein de Thétis.

J'irai, je goûterai les plantes du rivage,
Et peut-être en mon sein tombera le breuvage
Qui change en dieux des mers les mortels engloutis.
Non, je transporterai mon chaume des montagnes
Sur la pente de sable aux bords pleins de fraîcheur ;
Là, je verrai Thétis répandant sa blancheur,
A l'éclat de ses pieds entraîner ses compagnes ;
Là, ma pensée aura ses humides campagnes,
J'aurai même une barque et je serai pêcheur.

(Poèmes.)

THÉOPHILE GAUTIER

AU BORD DE LA MER

La lune, de ses mains distraites,
A laissé choir du haut de l'air
Son grand éventail à paillettes
Sur le bleu tapis de la mer.

Pour le ravoir elle se penche
Et tend son beau bras argenté ;
Mais l'éventail fuit sa main blanche
Par le flot qui passe emporté.

Au gouffre amer, pour te le rendre,
Lune, j'irais bien me jeter,
Si tu pouvais du ciel descendre,
Au ciel si je pouvais monter !

(*España*, LEMERRE.)

JOSEPH AUTRAN

LE BASSIN DE CARÉNAGE

C'est ici qu'on refait la carène ou la poupe
Des fragiles vaisseaux que la mer a blessés.
Les charpentiers sont là ; chacun taille et découpe,
Et les bruyants marteaux frappent à coups pressés.

De navires perclus toute une morne troupe
Montre ses mâts rompus et ses flancs crevassés.
Dans la blessure ouverte ils attendent l'étoupe,
Et font doubler de fer les endroits menacés.

Puis, aux premiers beaux jours, ils sortiront encore ;
Ils iront au couchant, ils iront à l'aurore,
A l'épreuve nouvelle empressés de s'offrir.

Car, ô tempête, ô vent, écueil, horreur suprême !
On vous hait, on vous craint, et pourtant on vous aime,
Et plus on a souffert, plus on voudra souffrir.

(*La Mer*, CALMANN-LÉVY.)

LECONTE DE LISLE

EFFET DE LUNE EN MER

Sous la lune, où le vent qui roule
Mugit comme un troupeau de bœufs,
Dans l'ombre, la mer dresse en foule
Les cimes de ses flots bourbeux.

Tous les démons de l'Atlantique,
Cheveux épars et bras tordus,
Dansent un sabbat fantastique.
Autour des marins éperdus.

Souffleurs, cachalots et baleines,
Mâchant l'écume, ivres de bruit,
Mêlent leurs bonds et leurs haleines
Aux convulsions de la nuit.

Assiégé d'écumes livides,
Le navire, sous ce fardeau,
S'enfonce aux solitudes vides,
Creusant du front les masses d'eau.

Il se cabre, tremble, s'incline,
S'enlève de l'Océan noir,
Et du sommet d'une colline
Tournoie au fond d'un entonnoir.

Et nul astre au ciel lourd ne flotte ;
Toujours un fracas rauque et dur
D'un souffle égal hurle et sanglote
Au travers de l'espace obscur.

Du côté vague où l'on gouverne,
Brusquement, voici qu'au regard
S'entr'ouvre une étroite caverne
Où palpite un reflet blafard.

Bientôt, du faîte de ce porche
Qui se hausse en s'élargissant,
On voit pendre, lugubre torche
Une moitié de lune en sang.

Le vent furieux la travaille
Et l'éparpille quelquefois
En rouges flammèches de paille
Contre les géantes parois.

Mais, dans cet antre, à pleines voiles,
Le navire, hors de l'enfer,
S'élance au devant des étoiles,
Couvert des baves de la mer.

(*Poésies complètes*, LEMERRE.)

CHARLES BAUDELAIRE

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets ;
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort.
O lutteurs éternels, ô frères implacables !

(Les Fleurs du mal.)

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

(Les Fleurs du mal.)

LE VOYAGE

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme,
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom.

II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds : même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où,
Où l'homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil. »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur. » Enfer ! c'est un écueil.

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis :
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile.
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.
Dites, qu'avez-vous vu?

IV

« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi,
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages,
Et toujours le désir nous rendait soucieux.

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès? — Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin.

Nous avons salué des idoles à trompe,
Des trônes constellés de joyaux lumineux,
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux,

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse,
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse...»

V

Et puis, et puis encore?

VI

« O cerveaux enfantins !

Pour ne pas oublier la chose capitale
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout,

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote,
La fête qu'assaisonne et parfume le sang,
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant,

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! »

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense.
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui.

Faut-il partir? rester? Si tu veux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit,
Pour tromper l'ennemi, vigilant et funeste,
Le Temps. Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon, ni vaisseau ;
Pour fuir ce rétiaire infâme, il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsqu'enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le lotus parfumé. C'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim.
Venez vous enivrer à la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin. »

A l'accent familier nous devinons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre, »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps : levons l'ancre.
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons.
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons.

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte.
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau*.

(Les Fleurs du mal.)

ANDRÉ LEMOYNE

MARINE

Au fonds d'un lointain souvenir
Je revois, comme dans un rêve,
Entre deux rocs, sur une grève,
Une langue de mer bleuir.

Ce pauvre coin de paysage
Vu de très loin apparaît mieux,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux
Pour éclairer la chère image.

Dans mon cœur les rochers sont peints,
Tous verdis de criste-marine
Et je m'imprègne de résine
Sous le vent musical des pins ;

L'œillet sauvage, fleur de sable,
Exhale son parfum poivré,
Et je me sens comme enivré
D'une ivresse indéfinissable.

De longs groupes de saules verts,
A l'éveil des brises salées,
Mêlent aux dunes éboulées
Leurs feuillages, blancs à l'envers.

Je revois comme dans un rêve
Au fond d'un lointain souvenir
Une langue de mer bleuir
Entre deux rocs, sur une grève.

(*Les Charmeuses*, LEMERRE.)

THÉODORE DE BANVILLE

BALLADE EN QUITTANT LE HAVRE DE GRACE

Enfin je pars et voici le navire,
Adieu, Paris joyeux ! Adieu, tombeau !
Vis sans savoir que Misère soupire,
Maigre, et saignant sur son vieil escabeau,
Et ses seins nus mal couverts d'un lambeau.
Vis dans ta haine et dans ton avarice ;
Moi, je m'envole au gré de mon caprice.
La voile s'enfle, éprise de l'éther,
Et, délivré, j'invoque ma nourrice,
La mer aux flots tumultueux, la mer !

Adieu, prison où pleura mon martyre !
Adieu, Gobsecks à l'âme de corbeau !
La vague est là qui me berce et m'attire ;
L'archer divin, jeune, féroce et beau,
A sur la mer secoué son flambeau.
Dans sa splendeur, comme une impératrice,
Elle sourit, la grande séductrice ;
Et je respire, ivre du gouffre amer,
Pour que son souffle odorant me guérisse,
La mer aux flots tumultueux, la mer !

J'entends passer comme un accord de lyre.
O Lovelace en habit bleu barbeau,
Féru d'amour pour une tirelire,
Paris, adieu ! garde tes Mirabeau,
Et Ferraris et Juliette Beau !
Amuse-toi ; que ton été fleurisse !
J'ai sous mes pieds la sainte inspiratrice
Dont l'âpre haleine a pénétré ma chair,
La grande mer, la mer consolatrice,
La mer aux flots tumultueux, la mer !

ENVOI

Toi, cœur blessé, ferme ta cicatrice.
L'algue éplorée aux verts cheveux lambrisse
Le roc ; je vois briller au soleil clair
La verte plaine où le flot se hérisse,
La mer aux flots tumultueux, la mer !

(*Trente-six ballades joyeuses*, FASQUELLE.)

PAUL ARÈNE

NOEL EN MER

Lorsque le vieux Thamus, pâle et rasant le bord,
A la place prescrite eut crié : « Pan est mort »,
Le rivage s'émut et, sur les flots tranquilles,
Un long gémissement passa venu des îles ;
On entendit les airs gémir, pleurer des voix,
Comme si sur les monts sauvages, dans les bois
Impénétrés, les dieux, aux souffles d'Ionie,
Les dieux, près de mourir, disaient leur agonie.
Le soleil se voila de jets de sable amer ;
Un âpre vent fouetta les vagues de la mer,
Et l'on vit, soufflant l'eau de leurs glauques narines,
Les phoques de Protée et ses vaches marines
S'échouer, monstrueux et pareils à des monts,
Sur l'écueil blanc d'écume et noir de goëmons.
Puis, tandis que Thamus, le vieux patron de barque,
Serrait le gouvernail et jurait par la Parque,
Un silence se fit et le flot se calma.
Or, le mousse avait pu grimper en haut du mât
Et, tenant à deux mains la voilure et l'antenne :
« Père ! s'écria-t-il tout-à-coup, capitaine !
Père ! un vol de démons ailés et familiers
Vient sur la mer, dans le soleil, et par milliers,
Si près de nous que leur essaim frôle les planches
De la barque. Je les vois passer, formes blanches.

Ils chantent comme font les oiseaux dans les champs ;
Leur langue est inconnue et je comprends leurs chants ;
Ils chantent : « Hosanna ! » Les entendez-vous, père?
Ils disent que le monde a fini sa misère
Et que tout va fleurir. Père, ils disent encor
Que les hommes vont voir un nouvel âge d'or.
Un Dieu nous le promet, un enfant dont les langes
N'ont ni dessins brodés à Tyr, ni larges franges
Pourpres, et qui vagit dans la paille et le foin...
Quel peut être, pour qu'on l'annonce de si loin,
Cet enfant-Dieu, né pauvre, en un pays barbare?... »

D'un coup brusque le vieux Thamus tourna la barre.
« Les démons ont dit vrai, mon fils. Depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlé l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !
Qu'il vienne donc ! Qu'il vienne enfin, l'Enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la sibylle !
Qu'il vienne, Celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur ! Plus de maux, plus de jeûnes.
Les dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes.
Aimons le Dieu qui naît. Au fond, que risquons-nous?
Nous lui présenterons humblement, à genoux,
L'offrande qui convient à notre humble fortune :
Ce bateau que j'avais, pour l'autel de Neptune,
Taillé dans un morceau de vieille écorce, les
Branches de vif corail prises dans nos filets,
Cette nacre aux reflets d'argent et, toute fraîche,
Si le temps le permet, notre prochaine pêche... »

Et tandis que, là-bas, le peuple des bergers,
Par les sentiers pierreux que bordent les vergers
Où la vigne biblique aux palmiers se marie,
Allait à Bethléem, venant de Samarie,
Et que, plus loin, sur les chameaux lents et têtus,
A travers le désert hérissé de cactus,
Les Rois Mages, qu'abrite un tendelet de toile,
Graves et les regards au ciel, suivaient l'étoile,
La barque, par delà les flots mystérieux,
Cherchant le jeune Dieu, vainqueur des anciens dieux,
Voguait, sa voile rose à la brise gonflée,
Vers Sidon, port voisin des champs de Galilée.

(*Les Poésies de Paul Arène,* FASQUELLE.)

SULLY PRUDHOMME

LE LONG DU QUAI

Le long du quai les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

(*Mélanges*, LEMERRE.)

JEAN LAHOR

OURAGAN NOCTURNE

Les vagues se cabraient comme des étalons
Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage,
Et mes yeux, fatigués du calme des vallons,
Voyaient enfin la mer dans une nuit d'orage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements ;
L'Océan bondissait le long de la falaise,
Et mon âme, devant ces épouvantements,
Et ces larges flots noirs, respirait plus à l'aise.

La lune semblait folle et courait dans les cieux,
Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse ;
Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux,
Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

— O nature éternelle, as-tu donc des douleurs ?
Ton âme a-t-elle aussi des heures d'agonie?
Et ces grands ouragans ne sont-ils pas des pleurs,
Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie?

Souffres-tu donc aussi, Mère qui nous as faits?
Et nous, sombres souvent comme des nuits d'orage,
Inconstants, tourmentés et, comme toi, mauvais,
Nous sommes bien en tout créés à ton image.

(*l'Illusion*, LEMERRE.)

CATULLE MENDÈS

LE CIEL EST TRÈS BAS...

Ça dit Isolt : « Jo l'sai pur veir,
Sachez que le sigle est tut neir. »
(THOMAS).

Le ciel est très bas ; rien ne bouge
Sur la noire mer ; l'horizon
Se rapproche, obscure cloison
Que défonce une lune rouge.

Où sont les joyeux promontoires
Dorés par le soleil levant?
Mon vaisseau qui n'a plus le vent
Laisse pendre ses voiles noires.

(*Sérénades*, OLLENDORFF.)

LÉON VALADE

PORT DE MER

Ceux dont un désir âpre a fouetté sans trêve
La vie, — aventuriers, conquérants ou bandits, —
Dont l'action tenta les courages hardis
Et que n'engourdit point l'oisiveté du rêve,

Ceux-là, je les envie ! Ils ont, de grève en grève,
Poursuivant le mirage heureux des paradis,
Trouvé dans leurs projets chaque jour agrandis,
Sans y penser, la fin de leur carrière brève.

Et moi, que longuement ronge un regret amer,
Habitant sédentaire et vieux d'un port de mer,
Je m'en vais, regardant les vagues balancées,

Sur les quais encombrés d'un confus appareil,
Parmi les agrès noirs qui fument au soleil,
Pour aspirer l'odeur des grandes traversées.

(*A mi-côte*, LEMERRE.)

CHARLES FRÉMINE

LE RAZ BLANCHART

I

Du haut de la roche hagarde
Que le flot ronge nuit et jour,
Au lever du soir je regarde
La mer triste comme l'amour.

Le raz Blanchart qui bout et fume,
Pâle de colère et de bruit,
Trace un chemin marbré d'écume
Sur la Manche où descend la nuit.

Au travers des houles qu'il tranche
Et qu'il redresse en hauts talus,
Il pousse au loin sa ligne blanche
Entre leur flux et leur reflux.

II

Tourné vers ce chemin immense,
O femme au visage accompli,
C'est à toi seule que je pense
Et c'est par toi qu'il est rempli.

Illuminant l'ombre farouche,
Tu marches, le front radieux,
Avec un sourire à ta bouche,
Avec une âme dans tes yeux ;

Et les vagues te font cortège,
Comme au temps où les matelots
Voyaient sur ce chemin de neige
Marcher Notre-Dame-des-Flots !

(*Bouquet d'Automne*, OLLENDORFF.)

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

ARMOR

Pour me conduire au Raz, j'avais pris à Trogor
Un berger chevelu comme un ancien Evhage ;
Et nous foulions, humant son arome sauvage,
L'âpre terre kymrique où croît le genêt d'or.

Le couchant rougissait et nous marchions encor,
Lorsque le souffle amer me fouetta le visage,
Et l'homme, par delà le morne paysage,
Etendant un long bras, me dit : *Sell euz ar-mor!*

Et je vis, me dressant sur la bruyère rose,
L'Océan qui, splendide et monstrueux, arrose
Du sel vert de ses eaux les caps de granit noir ;

Et mon cœur savoura, devant l'horizon vide,
Que reculait vers l'ouest l'ombre immense du soir,
L'ivresse de l'espace et du vent intrépide.

(*Les Trophées*, LEMERRE.)

MER MONTANTE

Le soleil semble un phare à feux fixes et blancs.
Du Raz jusqu'à Penmarc'h la côte entière fume
Et seuls, contre le vent qui rebrousse leur plume,
A travers la tempête errent les goélands.

L'une après l'autre, avec de furieux élans,
Les lames glauques, sous leur crinière d'écume,
Dans un tonnerre sourd s'éparpillant en brume,
Empanachent au loin les récifs ruisselants.

Et j'ai laissé courir le flot de ma pensée,
Rêves, espoirs, regrets de force dépensée,
Sans qu'il en reste rien qu'un souvenir amer ;

L'Océan m'a parlé d'une voix fraternelle,
Car la même clameur que pousse encor la mer
Monte de l'homme aux Dieux, vainement éternelle.

(*Les Trophées*, LEMERRE.)

FRANÇOIS COPPÉE

AUX BAINS DE MER

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches,
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette troussée au-dessus des mollets,
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame.
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme,
Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Creusent gaîment, avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous ;
Et ce même Océan, qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.
Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.

— Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites.

Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie.
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie
Pour ces jolis babys et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salutaire
Et ne jalousent point les heureux de la terre,
Car ils savent combien maternelle est la mer
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.

(*Le Cahier rouge*, LEMERRE.)

STÉPHANE MALLARMÉ

BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils ceux que le vent penche sur les naufrages (1)
Perdus, sans mâts, sans mâts ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

(*Vers et Prose*, PERRIN.)

---

(1) Var. : « Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages. » Cette variante n'éclaircit malheureusement pas le texte : mâts penchés sur les naufrages perdus, sans mâts...

PAUL VERLAINE

BEAMS

Elle voulait aller sur les flots de la mer
Et, comme un vent bénin soufflait une embellie,
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor
Que le déroulement des vagues, ô délice !

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement,
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches ;
Parfois de grands varechs filaient en longues branches ;
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète
De ne nous croire pas pleinement rassurés ;
Mais, nous voyant joyeux d'être ses préférés,
Elle reprit sa route et portait haut la tête.

(Romances sans paroles, MESSEIN.)

JE NE SAIS POURQUOI...

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer,
D'une aile inquiète et folle, vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi,
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi?

Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
A tous les vents du ciel balancée
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique.

Ivre de soleil
Et de liberté,
Un instinct la guide dans cette immensité.
La brise d'été
Sur le flot vermeil
Doucement la porte en un tiède demi-sommeil.

Parfois si tristement elle crie
Qu'elle alarme au loin le pilote ;
Puis au gré du vent se livre et flotte
Et plonge, et l'aile toute meurtrie
Revole, et puis si tristement crie.

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi
Mon amour le couve au ras du flot. Pourquoi, pourquoi?

(*Sagesse*, MESSEIN.)

ANATOLE FRANCE

MARINE

Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable, dans l'anse,
Les embarcations se réveillaient déjà.
Du gouffre oriental le soleil émergea
Et couvrit l'Océan d'une nappe embrasée.
La dune au loin sourit, ondoyante et rosée.
On voyait des éclairs aux vitres des maisons,
Au sommet des coteaux les jeunes frondaisons
Commençaient à verdir dans la clarté première,
Et le ciel aspirait largement la lumière.
Il se fit dans l'espace une vague rumeur
Où le travail humain vint jeter sa clameur.
Les femmes en sabots descendent du village,
Les pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Et le soleil allume, au dos des mariniers,
Les spasmes des poissons dans l'osier des paniers.
Dans un creux de falaise où voltige l'étoupe,
Un vieil homme calfate, en chantant, sa chaloupe,
Tandis que tout en haut, parmi les chardons blancs,
Cheminent deux douaniers, aux pas graves et lents.
Dans un bateau pêcheur dont la voile latine,
Blanc triangle, reluit à travers la bruine,
Un vieux marin, debout sur le gaillard d'avant,
Tendant le bras au large, interroge le vent.

(*Les Poèmes dorés*, LEMERRE.)

TRISTAN CORBIÈRE

AU VIEUX ROSCOFF

(Berceuse en Nord-Ouest mineur.

Trou de flibustiers, vieux nid
A corsaires, — dans la tourmente,
Dors ton bon somme de granit
Sur tes caves que le flot hante...

Ronfle à la mer, ronfle à la brise,
Ta corne dans la brume grise,
Ton pied marin dans les brisants...
— Dors : tu peux fermer ton œil borgne
Ouvert sur le large et qui lorgne
Les Anglais depuis trois cents ans.

— Dors, vieille coque bien ancrée.
Les margats et les cormorans,
Tes grands poètes d'ouragans,
Viendront chanter à la marée...

— Dors, vieille fille à matelots,
Plus ne te soûleront ces flots
Qui te faisaient une ceinture
Dorée, aux nuits rouges de vin,
De sang, de feu. — Dors... Sur ton sein
L'or ne fondra plus en friture.

— Où sont les noms de tes amants?...
— La mer et la gloire étaient folles. —
Noms de lascars ! noms de géants !
Crachés des gueules d'espingoles...

Où battaient-ils, ces pavillons,
Echarpant ton ciel en haillons...
Dors au ciel de plomb sur tes dunes...
Dors : plus ne viendront ricocher
Les boulets morts sur ton clocher
Criblé — comme un prunier — de prunes...

— Dors : sous les noires cheminées
Ecoute rêver tes enfants,
Mousses de quatre-vingt-dix ans,
Epaves des belles années...
Il dort ton bon canon de fer,
A plat ventre aussi dans sa souille,
Grêlé par les lunes d'hiver...
Il dort son lourd sommeil de rouille,
— Va : ronfle au vent, vieux ronfleur.
Tiens toujours ta gueule enragée
Braquée à l'Anglais... et chargée
De maigre jonc-marin en fleur.

(*Les Amours jaunes*, MESSEIN.)

LES QUAIS DÉSERTS

Le soleil est noyé. — C'est le soir. Dans le port
Le navire, bercé sur ses câbles, s'endort
Seul, et le clapotis bas de l'eau morte et lourde
Chuchote un gros baiser sous sa carène sourde.

Parmi les yeux du brai flottant qui luit en plaque,
Le ciel tout miroité semble une immense flaque.
Le long des quais déserts où grouillait un chaos
S'étend le calme plat... Quelques vagues échos...
Quelque novice seul, resté mélancolique,
Se chante son pays avec une musique...
De loin en loin répond le jappement hagard,
Intermittent, d'un chien de bord qui fait le quart,
Oublié sur le pont... Tout le monde est à terre...

(*Les Amours jaunes*, MESSEIN.)

LA FIN

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis.

(Victor HUGO.)

Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis,
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.

Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes,
Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes.
— Morts... Merci : la Camarde a pas le pied marin, —
Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne-femme...
— Eux, allons donc ! Entiers ! Enlevés par la lame...
Ou perdus dans un grain !

Un grain... est-ce la mort, ça? La basse voilure
Battant à travers l'eau — Ça se dit *encombrer*...
Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
Fouettant les îlots ras — et ça se dit *sombrer*.

— Sombrer ! — Sondez ce mot. Votre mort est bien pâle
Et pas grand-chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place ! —
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer...

Noyés? — Et allons donc ! Les noyés sont d'eau douce.
— *Coulés*, corps et biens ! Et, jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron,
A l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans haut-le-cœur *la grand'tasse salée*...
— Comme ils ont bu leur boujaron. —

— Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux, ils vont aux requins. L'âme d'un matelot,
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.

— Voyez à l'horizon se soulever la houle,
On dirait le ventre amoureux
D'une fille de joie en rut, à moitié soûle...
Ils sont là. — La houle a du creux. —

— Ecoutez, écoutez la tourmente qui beugle...
C'est leur anniversaire. — Il revient bien souvent. —
O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle,
— Eux : le *De profundis* que leur corne le vent.

...Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges.
— Laissez-les donc rouler, terriens parvenus !

(***Les Amours jaunes***, MESSEIN.)

AUGUSTE ANGELLIER

JOIE DE LA MER

Comme aujourd'hui la mer est belle et délicate !
Elle fut, tout le jour, vaporeuse et nacrée,
Avec de grands frissons de lumière dorée,
Sous un ciel d'un gris fin, veiné comme une agate.

Puis ce ciel s'est ouvert d'une fente écarlate,
Et la pensive mer, qui devenait cendrée,
D'une pourpre lueur soudain s'est colorée,
Douce lueur où tout caresse et rien n'éclate.

Dans les pays divins, par delà le soleil,
On donne quelque noble et merveilleuse fête
D'où s'échappe un rayon si mollement vermeil

Qui vient éparpiller des roses sur le faîte
De tous ces flots, bercés d'un lumineux sommeil.
Ah ! si de jours pareils notre vie était faite !

(A l'Amie perdue, HACHETTE.)

GABRIEL VICAIRE

CROQUIS BRETONS

I

La mer est bleue et le ciel bleu. Rien que du bleu.
C'est la délicieuse paix du Seigneur Dieu.
La plage rêve. A peine on entend son haleine.
La colline s'endort sans y songer ; la plaine
Frissonne doucement au souffle du matin.
Partout la bonne odeur, la fraîche odeur du thym.
Bêtes et gens ont dans les yeux une lumière.
Un grand calme s'est fait au cœur de la chaumière,
Et le marin va boire avec le moissonneur.
C'est la divine paix, c'est presque du bonheur.
Bonsoir au vent mauvais, à la vague méchante !
Seul, au-dessus des genêts d'or, un oiseau chante.

II

Mais la mer est mauvaise aussi, mauvaise en diable.
Oh ! sa voix rauque au fond de la conque effroyable,
C'est la folle, aux yeux convulsés, aux cris stridents ;
Elle écume, elle bave, elle grince des dents,
Elle hurle, elle bout, elle est en male rage.
C'est l'esprit monstrueux qui déchaîne l'orage,

La reine au cœur glacé du royaume des morts,
Celle qui sans pitié, sans haine, sans remords,
Pour engloutir le monde ouvre ses bras de goule.
Et tout est noir, et tout chancelle, et tout s'écroule,
Sur le gouffre infini passe un souffle infernal.
Vite, bon sémaphore, arbore ton fanal !

(*Au pays des Ajoncs*, O.-L. AUBERT.)

Vte E. DE LA BARRE DE NANTEUIL

LE GOÉLAND

Ne dis pas : le bonheur est sur cette demeure.
Le bonheur, c'est l'oiseau, fils des mers et des vents ;
Il plane ici, puis là, parfois se pose une heure ;
Mais il niche en des lieux inconnus des vivants.

(*Effluves et Cendre*, SANSOT.)

RAOUL PONCHON

MARIS STELLA

Notre-Dame des pêcheurs,
Des voyageurs,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de la mer belle,
Cruelle et rebelle,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de bon Départ,
Pour quelque part,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des mers lointaines,
Des aventureux capitaines,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de Bon Secours,
Des voyages au long cours,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des blanches voiles,
Et des étoiles,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des Eldorados,
Des dorades et des radeaux,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des Nébuleuses,
Des pêches miraculeuses,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de Messidor,
Des grèves d'or,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des fiancées,
Des heureuses traversées,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des Sept Douleurs
Notre-Dame des fleurs,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de la grâce,
De l'horizon, de l'espace,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de Recouvrance,
Qui veille au pays de France,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de la Brume,
Du phare qui s'allume,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des cordages,
Des filins, des bastingages,
Ora pro nobis.

Notre-Dame des beaux rivages,
Des sûrs mouillages,
Ora pro nobis,

Notre-Dame des Ténèbres,
Des Islandes funèbres,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de la Mort,
A bâbord, à tribord,
Ora pro nobis.

Notre-Dame de la Clarté,
En la divine Cité,
Ora pro nobis.

JEAN RICHEPIN

LE CHALUT

Encore un tour au treuil. Hardi ! Du jus de bras !
V'là le fer du chalut qui sort son nez au ras.
Encore un tour ! Il va saillir hors de sa tasse.
Et la chausse ne m'a pas l'air d'une tétasse,
Hein, les gars? Ça vous souque aux poignes. Le filin
Se tend raide à péter. Bon signe que c'est plein !
Le chalut en effet monte au bout de la drisse,
Plein et lourd, gonflé rond comme un sein de nourrice.
Un moment, au-dessus du pont, en globe, il pend.
Largue tout ! Et ce lait de poissons se répand,
Pêle-mêle de sauts, de couleurs, d'étincelles.
Est-ce toi, l'arc-en-ciel en morceaux, qui ruisselles ?
On le dirait, de vrai. Comment avec des mots
Peindre ces tons, ces fleurs, ces pierres, ces émaux,
Cette chair miroitante en fouillis de lumières,
Et ces splendeurs, aux yeux des marins coutumières,
Mais qui, pour mes regards de novice terrien,
Ont l'aspect d'un prodige et ne rappellent rien?
Et quel tas ! On en a plus haut qu'à demi-botte ;
On glisse là-dedans comme un homme en ribote
Qui parmi des écrins et sur un médaillier
Piétinerait dans la montre d'un joaillier.
Encor tous les joyaux de toutes les vitrines
Pâliraient-ils devant les ventres, les poitrines,

Les nageoires, les dos, les têtes de ces corps
Où le prisme défait et refait mille accords.
J'exagère? Non pas. Qu'il vienne un lapidaire,
Un peintre, le plus grand, qu'il voie et considère
Si ce n'est pas assez pour lui faire dire « oh ! »
Du plus humble de ces poissons, du maquereau.
Le ventre est d'argent clair et de nacre opaline,
Et le dos en saphir rayé de tourmaline
Se glace d'émeraude et de rubis changeant.
Au moment de la mort, sur la nacre, l'argent,
Le saphir, le rubis, l'émeraude, une teinte
De rose et de lilas s'allume, puis, éteinte,
Se fond en un bouquet fané délicieux,
Plus tendre que celui du couchant dans les cieux.
Et ce turbot, marbré comme une agate obscure !
Et ce merlan qui semble un poignard en mercure !
Et la plie orangée, aux lunules de fiel !
Et celle en disque blond, tel un gâteau de miel !
Et le crapaud de mer, corps d'azur, tête plate,
Où rutilent deux yeux à prunelle écarlate !
Et le hareng, vêtu d'éclairs phosphorescents !
Et que d'autres, qui sont et des mille et des cents !
Et leurs formes aussi ! C'est la sole en ellipse ;
Le chabot monstrueux, bête d'Apocalypse ;
Le grondin, dont le chef carré fait un marteau ;
Le bar au gabarit modèle de bateau ;
Le homard qui cisaille et le crabe qui fauche ;
La limande, yeux à droite, et la barbue, à gauche ;
L'oursin en hérisson et le congre en serpent ;
La raie, avec sa queue épineuse qui pend,
Et ses nageoires, dont les rythmiques détentes
A la large envergure ont l'air d'ailes battantes ;
D'autres, d'autres encore. Mais pendant qu'à l'écart

J'emprisonne dans les cachots de mon regard
Ces formes, ces couleurs, rapidement notées,
Nos gars, répartissant les poissons par hottées,
Les descendent à fond de cale. On est chantant ;
La pêche est bonne, on va continuer d'autant.
Range à border l'écoute ! Et vire à contre-brise !
Il faut retrouver champ où le chalut ait prise
Et que le vent grand'largue, appuyant le bateau,
Traîne bien au tréfonds la chausse et le râteau.
Adieu-va ! C'est paré. Laisse filer la chaîne.
Nageons dret, et que la relevaille prochaine
Plaise à nos gars autant que celle-ci leur plut !
Que la chausse se gave à crever le chalut !
Faudra du jus de bras encor. Mais n'ayez crainte,
Ce n'est pas ça qui manque, et gaîment l'on s'éreinte,
Quand on sent que d'aplomb ça souque en remontant.
On tirera d'un poing léger, d'un cœur content,
Pour revoir le butin pendre au bout de la drisse,
Plein et lourd, gonflé rond comme un sein de nourrice.
Celui qui trimerait alors en maugréant
Serait un failli chien, sans cœur et fainéant ;
Car ça, qui du chalut charge et distend les mailles,
C'est du pain pour les vieux, la femme et les marmailles.

(*La Mer*, FASQUELLE.)

FRÉDÉRIC PLESSIS

DE PLOUESCAT A BRIGNOGAN

De Saint-Pol-de-Léon partis avec l'aurore,
Nous eûmes sous les yeux quelque verdure encore ;
Mais le pays bientôt devint aride et gris.
Nous regardions, roulant dans la vieille calèche,
Surgir, de loin en loin, une église et sa flèche
Du milieu d'un bouquet de chênes rabougris.

Le sable et le soleil fatiguaient les paupières.
Plus d'une fois, faisant dégringoler les pierres,
Une vache au pied maigre enjambait un talus,
Ou quelque autre, au fossé, s'interrompait de boire,
Et de petits moutons à laine courte et noire
S'enfuyaient devant nous jusqu'à n'en pouvoir plus.

Mais dans ces régions graves et désolées,
Sans ombrage, sans fleur, où les brises salées
N'apportent que des cris plaintifs d'oiseaux de mer,
Bien-aimée ! avec toi j'avançais sans tristesse,
Car le chant de ta voix, la fleur de ta jeunesse
Enchantait, fleurissait le paysage amer.

(*La Lampe d'Argile*, LEMERRE.)

SOLITUDE

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque détour d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur ;
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme ;

C'est que, sur ta falaise ou ta grève, souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

(*La Lampe d'Argile*, LEMERRE.)

PAUL BOURGET

PRÉLUDE

Voici venir les mois où le ciel est si clair
Et le soleil si doux et la nuit si tranquille,
Que nous nous ennuyons de Paris, la grand'ville,
Où les toits des maisons attristent toujours l'air
— Et nous nous rappelons qu'il est près de la mer
Plus d'un village, ombreux et verdoyant asile.

Sans doute ce sera Paris encor, là-bas :
Devant les flots calmés que rasent les mouettes,
Nous lirons les journaux et ne nous plaindrons pas
Si les dames, aussi frivoles que coquettes,
Changent quatre ou cinq fois, en un jour, de toilettes,
Pour danser au salon, le soir, les mêmes pas.

Mais, bien qu'on soit ainsi Parisienne dans l'âme,
Malgré tout, la mer parle avec sa forte voix.
Comme on a lu Musset, en rêvant, quelquefois,
— Qui sait? — on se souvient un peu que l'on est femme.
Et l'éventail léger qui tremble au bout des doigts
Laisse au hasard passer plus d'un regard de flamme.

La vanité se tait, et le cœur a son tour ;
L'horizon des flots bleus émeut la plus volage ;
Tout le monde est voisin dans le petit village ;
On a dansé la veille ensemble, puis, un jour,

— Un jour, on se salue en passant sur la plage,
On s'aborde, on se parle, et c'est déjà l'amour.

Cet amour délicat est une fleur des grèves ;
Lorsque le vent des mers ne le ranime plus,
Il meurt, — et c'est le charme amer des choses brèves,
L'étrange impression qui reste aux cœurs émus
Au sortir des romans laissés à moitié lus
Qu'on achève à son gré dans les loisirs des rêves.

(Au bord de la mer, LEMERRE.)

ARTHUR RIMBAUD

BATEAU IVRE

Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteurs de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer infusé d'astres et lactescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blème
Et ravie, un noyé pensif, parfois, descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques,
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries,
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous? d'incroyables Florides,
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes masses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,
Des écroulements d'eaux au milieu des bocaces
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises.
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants ;
Des écumes de fleurs ont béni mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux, [jaunes
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux.

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds,
Et je voguais lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons...

Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi, dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau.

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes
Des lichens de soleil et des morves d'azur

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultrant, cernés aux ardents entonnoirs.

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

(*Poésies complètes*, MERCURE DE FRANCE.)

LAURENT TAILHADE

LE CHANT DE GLAUCOS

La Mer ! Comme elle est bleue, au loin, la mer sonore !
La plaine harmonieuse et que ne déshonore
Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas,
La Mer qui, dans le calme ou dans les durs combats
De la tempête, garde une âme inspiratrice,
La Mer impétueuse et douce est la nourrice
Des Dieux. La Mer, avec ses écumes, ses cris,
Ses hurlements, ses épouvantes, ses débris,
Est l'auguste mamelle où vient boire le Monde.
Plus que les champs couverts de blés, elle est féconde
Et ses gouffres, au sol de nacre et de coraux,
Ses lames où le vent creuse des soupiraux
Gardent, comme une fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.
La Mer est belle et semble, au bord du ciel changeant,
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent.
La Mer est belle. Avec amour, le ciel la baise
Quand, sombre ou ruisselante ainsi qu'une fournaise,
Elle prête au Soleil l'abîme de ses flots.
La Mer, pour les plongeurs et pour les matelots,
A des sourires clairs et des baisers sans nombre.
Je l'aime. Cet amour est éclos avec l'ombre,

Avec l'ombre a grandi silencieusement.
Lorsque, impubère encore et, près des flots, dormant,
Je sentais, à mon front, de ses glauques vallées,
Monter languissamment des haleines salées.
O Thalassa ! Thétis ! Calme divinité
Qui règnes dans la paix et dans l'immensité.
Bienfaisante ! si j'ai rêvé ce chaste rêve
De m'incarner en un dieu des eaux, sur la grève,
Moi qui, pasteur, paissais, jadis, au pied des monts.
Les farouches troupeaux nourris de goëmons,
C'est pour m'unir à toi, Déesse ! O Bienheureuse !
Qui te montres et fuis, quand la vague se creuse,
Avec tes seins de perle et tes squammes d'or vert.
Oui, je veux m'élancer dans le gouffre entr'ouvert,
Comme les goélands et comme les poètes.
A force d'écouter la plainte des mouettes
Qui se bercent, au loin, blanches sur les flots bleus,
Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux.
Tel un ormeau que la tempête déracine,
Je penche vers le glauque azur qui me fascine,
Mes jours vers Thalassa courent comme un torrent.
Ce soir, je descendrai sur la grève, implorant,
A l'heure d'or où Séléné touche les cimes,
Votre clémence, Déités des purs abîmes.
Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus,
Lentement, j'ôterai ma robe de byssus ;
Le souffle de Thétis gonflera mes narines.
Et je m'endormirai sous les algues marines.

(*Poèmes élégiaques*, MERCURE DE FRANCE.)

ÉMILE VERHAEREN

VERS LA MER

Comme des objets frêles,
Les vaisseaux blancs semblent posés
Sur la mer éternelle.

Le vent futile et pur n'est que baisers ;
Et les écumes
Qui, doucement, échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes :
Il fait dimanche sur la mer.

Telles des dames
Passent, au ciel ou vers les plages,
Voilures et nuages :
Il fait dimanche sur la mer
Et l'on voit luire, au loin, des rames,
Barres de prismes sur la mer.

Fier de soi-même et de cette heure,
Qui scintillait, en grappes de joyaux
Translucides sur l'eau,
J'ai crié, vers l'espace et sa splendeur :
« O mer de luxe frais et de moires fleuries,

Où l'immobile et vaste été
Marie
La force à la douceur et la limpidité ;
Mer de fierté et de conquête
Où voyagent, de crète en crète,
Sur les vagues qu'elles irisent,
Les brises ;
Mer de ferveurs, où des musiques de lumière
Chantent dans l'or
Immobile du fulgurant décor ;
Mer de beauté sereine et de frêle merveille
Dont la rumeur résonne en mes oreilles
Depuis qu'enfant j'imaginais les grèves bleues
Où l'Ourse et le Centaure et le Lion des cieux
Venaient boire, le soir.
Là-bas, très loin, à l'autre bout du monde ;
O mer, qui fus ma joie étonnée et féconde,
O mer, qui fus ma jeunesse cabrée,
Ainsi que tes marées
Vers l'aventure et les conquêtes
Accueillé-moi, ce jour, où tes eaux sont en fête ! »

(*Les Visages de la Vie*, MERCURE DE FRANCE.

AUGUSTE DORCHAIN

MUSIQUE AU BORD DE LA MER

Un soir, un soir d'été calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
Une ineffable paix tombait des cieux en nous,
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui là-bas se mouraient sur le sable.
— Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain,
Chanta. Ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah ! tristes, chantait-il, sont les roses fanées !
Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,
Les amours qu'un matin suffit à défleurir !
Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir,
La beauté que le temps inexorable emporte
Et la virginité du cœur flétrie et morte !...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours !
Doux les chastes baisers, charmants les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,

Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'Univers!
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie;
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même en se donnant la main !
Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles ! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement.
Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, en cet instant magique,
Goûté dans un accord grave et délicieux
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux.

(Vers la lumière, LEMERRE.*)*

MAURICE BOUCHOR

LA FLEUR DES EAUX

Je regardais la mer où venait se mirer
Une lune sereine et divinement belle ;
Tout à coup — quel penser m'effleura de son aile? —
Je ne sais trop pourquoi, je me pris à pleurer.

Était-ce l'air du soir? et les parfums, les charmes
Subtils et pénétrants m'avaient-ils su troubler ?
Étais-je trop heureux et, ne pouvant parler,
Le trop-plein de mon cœur débordait-il en larmes?

Était-ce le silence étrange d'alentour?
Était-ce donc qu'au bout de toute joie humaine
Nous attend une vague, une secrète peine,
Qui soudain obscurcit les yeux brillants d'amour?

Cette mer, aux baisers de la lune pâlie,
Devait-elle emporter mon aimée, et, pleurant,
Devais-je, comme un spectre au clair de lune errant,
Tendre les bras vers elle avec mélancolie?

Lisais-je en l'avenir l'histoire de mon cœur;
Et (séparation bien plus cruelle encore)
Prévoyais-je l'oubli, l'oubli qui nous dévore?
Hélas ! la douce lune eut un regard moqueur.

Non, jamais ! Tant d'amour ainsi qu'une fumée
Ne peut s'évanouir et se perdre dans l'air,
J'en atteste le ciel et la profonde mer,
Et le charme infini de la nuit embaumée !

Ce n'était pas cela qui me faisait pleurer,
Et je pleurais pourtant par cette nuit sereine
Et dans les calmes flots qui palpitaient à peine
Je regardais toujours la lune se mirer.

(*Choix de Poésies*, FASQUELLE.)

FÉLIX JEANTET

LA SIRÈNE

Bleue à peine et laiteuse, étincelante et pâle,
Sous les claires blancheurs qui tombent de la lune,
Tu gonfles, ô Thétys, ton beau ventre d'opale
Qui se prête aux vaisseaux des chercheurs de fortune.

Poussés par l'avarice et la brise opportune,
Vers des bords insondés ils iront faire escale ;
Et puis, ils reviendront, chargés à pleine cale
Des perles, des coraux dérobés à Neptune...

— Cependant, à l'avant, j'interroge les vagues,
Moi dont le cœur, Déesse, est plein de choses vagues,
Moi que charment la lune et la musique tendre,

Je me penche, la nuit, sur l'onde, et m'évertue,
Écoutant, écoutant, car mon rêve est d'entendre
La Sirène aux yeux verts — qui si longtemps s'est tue !

(*Les Plastiques*, FASQUELLE.)

JEAN MORÉAS

STANCES

I

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Néère aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé, sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

II

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Quand je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

(*Les Stances*, MERCURE DE FRANCE.)

EDMOND HARAUCOURT

IL PLEUT SUR LA MER

Il pleut sur la mer, lentement :
La mer crépite sous la pluie ;
Le ciel gris tombe en s'endormant
Vers la mer grise qui s'ennuie.

La vague et la vague qui suit
S'assoupissent comme les brises ;
Nulle brise et nul autre bruit
Que le frisson des gouttes grises.

Les gouttes pâles, en tombant,
Font des bulles sur les flots pâles
Où l'on croit voir nager un banc
De perles mortes et d'opales.

Suspendue au bord de l'embrun,
Comme un rêve qui se balance,
La voilure d'un bateau brun
Se désole au fond du silence.

Sur la mer, sur toute la mer,
Et par de là l'ombre des îles,
Il pleut des tristesses d'hiver
Et des renoncements dociles ;

Tout un infini de douleurs
Tombe sur la vie embrumée :
Dans les larmes du monde en pleurs
Mon cœur pleure la bien-aimée.

(*Seul*, FASQUELLE.)

YANN NIBOR

LES ALBATROS

Au cap Horn, par un grand coup d' vent,
On saillait malgré nous d' l'avant.

La frégate, avec son p'tit foc,
Attrapait ses trois nœuds au lock,

Quand l' patron du canot-major
Hissé sous les palans d' bâbord,

En rentrant d' venir l'amarrer,
Par un paquet d' mer fut enl'vé.

L'homm' de boué' coupit aussitôt
L'bout d'filin qui la t'nait en haut,

Et la grand'boué' dans l'eau tombit
Près du nageur qui l'empoignit.

L'cap'tain' fit mett' la barr' dessous,
Haler bas l' foc sitôt l' vent d'bout,

Mais, d'vant c't' ouragan infernal,
Fit d'mander vite à l'amiral

S'i' fallait armer un canot
Pour sauver l'homm' qu'était à l'eau.

L'amiral, voyant c' mauvais temps,
Répondit tout d' suite en montant :

« Non, trop d' vent! Trop d' mer! Trop d'embrun!
« Ça s'rait noyer quinze homm's pour un.

« Allez, rehissez-moi vot' foc
« Et, en route, aussitôt à bloc. »

Le fait est qu'il avait raison :
Y avait des lam's comm' des maisons

Qui nous prenaient par le travers
Et balayaient tout à la mer.

Bientôt la tempêt' nous r'poussit,
Et du pauv' bougre on s'éloignit,

Tandis qu' lui, su' sa boué' perché,
Faisait sign' qu'on aill' le chercher.

Mais d'vant c' maudit temps fallait fuir
Et c'est pas nous aut's qu'i' vit v'nir !

Non, mais c' fut d' gros albatros blancs
Qu'avaient soif de chair fraîche et d' sang.

Comm' de loin en loin on l' voyait
Seul contre eux tous qui s' débattait,

L'amiral dit : « Quel est l' calfat
« Qu'a coupé la boué' de c' temps-là? »

Puis il ajoutit : « Timonier !
« Fait's moi vit' monter l'aumônier ! »

L'aumônier n' fut pas long à v'nir,
Avec tout c' qu'i' faut pour bénir.

I' nous dit, face au pauv' mourant,
La prièr' des agonisants.

Or, pendant qu' les vieux frèr's pleuraient,
Les sal's goinf's, là-bas, s'empiffraient !

Et, quand ces vorac's fur'nt repus
Quand du pauv' bougre i' n' restit pus,

Su' la boué', qu' sa pauv' carcass' d'os,
Alors tout' cett' band' d'albatros

Dans les gros nuag's noirs s'envolit,
L' cœur gai d'avoir le ventre empli !

Mon mat'lot, les sal's albatros
I's n' lui ont rien laissé qu' les os !

Quand su' la mer ya des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots !

(*Chansons et Récits de mer*, FLAMMARION.)

ARY RENAN

LE MIRAGE

Ce soir, dans le couchant, sur les flots déjà gris,
J'ai vu partir au large, ainsi qu'un vol d'abeilles,
Des goélettes d'or, des galères vermeilles
Et des navires blancs de tous les gabarits.

L'escadre appareillait, penchant ses mâts fleuris
D'un pavois de victoire aux couleurs nonpareilles,
Et, vers les ports heureux du pays des merveilles,
Cinglait, la barre au vent et sans prendre de ris.

Mais elle a disparu comme un lointain mirage.
Un grain venu d'amont a caché le naufrage
Dans les plis irrités de ses tourbillons noirs,

Tandis que je pleurais, sur le sable des grèves,
Les désirs voyageurs et les vagues espoirs
Que portait dans ses flancs la flotte de mes rêves.

(*Rêves d'artiste*, CALMANN-LÉVY.)

ALBERT SAMAIN

LA MAISON DU MATIN

La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.
Derrière un pâle écran de frêle mousseline
Le soleil luit, voilé comme une perle fine,
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore
Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.
Par l'escalier du ciel l'enfantine journée
Descend, légère et blanche et de fleurs couronnée
Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
Scintille à l'horizon, toute vive d'argent...
Mais déjà les enfants s'échappent ; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : enivrés du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
La maison du matin rit au bord de la mer.

(*Aux Flancs du Vase,* MERCURE DE FRANCE.)

ANDRÉ FONTAINAS

SONNET

Rade aux frissons futurs des océans d'aurores,
Sera-ce en le reflet d'un lointain vespéral
Que des vaisseaux cimés de leur azur astral
Atterriront aux quais de tes jardins sonores?

Ville, ô Toi, du triomphe et de fleurs, qui décores
De joie, avec ta foule en fête, un littoral
Où des prêtres sans pompe et sans deuil augural
Se détournent de boire en d'impures amphores :

Garde l'orgueil de vivre et l'orgueil dans l'amour
Et la douceur frémissante d'un songe chaste.
Orgueil candide, aux yeux vers la mer, sur la tour,

Vigile, des mâts d'ombre errent par la mer vaste ;
Vent du large, menace sombre aux jardins clairs,
Crains le nuage gros de tempête et d'éclairs.

(Crépuscules : Les Estuaires d'Ombres.)

CH.-TH. FÉRET

LE NORMAND DE LA MER

L'anse échancrée et sûre et la falaise haute,
Où des mouettes d'argent passent, à la merci
Du vent d'ouest... Le ressac des flots sombres raucit.
— Un hameau de pêcheurs pend au roc, à mi-côte.

Les masures y sont vieilles ; leurs escaliers
Commencent dans la rue et grimpent aux façades.
Comme pour résister aux bourrasques maussades,
L'une à l'autre s'accote en des airs familiers.

Leurs pignons sont fouillés et peints comme des poupes ;
L'étroite vitre a l'œil trouble et vert des hublots,
Nef échouée au sable et qu'appellent les flots,
Ces logis des vikings sont encor des chaloupes.

Coraux, bateaux gréés, coquillages marins,
Estompent aux carreaux leurs formes singulières ;
Sous un suroît, un doigt noueux pour les *pantières*
En souples nœuds coulants tend la ruse des crins.

Des avirons couchés font rouler les moussailles ;
Une voile aux galets se sèche des embruns,
Et l'odeur du varech monte des filets bruns,
Dont les vieilles aux seuils raccommodent les mailles.

Les filles du hameau marchent dans la douceur
Et la sérénité charmante de la force ;
La volupté ne tend aucune impure amorce,
La fiancée étant déjà presque une sœur.

Avec le bourg voisin une route d'enfer,
Apre, par une pente abrupte, les relie,
Mais ce nid d'alcyons n'en a cure et l'oublie,
Ayant les millions de routes de la mer !

(*La Normandie exaltée*, NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.)

EUGÈNE LE MOUEL

MOUSSE DE L'ÉTAT

Allons, debout, mon gars ! — c'est l'usage, chez nous,
Que les petits enfants joufflus comme des pommes,
Sitôt qu'ils marchent seuls, sans user leurs genoux,
Fassent déjà leur métier d'hommes.

Aussi pour t'enrôler aux mousses de l'État
On a marqué ton nom sur les papiers du maire
Voici l'aube qui naît, c'est l'heure du soldat.
Pars et n'éveille pas ta mère...

Va-t-en bien doucement pour qu'on ne pleure pas,
Quitte ton vieux logis sans retourner la tête,
Sous l'aurore, joyeux enfant, marche à grands pas,
Comme on marche vers une fête !

Car tu t'en vas servir dans la marine, à Brest ;
Et, si ton fourniment tient dans un sac de toile,
Si tu n'as qu'un écu dans ton gousset pour lest,
Du moins as-tu l'espoir pour voile !

C'est là que tu verras, petit, de grands vaisseaux,
Si grands que leur reflet touche au fond de la rade,
Avec de si hauts mâts qu'en passant les oiseaux
Te prendront pour un camarade.

C'est là que pour plafond on a le ciel lointain,
Pour foyer le soleil et pour lambris le monde,
Et là que pour miroir on a, chaque matin,
L'eau d'azur de la mer profonde.

C'est là qu'on a du vin dont tu sais la couleur,
Mais dont jamais le goût n'a délié tes lèvres,
Des habits pour le froid, d'autres pour la chaleur,
Et des médecins pour les fièvres.

Ah ! mon gars, je te vois t'en aller à pas lents,
Le béret sur l'oreille et les mains dans les poches,
Fier de ton grand col bleu bordé de listons blancs,
Comme le flot, le long des roches.

Je songe, en te voyant, mon gars, que les Anglais,
S'il leur prenait souci de nouvelle bataille,
Trouveraient pour répondre au jeu de leurs boulets
Un joueur au moins de leur taille.

Tape dur, ce jour-là ; succombe — ou sois vainqueur ;
Car tu sais, petit gars, la valeur n'a pas d'âge
Et, si le bras te manque, enlève avec ton cœur
La lourde hache d'abordage !

Et par les nuits de quart où l'équipage dort,
Plus tard, quand tu seras déjà dans la maistrance
Cherche sur l'horizon, parmi les astres d'or,
L'étoile d'amiral de France !

(*Bonnes gens de Bretagne*, LEMERRE.)

ALBERT MOCKEL

NUIT EN MER

A peine une lueur encore, où fut la ville,
L'ombre impalpable étend sur la terre ses voiles
mais dans la solitude où s'endorment les îles
le grand vaisseau, désert, tangue sous les étoiles.
Lentement balancés, avec de vagues signes
comme s'ils redoutaient le sens divin des mots,
les longs mâts dévêtus de leur vivante toile
Tracent d'un geste errant sur l'azur immobile
Le poème ignoré que respirent les flots.

La nuit grave leur ouvre une page d'étoiles.

Et du ciel où, parmi de vaporeux îlots,
vogue un pâle navire émergé de halos,
un rayon, messager de l'espace, désigne
une strophe d'argent qui tremble sur les eaux.

(Images d'Italie, MERCURE DE FRANCE.*)*

ANATOLE LE BRAZ

LES ÉPAVES

Dans l'âpre souffle des hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
Voici venir du fond des mers,
Les tristes, les vieilles épaves...

Et c'étaient jadis des vaisseaux,
Des vaisseaux bruns aux blanches voiles,
Que berçait l'infini des eaux
Avec la chanson des étoiles.

C'étaient des bricks aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis, comme l'Arche,
Et qui semblaient, dans les lointains,
Un peuple de clochers en marche.

L'Océan vaste, avec lenteur,
Les promenait sur son épaule,
Des soleils lourds de l'équateur
Aux frissonnantes nuits du pôle ;

Et le soir, les marins assis,
Balancés dans les vergues noires,
Se racontaient de longs récits,
Vieux refrains et vieilles histoires,

Et les mousses, rudes enfants,
Dans leur sommeil plein de chimères,
Rêvaient des retours triomphants
Vers le Pays, où sont les Mères...

Il est là-bas le pays vert,
Au bord des galets, dans la brume...
Ils reviendront... Le seuil ouvert
A l'air d'attendre, et l'âtre fume.

Ils reviendront... Ils ont écrit,
Ceux du moins qui savent écrire.
Ils reviendront... La mer sourit
De son mystérieux sourire.

Il passe des nuits et des jours.
Jours inquiets. Nuits oppressées.
« Ils reviendront... » chante toujours
L'espérance des fiancées...

Mais les mères aux cœurs tremblants,
Déjà prises de peurs amères,
Allument de longs cierges blancs
Aux pieds de la Mère des Mères...

Et c'est pitié, pitié de voir
Comme leurs yeux fixent la flamme.
Quand elle hésite, c'est l'espoir
Qui vacille aussi dans leur âme.

Hélas! ils se sont tous éteints,
Les cierges blancs, dans la chapelle,
Et tous morts, les absents lointains
N'entendent plus qu'on les rappelle;

La mer qui les a tant bercés,
La mer, leur nourrice farouche,
Les a gardés pour fiancés
Et les a couchés dans sa couche.

Et, maintenant, silencieux,
Ils dorment dans la couche verte ;
Les flots leur ont fermé les yeux,
Le sable emplit leur bouche ouverte...

Ne questionnez pas le flux,
N'interrogez pas les marées,
Mères, ils ne frapperont plus
A vos lucarnes éclairées...

Seules, passent dans les hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
En troupeaux noirs, d'algues couverts,
Les tristes, les vieilles épaves.

(*La Chanson de la Bretagne,* CALMANN-LÉVY.)

LA CHANSON DU VENT DE MER

O vent de mer, ô roi des vents,
Toi qui fais, quand tu te déchaînes,
Crier l'angoisse des vivants
Dans le vaste sanglot des chênes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer.

O vent de mer, ô roi des vents,
De nos âmes et de nos portes
Chasse les rêves décevants,
Avec le tas des feuilles mortes.

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô roi de mer.

O vent de mer, ô vent des vents,
Fais-nous planer dans ton domaine,
Sur l'infini des flots mouvants,
Plus haut que l'espérance humaine.

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer.

O vent de mer, ô roi des vents,
Prends notre rêve, et, sur ton aile,
Qu'il monte aux éternels Levants
Ou tombe à la nuit éternelle.

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer.

O vent de mer, ô roi des vents,
On dit que c'est Dieu, quand tu passes,
Qui parle aux âmes des fervents,
Dans l'immensité des espaces.

Souffle à jamais, grand souffle amer.
O roi des vents, ô vent de mer.

(*La Chanson de la Bretagne*, CALMANN-LÉVY.)

PIERRE DE NOLHAC

SOMMEIL AU BORD DE LA MER

Sur le sable attiédi, près de la mer d'automne,
Je m'étendrai ce soir pour songer à la mort.
L'ombre descend, le flot moutonne,
Et le dôme du ciel nocturne
Sur l'ennui de mon front suspend ses lampes d'or.
Je berce mon cœur taciturne
Au bruit chantant et monotone,
Et la paix de la nuit m'enveloppe et m'endort.

Garde-moi, nuit sereine, endormi sur les grèves
Et, si le rêve est doux, retarde le réveil.
Les heures des vivants sont brèves :
Notre cœur plus troublé palpite,
Quand il a contemplé la fuite du soleil.
Précipite, ô nuit, précipite
Le vol multiple de mes rêves !
Fais-moi vivre cent ans et plus, en un sommeil !

(*Poèmes de France et d'Italie*, GARNIER Frères.)

GUSTAVE KAHN

LA MER DANS LA NUIT

La mer, avec un bruit de heurts de fer, déferle.
C'est le son d'invasion torrentielle de barbares
Avec des suites lourdes d'épais chariots criards,
De dures voix d'esclaves, convoyeurs de captives
Epars, au sort des routes, sous l'éclair du hasard.

Elle hurle un meuglement de vache souveraine,
Humant sa route en effrois bavards
Par le silence obtus et tassé de la nuit,
Et le tonnerre de sa voix, que lui renvoient
Les échos des bourgades aux plaines,
S'accentue en barrissement d'ennui.
Elle se rue de force épouvantable aux digues.
Ses appels résonnent aux remparts de briques,
Comme pour provoquer quelque adversaire géant,
Elle sonne la menace contre bêtes et gens
Pour lutte de voix haute et de tonnerre,
Elle se broie en appels stridents,
Roulant des blocs de pierre aux mains de durs Titans.

Des galops de rafale s'enlèvent,
Croissent et durent, chargent contre le seuil
Immobile de la terre en deuil ;
Les vagues vers la lune comme des seins se soulèvent

De tous leurs lourds remous d'horreur et de naufrage,
Palpitent furieuses et se bombent,
Tandis que le vent de toutes ses trompes
Accélère leurs bonds de rage.

C'est la rumeur des grands trains tous
Dressant les wagons en feu
Avec des grappes d'êtres tordus,
D'êtres aplatis sous les coups
Du métal aveugle et furieux,
Et des faces subites de fous,
La bouche fendue en un grand trou ;
Le bruit des pas de foules torves et muettes
Avec des têtes au bout des piques
Roulant par les rues désertes
D'une large ville terrifiée ;
L'horreur de l'ombre bruissant en la forêt
Sans lueur, sans clairière, sans retrait,
Où périssent des fugitifs
D'affres de faims, tortures de plaies.

Voix monocorde et de terreur,
Voix de spectres traînant des fers,
Voix d'orpheline énorme de douleurs,
Voix de menace,
Voix d'ogre qui se désespère
De la pâture rare et d'entraves à sa chasse,
Voix de lourd péril instant,
Cris de bourreaux, voix du néant.

(*La pluie et le beau temps*, MESSEIN.)

MAURICE DONNAY

CHRIST

Et dans la solitude immense de la grève
Que traversent les vols larges des goëlands,
Sur une croix, en un Christ aux membres dolents,
Un artiste pieux crucifia son rêve.

Or l'heure fuit, le vent bruit, l'orage crève ;
Le soleil arde et flambe en des midis brûlants ;
La lune dans les nuits traîne ses rayons lents
Et les flots hurleurs ou berceurs, chantent sans trêve.

Et là, dans l'or sanglant des couchants écarlates,
Dans les aubes d'argent, toujours, depuis les temps,
Par les printemps de joie ou les étés de flammes.

Par les automnes doux ou les hivers transis,
Les pieds usés par les baisers brisés des lames,
Le Rédempteur de pierre ouvre ses bras noircis.

JULES LAFORGUE

MÉDITATION GRISATRE

Sous le ciel pluvieux noyé de brumes sales,
Devant l'Océan blême, assis sur un îlot,
Seul, loin de tout, je songe, au clapotis du flot,
Dans le concert hurlant des mourantes rafales.

Crinière échevelée, ainsi que des cavales,
Les vagues se tordant arrivent au galop
Et croulent à mes pieds avec de longs sanglots
Qu'emporte la tourmente aux haleines brutales.

Partout le grand ciel gris, le brouillard et la mer ;
Rien que l'affolement des vents balayant l'air ;
Plus d'heures, plus d'humains, et solitaire, morne,

Je reste là, perdu dans l'horizon lointain
Et songe que l'espace est sans borne, sans borne,
Et que le temps n'aura jamais... jamais de fin.

(*Œuvres complètes*, MERCURE DE FRANCE.)

JOHN-ANTOINE NAU

L'ILE VERTE

Le vent vibrait, très lent et doux, aux chanterelles
Des cordages roidis, et les hunes craquaient
Rythmiquement. Puis tout mollissait ; longues, frêles,
Les drisses, lâchement pendantes, se choquaient...

...On louvoyait le long de côtes d'un vert tiède,
Comme tout amorti de chaude humidité,
D'un vert doré, fluant sous l'éternel été,
Côtes de morbidesse ample, sans profil raide,
Sans rocs aigus, sans pics durs cloués dans le ciel.
Partout les bois divins moutonnaient, — irréels
Presque. La mer avait des plis de mousseline.
Dans son bleu fulgurant que perlait le ciel clair,
Des vols faisaient des arabesques opalines
Et la brise de terre emparadisait l'air.

Oranges et mangos soufflaient sur nous ; heureuses,
Nos narines buvaient l'essence du sel fort :
Nous éprouvions d'étranges et fiévreux transports
Aux émanations folles des tubéreuses,
Fleurs de vertige trouble et d'oubli capiteux...
Nous allions et venions, attardés et languides,
Barrant l'azur luisant d'un sillage laiteux,
Croulant, puis sursautant sur les vagues turgides...

...Et, brusque, tout à coup, l'alizé nous jeta
Aux enchantements d'une minuscule baie
Où, le frais d'est vaincu, la houle retombée,
Nous laissaient prisonniers d'une intime *huerta*,

D'un paradis perdu en l'anse dérobée.

(*Hiers bleus*, MERCURE DE FRANCE.)

CHARLES VAN LERBERGHE

SIRÈNES

Nous connaissons la vie, et nous ne savons pas
De paroles pour les choses qui ne sont pas.
Certes, nulle de nous n'a une âme. C'est elle,
La mer, qui est notre âme, et qui est éternelle ;
Nous ne sommes qu'un jeu de sa divinité.
Tu dis, en nous voyant dans l'humide clarté,
Étendues sur la vague ou le sable des grèves :
« Elles dorment, elles reposent, elles rêvent... »
Mais c'est la mer qui rêve et c'est elle qui dort ;
Et s'il semble que nous chantons, c'est elle encor
Qui chante, car elle est notre voix, notre rire,
Comme c'est elle en nous qui pleure et qui soupire.
La sirène n'est qu'une apparence, un rayon,
Ou quelque vague a sa surface, ou quelque son,
Quelque illusoire fleur.
Parfois, les nuits de lune,
Nous glissons sous la vague phosphoreuse, et l'une
Désire l'autre, et cherche, aux profondeurs des flots,
Celle dont le parfum fit plus tièdes les eaux
Et dont le cri voilé lointainement appelle.
Et, soudain, toutes deux se trouvent et se mêlent,
Comme deux vagues qui se rencontrent et roulent
Ensemble, écument, crient, éclatent et s'écroulent,
Et sans doute est-ce là ce que l'on nomme amour.

Comme sous un baiser, les vagues à l'entour
S'apaisent, l'aube naît, une haleine se lève ;
La vivante lumière a dissipé le rêve,
Les yeux couleur de mer dans la mer sont épars,
La clarté de ses eaux s'est faite leur regard.
On grandit dans les eaux, comme une fleur qui s'ouvre,
On sent parmi la mer ses lèvres se dissoudre,
Les mains s'étendre, et sa chevelure qui fond,
Comme un flot d'or dans l'onde ou comme un long rayon ;
On sent une chose immense et qui respire,
Qui s'abaisse et s'élève, que le ciel attire,
Et qu'un souffle éparpille en écume de fleurs.
On est on ne sait quoi qui est toute la mer.
Et sans doute est-ce là ce qu'on nomme mourir

(*La Chanson d'Eve*, MERCURE DE FRANCE.)

SAINT-POL ROUX

L'ORAISON DU PATRON (1)

LE PATRON

O Mer, ancienne et jeune, gracieuse et farouche, reine des pavois de fête, souveraine des tempêtes, ô Mer, accorde ta miséricorde à ces pêcheurs venus pour déposer la caresse ingénue de leurs yeux sur la risée de ta joue bleue. De grâce, reste la clémente envers les braves gars à l'âme simple que voici, mains jointes et genoux pliés au fond de leurs chaloupes si petites parmi toi si grande, ô Mer des fils et des aïeux ! Daigne sourire aux soufflets pacifiques de nos avirons ; souris encore à l'innocente égratignure de nos hameçons ; puis qu'une brise sereine arrondisse en fruits mûrs bâbord ou tribord amures nos taille-vents et nos misaines et que ton cœur profond fasse taire là-bas marsouins et bélugas qui sont les ogres des sardines, mignons petits-poucets de l'abîme qui vont par bancs semblables à des tas d'argent et que les filles des usines serrent dans des boîtes mêmement qu'images, fleurs ou papillons, dans le missel de leur première communion. Et sois, Mer de Bretagne, sois hospitalière à ces filets qui nous font vivre, afin que lourds on les retire de tes flancs féconds, comme on tire un délivre où chante l'avenir. Enfin, les noirs démons

(1) Avec rimes ou assonances internes.

de tes rafales, à jamais amarre-les dans les cavernes de ces côtes, fabuleuses grottes que tu fermeras avec les épaves, mâts brisés, gouvernails rompus, coques défoncées, de tous les navires engloutis depuis ta première colère, Océan, et que les coups d'aile des guilloux, des goélands, des mouettes et des cormorans signifient désormais sur nos fronts tes gestes d'espérance et de bénédiction.

L'ÉQUIPAGE

Ainsi soit-il !

(Tiré des *Litanies de la Mer* dans : *De la Colombe au Corbeau par le Paon*, MERCURE DE FRANCE.)

VICTOR-ÉMILE MICHELET

BALLADE DU BON NAVIGATEUR

Tout est paré : largue l'amarre !
Cinglons vers un pays meilleur,
Vers le havre inconnu que barre
Le chaste horizon dont l'ampleur
S'égale au désir de nos cœurs !
Etarque au plus toutes les voiles
Aux brises frisant nos couleurs :
Je gouverne sur une étoile.

« Pare à virer ! Au vent la barre
Ou nous touchons ! » Sombre clameur
Et notre esquif se désempare.
Mer hostile, rochers trompeurs !
Qu'importe ! Avant partout, rameurs !
Bûche le bois, recouds la toile,
Hisse ton âme à la hauteur :
Je gouverne sur une étoile

Que la tempête nous égare,
Que l'abîme dans son horreur,
Las de lutter, nous accapare,
Va bien, les gars, ris de la peur !

Incarne en toi l'espoir vainqueur
Et sens déjà flamber ta moelle
Au feu des futures splendeurs :
Je gouverne sur une étoile.

ENVOI

Muses par qui, divines Sœurs,
Tout le Mystère se dévoile,
Aimez le bon navigateur :
Je gouverne sur une étoile.

(La Porte d'or, MERCURE DE FRANCE.)

STUART MERRILL

LA VILLE MARINE

O ville marine aux toits rouges
Dormant au bord de ton port bleu,
Ville de palais et de bouges
Que surchauffe un soleil de feu,

Par un matin brûlant de fête
Qui sentait la poudre et le vin,
J'ai franchi tes portes, en quête
D'aventures de grand chemin,

J'ai vu de folles farandoles
Parmi les salves des mousquets,
Des tromblons et des espingoles,
S'enrouler au long de tes quais;

Puis, passer, parmi les bannières,
Et dans le bruit précipité
Des pas, des cris et des prières,
Le saint patron de la cité.

Des perroquets jaunes et roses
Se balançaient sur chaque seuil,
Où les courtisanes moroses
Se dressaient en robes de deuil.

Dans la placette à colonnades
Où grouille à l'ombre le marché,
J'ai vu rascasses et dorades
Luire comme un trésor caché.

Près des brugnons et des pastèques,
Des tomates et des piments,
Des figues dans les couffes grecques
Et des œillets chers aux amants.

O parfums qui remuaient l'être !
O tourterelles dans la tour !
Et soudain, nue à sa fenêtre,
Une femme experte aux amours !

Et de ce jour de canicule
Qui devait, feu et sang, finir
Dans le brasier du crépuscule
Je ne veux plus rien retenir

Que cette femme au regard glauque
Qui dansait devant un miroir
Au son du roucoulement rauque
Des tourterelles dans le soir.

(Œuvres posthumes, *Collection la Phalange*, A. MESSEIN.)

PAUL GUIGOU

LA CATHÉDRALE MERVEILLEUSE

(FRAGMENTS.)

Notre-Dame la Solitaire,
En prière sur l'Océan,
Est noire sur le flot béant
Comme une veuve au cœur austère.

Mais elle a des diamants bleus,
Des perles et des pierres fines ;
Elle a des parures divines
Et des bijoux miraculeux.

Quand vient le crépuscule blême,
Elle met ses saphirs royaux.
Ainsi que brillent des joyaux
Sur un ténébreux diadème,

Éclatantes sur son front noir,
Les étoiles hyperborées
La couronnent, dans les vesprées,
La couronnent, quand vient le soir.

Et le vent des espaces vierges,
Le vent du Large, solennel,
Incline sur le maître-autel
La palpitation des cierges...

O maison de Grâces, ô Temple
De merveille et d'effroi, Trésor
Des épouvantes, Vaisseau d'or,
Mon rêve à genoux te contemple !

Mon cœur est un oiseau de mer
Qui va sans peur dans la nuit noire
Chercher ta flamboyante gloire,
Cathédrale du gouffre amer.

Car mon cœur t'aime, ô basilique
Qui bénis le gouffre béant,
Notre-Dame de l'Océan,
Dans ta splendeur mélancolique.

(*Interrupta*, PLON.)

JULES TELLIER

L'OISEAU A LA MER

Tout enfant, au sortir de la messe, un dimanche,
Voyant des gens en foule et m'arrêtant comme eux,
J'aperçus près du môle un oiseau que la Manche
Avait pris tout vivant dans ses flots écumeux.

Il criait, s'enfonçait, sautait, battait des ailes ;
Tandis que nous tenions à la main nos chapeaux
Les vagues sans pitié se renvoyaient entre elles
Ce doux captif errant des prisons sans repos.

Jetant des cris perçants qu'un vent d'hiver emporte
Et qu'étouffent les flots l'un sur l'autre choqués,
Il vint enfin, poussé d'une vague plus forte,
Briser son front débile au dur granit des quais.

— Des yeux railleurs aussi me suivent de la côte ;
Par la mer du destin saisi comme l'oiseau,
Je flotte et n'attend plus qu'une vague assez haute
Pour fracasser mon crâne à l'angle du tombeau.

Mais si nulle n'en veut finir entre ces vagues,
Faudra-t-il, d'épouvante et d'horreur agité,
Aux cris du vent confus mêlant mes plaintes vagues,
Errer de flots en flots pendant l'éternité ?

(*Œuvres complètes*, ÉMILE-PAUL FRÈRES.)

FERNAND MAZADE

TEMPÊTE

C'est un golfe large, entrant parmi les bois
De rouvres, de pins, d'oliviers et de frênes
Et que des récifs hantés par les murènes
Peuplent de hasards et parsèment d'effrois.

Depuis la saison et la lune nouvelles,
Les brutalités du vent l'ont rendu fou.
Des nappes d'écume arrivent de partout,
Traînant, semble-t-il, tout l'abîme avec elles.

Le ciel est sévère ; et d'émouvants oiseaux
Volent, blancs et noirs, sous les nuages glauques ;
Et l'on ne sait pas s'ils jettent des cris rauques
Ou si l'on n'entend que le fracas des eaux.

Mais l'on voit parfois en haut des hautes lames
Venir, s'éloigner et venir derechef
La quille et les flancs d'une petite nef
Qui n'a plus de voile et qui n'a plus de rames.

LE CRABE

Les flots étaient si gros, la barque si petite
Qu'elle n'a pu sortir, et nous n'avons pêché
Nul poisson pour le gril, la poële ou la marmite.

Mais, au bord de l'eau même, en un creux de rocher,
Nous avons découvert un crabe gris et rose
Qui, farouche, essaya de nous effaroucher.

Il sortait son double œil qu'on aurait cru de verre ;
Ses pinces menaçaient de nous couper les doigts.
Nous l'avons fait bouillir avec de la fougère.

Sa chair était friande et pesait un bon poids.
Sous l'ombrage du pin où chante la cigale,
Nous avons festiné pour la dernière fois.

Mon frère a nettoyé la carapace ovale
Dans laquelle il a mis une mèche de lin ;
Après quoi j'ai versé l'huile d'olive pâle.

Puis, ayant attendu que la nuit fraîche vînt,
Nous avons allumé notre lampe bizarre :
Et je l'ai suspendue à la cime du pin,

En face de la mer magnifique et barbare.

CHARLES LE GOFFIC

NOVEMBRE

Je suis revenu seul par Landrellec. Voici
Qu'au soir tombant l'ajonc s'est encore épaissi
Et qu'à force d'errer dans le vent et la brume,
Si tard, sous ce ciel bas fouetté d'une âpre écume,
Et d'entendre à mes pieds sur le varech amer
Toujours, toujours ce râle obsédant de la mer,
Et de voir, quand mes yeux retournaient vers la côte,
Des peurs sourdes crisper la lande épaisse et haute
Et la brume flotter partout comme un linceul,
J'ai senti que mon mal n'était pas à moi seul
Et que la lande avec ses peurs crépusculaires,
Et qu'avec ses sanglots profonds et ses colères
La mer, et que la nuit et la brume et le vent,
Tout cela s'agitait, souffrait, était vivant,
Et roulait, sous la nue immobile et sans flamme,
Une peine pareille à la vôtre, mon âme.

(Le Bois Dormant.)

HENRI DE RÉGNIER

APPARITION

Le galop de la houle écume à l'horizon.
Regarde. La voici qui vient. Les vagues sont
Farouches et le vent dur qui les fouette rue
Leur troupe furieuse et leur foule bourrue.
Regarde. Celle-ci s'abat, et vois cette autre
Derrière elle qui, fourbe et hargneuse et plus haute,
Lui passe sur la croupe et la franchit d'un bond
Et se brise à son tour, tandis qu'un éperon
Invisible, aux deux flancs de celle qui la suit,
La dresse hennissante et l'effondre en un bruit
De vent qui s'époumone et d'eau qui boue et fume.
O poitrails de tempête et crinières d'écume !
J'ai regardé longtemps, debout au vent amer,
Cette course sans fin des chevaux de la mer
Et j'attends que l'un d'eux hors de l'onde mouvante
Sorte et, soudain ouvrant ses ailes ruisselantes,
M'offre, pour que du poing je le saisisse aux crins,
L'écumeux cabrement du Pégase marin.

(*Les Médailles d'Argile*, MERCURE DE FRANCE.)

ODELETTE

Quelle douceur dans mes pensées
En ce clair, tendre et pur matin,
Devant ces barques balancées
Sans flamme à leur fanal éteint !

Le voyage de ma jeunesse
Avec sa course et ses éclairs
Est fini, et la paix caresse
Mon cœur las des ciels et des mers

Et qui, cessant d'être en partance,
Par trop de houles fatigué,
Désormais sage, se fiance
Aux anneaux de fer du vieux quai.

(*Vestigia Flammæ*, MERCURE DE FRANCE.)

ERNEST RAYNAUD

MASSILIA

O cité bondissante, ô sonore Phocée,
Où l'agile parler suit la course du sang,
Ta voix guerrière emplit le monde et l'on te sent
Hardie, à la façon d'une proue élancée !

Qui dira ton Prado d'une bouche exaucée,
L'ombrage hospitalier de tes platanes blancs,
Tes quais aventureux où chante l'Odyssée,
Et cette Cannebière aux éclats ruisselants?

Aujourd'hui, pacifique et d'olives fleurie,
Tu rends grâce à Pallas dont la sage industrie
Prête à ton caducée un vol impétueux.

Tu fais dans la lumière une rumeur d'abeille ;
La lyre à tes doigts sonne et c'est pourquoi je veux
Ajouter ce trophée à ta gloire, ô Marseille !

(*A l'Ombre de mes Dieux*, GARNIER FRÈRES.)

FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN

MINUIT

C'est toujours le même doute :
On la guette ; elle approche sans bruit ;
Elle rit tout bas et froufroute
Entre les algues bercées :
Elle s'est doucement glissée
A travers les brisants, là-bas, dans la nuit ;
Elle a peur qu'on l'écoute :
Et, sur le sable discret,
Elle hésite et recule d'un pas,
Et les algues s'égouttent...
Mais la voici qui bute aux galets
Qui s'écroulent en fracas !

Entends-la, maintenant : la voilà reconnue ;
Elle éveille la dune
D'un grand cri de défi
Et se lève, éperdue,
Avec sa chevelure d'écume, sous la lune,
Qui s'y pose, cornue...

Elle en rit, forte et franche, et s'en pare,
Scintille et monte en chantant,
Riche d'une résille hilare
De rayons de lune éclatants ;

Elle varie son air au hasard de la grève ;
Selon galets ou sable, elle mêle
Aux plaintes de l'Acte éternel
La voix claire et frêle du Rêve ;
Car notre âme est en elle...

S'en aller à elle et l'étreindre
Et se fondre en sa caresse vive !
Se vêtir d'elle et la ceindre
Et se draper en elle et en vivre
Et rire en sa voix et s'y plaindre
Et la pleurer toute et la suivre !

Car la voici étale ; elle est lasse
De son œuvre fatale et vaine ;
C'est l'heure des affres humaines :
Par delà les grèves basses,
S'en retournant, elle entraîne
Vers l'éternité sans trace,
En son filet qui râcle et roule
Et se tord et hurle en la houle,
L'âme des morts que l'aube chasse...

(La Clarté de Vie, MERCURE DE FRANCE.)

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

EN MER

Sur l'Océan du Sud, autour de l'Antarctide,
La nuit tourne, muette et glacée et splendide.

L'immuable horizon, immuablement clos,
Cerne d'un cercle clair le cercle obscur des flots.

Sur les houles, dont les ondes lentes s'espacent,
Les albatros silencieux planent et passent.

Le vent est mort et, dans l'air pur, chargé de sel,
Le froid tombe et se fige en aiguilles de gel.

Enorme, ronde et plate, une lune de cuivre,
Qui se regarde au tain des vagues, semble suivre

Son image brisée en éclats de miroir...
Au vent, à sec de toile, un grand baleinier noir,

Qui vibre, au rythme égal de l'invisible hélice,
Figure, entre le ciel qui fuit et l'eau qui glisse,

Par ses trois mâts barrés de leurs vergues de fer,
Un triple crucifix en marche sur la mer.

(L'Holocauste, LEMERRE.)

ANDRÉ BELLESSORT

LES ABSENTS

On se dit : « Où sont-ils, tous ceux que j'ai quittés,
Mes amis, mes parents, chères fragilités,
Dont un flot si peu sûr à chaque instant m'éloigne?
Que fait ma jeune sœur? Et ma fille, qui soigne
Ma fille? Dans la chambre et le long corridor,
Le soleil à ses jeux mêle-t-il un peu d'or?
Respire-t-elle assez l'air des fleurs et des branches?
Dans le désœuvrement des paisibles dimanches
Où tinte la langueur des vêpres, songe-t-on
Là-bas, sous le vieux toit du collège breton,
Au fils impatient qu'exila sa chimère?
Que ne sont-ils tous là, père, amis, fille et mère,
Là devant ce soleil qui traîne au ras des flots,
Lentement, et qui semble étouffer leurs sanglots
Sous les plis somptueux de sa robe écarlate,
Là, dans le vent salubre où le cœur se dilate,
Là, buvant avec moi le mystère du soir !
Je leur choisis leur place : ils y viendraient s'asseoir,
Tandis qu'à l'horizon, sur la plaine élargie,
Les rocs de Penedos se dressent en vigie. »

Mais, ô frêle vaisseau qui m'es pourtant bien doux,
Comme je tremblerais si tu les portais tous !

(La Chanson du Sud, LEMERRE.)

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

OMBRES

Quand nous sommes allés vers le soleil levant,
Les matins étaient blancs comme les tourterelles ;
Des brouillards s'étendaient dans la pourpre du vent
Sur des rivages de roses surnaturelles,
Quand nous sommes allés vers le soleil levant.

Mais de l'Egypte jusqu'aux îles Baléares,
Quand le ciel fut rempli des clartés de Vénus,
Nous avons oublié les légendes barbares,
Nous avons vu grandir des astres inconnus
Sur la Sicile et les quatre îles Baléares.

Et c'est la basilique immense de la Nuit,
Les étoiles dans le silence ; une par une,
Elles ont apparu sur la mer qui reluit,
Toujours plus pâles à travers le clair de lune,
Les planètes et les étoiles et la Nuit.

Sur la plaine des mers fauves et virginales
Nous avons regardé des choses d'autrefois ;
Notre âme a traversé des fêtes triomphales ;
Les dieux retentissaient avec de grandes voix
Sur la forêt des mers fauves et virginales.

Dans le tourment de sa pensée il regardait
L'épanouissement de ce rêve nocturne ;
Les larmes de la vie entière qu'il perdait
Montèrent de son cœur ardent et taciturne
Que dans l'effroi de sa pensée il regardait.

Alors, me reposant entre ses mains si douces,
Je lui dis : Pour calmer ton esprit soucieux,
O mon ami, toi qui jamais ne me repousses,
La douceur de ma voix adoucira tes yeux,
La douceur de mes yeux rendra tes larmes douces.

Mais la nuit et la mer s'éloignaient lentement ;
La lumière montait au-dessus des royaumes,
Et nous n'avons plus vu les dieux en ce moment,
Ni les étoiles créatrices de fantômes,
Car la nuit et la mer s'éloignaient lentement.

(*Les Poésies*, ÉMILE-PAUL FRÈRES.)

P.-J. TOULET

NOCTURNE

I

O mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir,

Le vent lourd frappe la falaise...
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur,
O cœur, divin malaise !

Quoi, plus de larmes, ni d'avoir
Personne qui vous plaigne...
Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

II

Douce plage où naquit mon âme,
Et toi, savane en fleurs,
Que l'Océan trempe de pleurs
Et le soleil de flammes ;

Douce aux ramiers, douce aux amants,
Toi de qui la ramure
Nous charmait d'ombre et de murmure
Et de roucoulements ;

Où j'écoute frémir encore
Un aveu tendre et fier —
Tandis qu'au loin riait la mer
Sur le corail sonore.

III

Nous jetâmes l'ancre, Madame,
Devant l'île Bourbon
A l'heure où la nuit sent si bon
Qu'elle vous troublait l'âme.

O monts, ô barques balancées
Sur la lueur des eaux,
Lointains appels, plaintes d'oiseaux
Etrangement lancées !

... Au revoir, je vous vis descendre
L'écumeux barachois,
Dans les bras d'un nègre de choix :
Virgile ou Alexandre.

IV

Sur l'Océan couleur de fer
Pleurait un chœur immense
Et ces longs cris dont la démence
Semble percer l'enfer.

Et puis, la mort, et le silence
Montant comme un mur noir.
... Parfois au loin se laissait voir
Un feu qui se balance.

(*Les Contrerimes*, ÉMILE-PAUL FRÈRES.)

GEORGES DRUILHET

MARINE

C'est au bord de la mer que je t'ai rencontrée
Et que tu refleuris mon cœur, voilà vingt ans.
Les moindres mots que tu disais, je les entends :
Ils franchissent, pour moi, l'espace et la durée.

Je voyais au ciel gris, près des voiliers qu'on grée,
Les mouettes, l'aile blanche, en leurs vols hésitants,
Se mettre, dans le port, à couvert du gros temps,
Et dans l'anse atterrir, à la basse marée.

Trouvant un sûr refuge, ici, contre le grain,
Elles m'apparaissaient le symbole marin
De mon rêve éprouvé, meurtri, mais guérissable.

Et, d'elles augurant bonheur, sécurité,
J'aimais les regarder s'endormir sur le sable
A l'abri de l'orage et du vent irrité.

(*Les Cendres d'or*, LEMERRE.)

EDMOND ROSTAND

LES BARQUES ATTACHÉES

Dansez, les petites barques !
Dansez, les petits bateaux
Sur lesquels on voit des marques
De gros couteaux !

Dansez, les petites barges
Sur lesquelles sont écrits
Des noms cordiaux et larges
Comme des cris !

Dansez, le *Requin*, de Nantes,
Le *Marsouin* de Paimpol,
Que des cordes frissonnantes
Tiennent au sol !

Dansez ces danses, penchées
Par l'effort sur un lien,
Que les barques attachées
Dansent si bien !

Quand on tient par une amarre
Que l'on ne peut pas casser
Au port plat comme une mare,
Il faut danser !

L'air a tant de transparence
Qu'on peut, au lointain de l'eau
Où vient se jeter la Rance,
Voir Saint-Malo !

Dansez ! — En cognant vos quilles,
Faites onduler vos rangs !
Les paniers sont pleins d'équilles
Et de harengs ;

Dans l'odeur d'algue et d'éponge
Du petit port trop serein,
Barques, bercez-vous d'un songe
Glauque et marin !

Sachez la vertu d'un câble,
Et que tout l'or du lointain
Est dans ce chanvre implacable
Qui vous retient !

On fait dans le creux d'une anse,
Les voyages les plus beaux
Pendant qu'on tire en silence
Sur ses anneaux !

Alors, pourquoi le voyage?
Mon Dieu, si c'est pour laisser
Un sillage, — tout sillage
Doit s'effacer !

C'est pourquoi, dansez sur place !
On voit au loin Saint-Malo...
Le soir vient... la brise est lasse...
Dansez sur l'eau !

(*Les Musardises*, FASQUELLE.)

ÉDOUARD BEAUFILS

CRI D'APPEL

Ce soir, sous le grand ciel dormant,
Comme sorti de quelque tombe,
Un cri d'appel, étrangement,
Monte dans la brume qui tombe.

Ce cri ravive mon désir
Tandis que j'écoute les heures :
C'est un vapeur qui va partir
Pour le pays où tu demeures.

Quand l'aube éclairera mon front
De son ironique sourire,
Les passagers respireront
L'air que ta poitrine respire.

Eux aussi pensent à demain,
Car il en est à qui, peut-être,
Tu feras signe de la main,
En te montrant à ta fenêtre.

Oh ! ce soir, guettant l'horizon,
Si tu rêvais, à la mer haute,
Au fiancé que ta maison,
Demain, recevra comme un hôte !...

(Les Houles, LEMERRE.)

FRANCIS JAMMES

MER AGITÉE

(Rocher de la Vierge.)

On entend des chocs de toutes parts, des chocs sourds
Ou sonores, au loin, auprès, que le flot lourd
Assène. Et, laissant ruisseler leurs tresses blanches,
Les rochers sont plus noirs après chaque avalanche.
Mais le calme profond, au loin, est effrayant :
A peine l'on y voit un peu d'écume et, lent,
Un oiseau passe. Mais, une fois près des côtes,
De cette mer de verre glauque si peu haute,
Surgit la vague. Elle s'enroule plusieurs fois
Sur elle-même, engendre une meute aux abois :
Des chiens bondissent en tous sens, souples d'échine,
Comme s'ils poursuivaient un gibier qu'ils devinent,
Jusqu'à ce que brisant, où je suis, leur élan
Ils m'aspergent, changés en chrysanthèmes blancs.

(*La France poétique*, MERCURE DE FRANCE.)

CHARLES MAURRAS

MARINE

Flambeau déchu des voûtes splendides,
Etoile aimée éteinte en tombant !
Qui va guider la course rapide
De ce rameur ployé sur son banc?

Son œil te cherche au bord du ciel vide,
Mais, par delà vergues et haubans,
S'évanouissent dans l'air livide
Toutes les flammes de second rang.

— J'avais élu pour unique étoile
Ce qui brûlait dans tes yeux sans foi,
Sombre et doux feu qui menais ma voile.

Puisque ma vie a perdu sa loi,
Je descendrai sous l'eau qui se voile,
N'ayant aimé ni voulu que toi.

(*La Musique intérieure*, GRASSET.)

FRANÇOIS GÉLARD

PÊCHEURS D'ISLANDE

Depuis longtemps déjà, vers la funèbre Islande,
Les pauvres gens s'en sont allés sur la mer grande.
Un navire a passé la pointe de Bangor,
Et le soleil rit, dans l'azur, le soleil d'or,
Et la mer se lamente au loin, la mer féroce :
Un navire a passé vers les rives d'Ecosse...

Holà ! Sylvestre et Yan ! Holà ! les bons amis,
C'est l'heure du repas et le couvert est mis.
Laissez là foc, hunier, grelins et civadière,
La soupe refroidit dans la fruste soupière.
Voici le lard salé près des miches de pain,
Et le cidre est tiré dans le pichet d'étain.
L'un près de l'autre alors, les robustes convives,
Du geste simple et lent des races primitives,
Mangent, regaillardis, la chaude soupe au lard,
Et le contentement sourit dans leur regard,
Et la brume de mer qui coule de leurs manches
Assaisonne le pain coupé par larges tranches,
Et, buvant le bon cidre écumeux à plein bol,
Ils causent longuement du pays de Paimpol,
Du vieux pays où sont les enfants et les femmes.
Un rêve épanouit alors leurs pauvres âmes.
Ils ont posé près d'eux les chopines à fleurs,

Et, berçant leur extase aux rythmes cajoleurs
De la vague qui fringue et soulève l'étrave,
Ils écoutent, les yeux ravis et le front grave,
Monter sur l'infini brumeux de l'horizon
L'air monotone et doux d'une vieille chanson
Que chante, pour calmer le tout petit qui pleure,
L'épouse assise au seuil lointain de la demeure,
Entre Perros-Hamon, là-bas, et Losarguer,
D'une très faible voix, plus forte que la mer.

PAUL SPAAK

FLANDRE

Jadis, parmi ces champs où grandit le blé vert
Des algues balançaient leur feuillage léger ;
Le chemin que tu suis fut le fond de la mer
Et des poissons d'argent nageaient dans ce verger.

L'eau glauque reflétait les nuits, d'astres fleuries,
Et, guidés par les feux qui s'allumaient au loin,
Des navires voguaient à travers les prairies,
Où passent maintenant les charrettes à foin.

Le vent faisait grincer la toile et la mâture,
Et les marins de quart chantaient dans les huniers
D'orgueilleuses chansons de guerre et d'aventure
Que chantent aujourd'hui les garçons du meunier.

Car voici qu'un à un les travaux de la plaine
Ont mis leur bruit fécond dans les ports ensablés,
Et du vieux paysage il ne reste qu'à peine
Un souvenir de flots dans la grâce des blés.

(Voyages vers mon pays, HERBERT, Bruges.*)*

PIERRE LOUYS

VERS LES YEUX DES SIRÈNES

Qu'on déserte la ville ! que nul ne rallume
L'autel ! nous laisserons à tout jamais, ce soir,
Les dieux horribles de la terre, et dans le noir
Nous partirons, suivis par un frisson d'écume...

La nef impérieuse à travers l'amertume
Bondira, tranchant l'eau du fil de son coupoir
Et nous nous pencherons sur la proue, à l'espoir
De vos terribles voix, déesses de la brume !

Grands poissons glauques d'où fleurissent des corps blancs,
Nus miroirs de la lune et des flots nonchalants,
Vous qui chantez vos yeux dans les algues, Sirènes !

Quand nous aurons touché vos bouches, vous pourrez,
D'un signe seulement de vos doigts adorés,
Délivrer dans la mort nos âmes plus sereines.

(*Poésies*, G. CRÈS et C^ie^.)

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

RETOURS

Femmes ou sœurs de ceux qu'emportent les marées,
Là-bas dans le couchant, vers ces villes dorées
Que le soir échafaude au bord de l'horizon,
Nous voyons revenir, bercée à fond de cale,
Toute la floraison des lointaines escales :
C'est la toison d'or de Jason.

Les laques, l'argent fin, la soie et les essences,
L'autruche à Djibouti, la perle à Singapoor,
Et ces hamacs brodés de plumes d'oiseaux, pour
Les soirs de l'Équateur, verts de phosphorescences ;
Fourrure au Groënland, cigarette à Cuba,
Ceux que porte vers nous la houle du tropique
Ont entassé, jaloux, la cargaison féerique ;
Et demain, accourant avec le cœur qui bat,
Ils nous la jetteront tout joyeux dans leurs âmes
D'avoir fait refleurir sur des lèvres de femmes
Le sourire oublié des reines de Saba.

(Celles qui attendent, SANSOT.)

PAUL VALÉRY

LE CIMETIÈRE MARIN

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée !
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir !
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le temps scintille et le songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
O mon silence !... Edifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,
A ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l'altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace.
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié !
Je te rends pure à ta place première.
Regarde-toi !... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse?
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !

Chienne splendide, écarte l'idolâtre !
Quand solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Eloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux !

Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant !...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres
A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières?
La larve file où se formaient les pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?
Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse :
La sainte impatience meurt ainsi !

Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse !
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,
Ce crâne vide et ce rire éternel !

Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées
Etes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable,
N'est point pour vous qui dormez sous la table,
Il vit de vie, il ne me quitte pas !

Amour, peut-être, ou de moi-même haine?
Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir.
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !
Ma chair lui plaît et, jusque sur ma couche,
A ce vivant je vis d'appartenir !

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Elée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !

Non ! non !... Debout ! dans l'ère successive !
Brisez, mon corps, cette forme pensive !
Buvez, mon sein, la naissance du vent !
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée !
Courons à l'onde en rejaillir vivant !

Oui ! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil.

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

(*Charmes*, Édition de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.)

ROSEMONDE GÉRARD

SUR UNE PLAGE

Les méduses en cristal bleu,
Que laissent les vagues errantes,
Sont des personnes transparentes.
Mais leur cœur ne fait pas d'aveu.

Un peu mortes, un peu vivantes,
Sont-elles de glace ou de feu,
Les méduses en cristal bleu
Que laissent les vagues errantes?

Quand les varechs nous les présentent,
Miroirs bombés et que l'on peut
Voir encor respirer un peu,
Pourquoi sont-elles si tremblantes,
Les méduses en cristal bleu?

(*Les Pipeaux*, FASQUELLE.)

EMMANUEL SIGNORET

LE VAISSEAU

Le vaisseau parfumé de couronnes de roses
Et dont le flanc de cèdre au soleil resplendit
Sur la vague a glissé loin des plages moroses
Et sur la terre et sur la mer il est midi.

Sur les forêts d'ormeaux brillants et sur les sables
Il est midi ! Le vaisseau craque et tremble aux vents
Et l'homme tend ses bras aux cieux impérissables
Et la terre est vivante et les cieux sont vivants !

On tend la voile d'or, son ombre est rayonnante ;
Au loin les chênes noirs et les verts citronniers
Décroissent sur la rive et la vague tonnante
Découpe, à son fracas, le chant des nautonniers :

« Adieu, lacs blanchissants, chênes, torrents, vallées,
« Antres pleins de ruisseaux et fermés de rochers !
« Nous montons sur les mers par les brouillards voilées,
« Car la terre est sans fruits, car les dieux sont cachés.

« Tu partis d'Orient, lumière ; le grand âge,
« Tant tu bus d'océans, tant tu gravis de monts,
« O lumière ! a flétri ton éclatant visage ;
« Nous ne te voyons plus, lumière, et nous t'aimons.

« En ancres nous avons courbé le fer des coutres,
« Le vieux vent des sillons dans la voile a soufflé,
« Nous avons emporté les sources dans des outres,
« Du blé de neuf moissons le vaisseau s'est enflé.

« Là-bas l'autre soleil se forme aux cieux fertiles,
« Entre nos bras nerveux nous le ramènerons,
« Sur les îles des mers nous sèmerons des villes
« Au tonnerre des luths et des fougueux clairons ! »

La proue est un massif de roses ; sur la poupe
Ces hommes qui portaient dans leur cœur le destin
Mangèrent ; le soleil se coucha dans leur coupe,
Le sommeil les raidit sculptés sur le festin.

Seul le pilote veille et Diane éclatante,
Dont le beau char d'argent fend les nocturnes airs,
Guide, étendant sur eux sa torche palpitante,
L'équipage endormi qui flotte sur les mers.

(*Poésies complètes*, MERCURE DE FRANCE.)

AUGUSTE DUPOUY

SUAVE MARI MAGNO...

On plie au vent, dis-tu? C'est bon : laisse courir.
La chaloupe est solide et ne va pas s'ouvrir
Comme une vieille baille au premier choc, peut-être !
Tous ces bons fainéants confits dans leur bien-être,
Qui nous suivent d'en haut, estimant souverain,
Quand il nous faut peiner et recevoir le grain,
D'avoir le pied calé sur de la terre ferme
Et de tenir au chaud leur frileux épiderme,
S'ils savaient le bonheur de se saler la peau
A chaque embrun, et de tendre comme un drapeau
Son carré de voilure à l'assaut des orages,
Ah ! comme ils s'en viendraient nous rallier, les sages !
Brise, tu peux fraîchir, et toi gronder, la mer !
Pourvu que le mât tienne à ses haubans de fer,
Amis, pas de danger que l'étrave dévie !
Cap au large ! Il est bon qu'on aère sa vie,
Quitte à subir l'averse et le vent du moment,
Et non qu'on la remise au gîte, prudemment.
Donc, au plus près ! — Et si dans la course on succombe ?
— Hé ! L'on aura couru. D'ailleurs, tombe pour tombe,
Cette tombe en vaut bien une autre, n'est-ce pas?
Où l'on plonge saoulé du bon vin des combats,
Frémissant de l'effort et non de peur, farouche,
Du fracas plein l'oreille et de l'eau plein la bouche...

A moins qu'un jour de spleen sans borne, où nul terrien
Ne sourira du bord à ceux qui meurent bien,
Un jour de calme plat, de brisants et d'écume,
On n'aille s'endormir sous les rideaux d'argent
D'une vague moelleuse ainsi qu'un lit de plume,
Emportés d'un seul coup robuste et négligent.

(Partances, LEMERRE.)

CONFORT

On n'a retrouvé dessus l'eau,
Qu' son garde-pipe et son couteau.

Au large, quand le vent fraîchit, que la manœuvre
S'est faite rude sur le pont,
Que la vague sournoise aux replis de couleuvre
Se hérisse et dresse le front,

Que les barques, hissant leur misaine réduite,
Cinglent en hâte vers les ports,
Comme un peuple d'oiseaux surpris, hâtant leur fuite
Avec un bruit d'ailes : alors

Mettre la voile en cape, endosser le cirage
Sur la cuirasse-paletot,
Prendre, pour armes à brandir contre l'orage,
Son pain, sa pipe et son couteau ;

Les deux pieds bien au chaud dans leurs chaussons de laine
Et le torse dans son tricot,
Avaler sa fumée ou bien, la bouche pleine,
Mâcher sans hâte son fricot,

Bourgeoisement logé dans son coin de tempête,
Philosophe du moindre effort,
Sans souci de l'embrun qui nous lave la tête,
Savourer en paix ce confort,

Et, confiant la barre aux calculs de la houle,
Pour pilote ayant le Hasard,
Dire au bateau qui geint et qui tangue et qui roule :
« Va sans peur : tu portes César ! »

PAUL FORT

PUISQU'IL FAUT TOUJOURS QUE L'ON PARTE...

La femme est aux varechs, l'homme est à la Guyane, et la petite maison est seule tout le jour.

Seule? Mais à travers les persiennes vertes, on voit luire dans l'ombre comme une goutte de mer.

Quand le bagne est à l'homme, la mer est à la femme, et la petite maison au chat borgne tout le jour.

***

Sur la mer blanche de colère, par cette blanche nuit de neige, les barques plongent, aux arpèges de la rafale et de la mer.

Les barques portent leur linceul, où veille seul un falot rouge ; la mer et le ciel, autour d'elles, c'est comme leur tombeau qui bouge.

Et rien ne penserait revivre si la neige ne s'éclairait, par larges ondes de tons ivres, des signes lumineux des grèves.

Un mousse rêve au sol natal, à ses doux soirs l'été passé, sous la corbeille orientale des beaux rayons entre-croisés.

— Puisqu'il faut toujours que l'on parte, pourquoi tant m'adorer, maman? Plus que pour toi t'aurais d'la peine, si tu savais les choses ainsi : Mort en mer... et en l'adorant.

— Puisqu'il faut toujours que tu partes, qui donc t'aimerait, mon cher fils? Plus que pour moi j'aurai d'la peine, quand je saurai les choses ainsi : Il est au ciel, je suis ici.

(Ballades marines, MERCURE DE FRANCE.)

LES BALEINES

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en Croix, y avaient des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi !

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avaient des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi !

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content!... Y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a l'président, et y a plus d'baleines.

(Ballades françaises, MERCURE DE FRANCE.)

HENRY MUCHART

FRONTIÈRE BLEUE

La maison catalane où vécut notre race
A des balcons de fer forgés par nos marteaux,
Et le grand air salé qui traversa les eaux
Agite les lauriers-roses de sa terrasse,

Elle regarde au loin les flots céruléens,
Ces tièdes flots dont la caresse est un délice,
Qui berçaient Aphrodite et les malheurs d'Ulysse,
Ou qu'on voit luire entre les bois virgiliens.

C'est une maison rose à la façade peinte,
Vers qui de noirs voiliers portent d'un autre ciel
Des dattes de Tunis blondes comme le miel
Et des raisins sucrés qui viennent de Corinthe.

Calme maison ! Rivage heureux des jours anciens,
Où le dessin précis des golfes reste encore
Tel qu'il apparaissait sous les feux de l'aurore
Aux matelots phéniciens !

(*Le Miel sauvage*, Edition de la REVUE DES POÈTES.)

JANE CATULLE-MENDÈS

PRÈS D'ELLE

Oui, je serai vaillante auprès de toi, mer vaste.
De tout ton beau plaisir, de tout ton grand tourment,
De ton exemple actif, je saurai seulement
Conserver le désir qui crée et qui dévaste.

Comme toi, je serai belle et faite de faste,
Et parée et tentante audacieusement,
Toute la vérité pure et tout ce qui ment.
Mais je veux demeurer ainsi, brûlante et chaste.

Oui, je détournerai le baiser que j'attends ;
A la voix qui désarme, à l'accent qui déchire,
Je n'accorderai pas l'aveu de mon sourire.

Et l'instant qu'il me prend dans ses yeux obsédants,
Je saurai demeurer plus forte que moi-même
Et mourir de ne pas posséder ce que j'aime.

(Poèmes des temps heureux, FLAMMARION.)

JOACHIM GASQUET

LA MER ADORANTE

Tu regardais la mer... Couché sur la falaise,
Je te voyais debout au bord de la fournaise
Où brûlaient, au-dessus des flots, les rocs épars.
Pas un souffle. Les pins craquaient. De toutes parts,
Un soleil dévorant s'abattait sur les choses,
Et toi, qui respirais une touffe de roses,
Distraitement, sur les rochers tu l'effeuillas...
On voyait sous les pins scintiller les villas ;
L'herbe sèche cherchait l'ombre maigre des branches
Et le sable enflammé buvait les vagues blanches.
Rien ne pouvait subir la fureur de l'éther.
Tout dormait. Et toi seule, au-dessus de la mer,
Tu te dressais, sauvage, avec ta chevelure
A moitié déroulée, et tendant ta figure
Aux rayons enflammés de l'astre, tu parus
Un moment, tant l'air chaud tremblait sur tes bras nus,
Etre l'autel vivant de l'ardent paysage,
Et je voyais la mer adorer ton visage.

(Les Chants séculaires, OLLENDORFF.)

DANIEL DE VENANCOUR

PAYSAGE D'ANTAN

Nous étions restés seuls devant la mer chantante
Et qui montait vers nous pour envahir nos cœurs.
La lune de septembre étalait ses langueurs,
Les étoiles tremblaient comme dans une attente.

Nos regards éperdus se rejoignaient là-bas,
Au large miroitant de lueurs et de flammes ;
Nous sentions qu'une angoisse étreignait nos deux âmes,
Et nous disions des mots que nous n'entendions pas.

Nulle apparition n'incarna le mystère ;
De l'inconnu mouvant rien ne se révéla.
Ce fut, quand la nuit même eut gagné l'au-delà,
Plus d'amertume en nous, plus d'ombre sur la terre.

Nous ne nous figurions ni vivre ni rêver.
L'extase du néant déjà te tenait toute,
Et moi, dans le brouillard qui nous cachait la route,
Je n'aperçus qu'un astre à peine à son lever...

(Le Devoir suprême, LEMERRE.)

CHARLES GUÉRIN

SOUFFRANCE DEVANT LA MER

Un soir, au temps du sombre équinoxe d'automne
Où la mer forcenée et redoublant d'assauts
Se cambre et bat d'un lourd bélier le roc qui tonne,
Nous étions dans un lieu qui domine les eaux.

Heure trouble, entre l'ombre et le jour indécise !
La faux du vent sifflait dans les joncs épineux.
A mes pieds, sur la terre humide et nue assise,
Tu frissonnais devant l'horreur du ciel haineux.

Inattentive aux cris des stridentes mouettes,
Tu regardais la nuit de pente en pente errer ;
Des pleurs brûlaient tes yeux et tes lèvres muettes,
Et l'embrun te glaçait sans te désaltérer.

Et moi, sur ce rocher dont l'eau sculpte la proue,
Debout comme à l'avant d'un vaisseau de granit,
J'écoutais l'escadron des vagues qui s'ébroue,
Et, terrible, et ruant dans les récifs, hennit.

O flots ! hors de la forge où l'ouragan vous ferre,
Vous voyant, troupe immense aux crinières de sel,
Vous former, vous défaire et sans fin vous refaire,
Je souffrais du labeur de l'être universel.

Mon âme qui, d'un âpre espoir et tout entière,
A l'immuable vie aspire obstinément,
S'irritait du destin qui force la matière
A chercher sans repos son propre achèvement.

« Où donc, criais-je, où donc est celui qui demeure?
Tout devient, il n'est pas d'être vivant qui soit ;
Il faut pour qu'un dieu naisse un dieu vieilli qui meure ;
L'esprit même est détruit par le temps qu'il conçoit.

Cesse, ô mon âme, enfin, de te croire immortelle,
Car rien, certe, au delà du tombeau ne t'est dû ! »
Ainsi je blasphémais, et ma voix était telle
Qu'un grand sanglot dans l'ombre et dans le vent perdu.

Mais toi, la simple et faible et tendre créature,
Cœur sublime qui n'a besoin que d'un baiser
Pour saisir les profonds desseins de la nature,
Tu pleurais sans trouver de mots pour m'apaiser.

(*Le Semeur de Cendres*, MERCURE DE FRANCE.)

FERNAND GREGH

MARINE

Les mâts geignent sous les voiles,
Doucement,
Et bercent dans le gréement
Les étoiles.

Et le roulis est si doux,
Si tranquille,
Que le pont semble immobile
Devant nous,

Et qu'à travers le ciel libre,
Au vent frais
Où l'écheveau des agrès
Tremble et vibre,

On dirait que, dans l'air bleu,
Oscillante,
C'est toute la nuit qui, lente,
Roule un peu...

A peine si la mer gronde
Aux bords sourds
D'un récif que bat toujours
L'eau profonde.

L'humble odeur des foins fauchés
Du rivage
Glisse avec l'odeur sauvage
Des rochers.

L'ombre est orageuse et chaude ;
Dans les flots,
Un marsouin, près des hublots,
Souffle et rôde.

Et, sourd murmure à l'avant
Monotone,
J'écoute l'eau qui moutonne,
En rêvant.

Oui, ce soir, dans le silence
De la nuit,
Le monde sans fin, sans bruit,
Se balance...

— Et je suis aussi bercé
Sur l'eau grise,
Je me sens parmi la brise
Balancé,

Au long murmure de la grève
Doux-amer,
Par deux infinis, la mer
Et le rêve...

(*L'Or des minutes*, FASQUELLE.)

JOIE

La mer miroite et rit, calme, lieue après lieue.
La mer, sous le ciel pâle, est une coupe bleue,
Taillée en un saphir immense, un jour d'azur,
Aux premiers temps du monde, au matin le plus pur.
Le ciel vibre au-dessus de la mer, et la touche
Comme une bouche amie effleure une autre bouche.
Qu'il est doux, entre la mer sombre et le ciel clair,
L'innombrable baiser des vagues et de l'air,
Accord ! fraternité des choses ! harmonie !
La mer est sous les cieux une coupe infinie.
J'ai bu l'azur à même, et j'en suis enivré,
Et je chante, et je parle au vent, au ciel nacré,
Aux oiseaux blancs qui jouent sur l'écume des vagues,
A l'écume qui semble un vol blanc d'oiseaux vagues.
J'ai bu l'azur, adieu regrets, chagrins, douleurs !
Je n'ai plus d'ombre en moi, mes yeux n'ont plus de pleurs ;
Comme au moment divin de l'aurore première,
Tout est soleil, blancheur, bonheur, tout est lumière.
Oh ! se peut-il qu'un jour j'aie été malheureux,
Que j'aie, au seuil du monde, eu ce doute peureux !
Mon âme n'aura plus ni deuil, ni doute en elle ;
J'ai bu la certitude à la coupe éternelle.

(*La Beauté de vivre*, FASQUELLE.)

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

RYTHME

Un vaste azur enflé de rames et de voiles,
Quel prophétique espoir à d'obscures étoiles,
Quel firmament splendide et toujours indulgent
Le jeu de son mirage éternel et changeant
Fait-il à l'unisson chanter dans ta poitrine
Sur le thème assoupi de la fureur marine?
L'après-midi frissonne à l'approche du soir.
Chaque vague innombrable exprime un clair miroir,
Neige qui meurt d'abord qu'elle est épanouie,
Et, bientôt renaissante à sa pointe éblouie,
Affleure de nouveau le gouffre souriant.
Or, tandis qu'exilé vers un morne Orient,
J'aime à gravir d'ici les terrasses lointaines
D'où l'on voit accoudé s'infléchir les antennes
D'un fier navire au port trop longtemps retenu ;
Sans quête ni souci d'un rivage inconnu,
Tout jusqu'aux derniers flots, ta vue et ta pensée
Ne sont qu'une seule onde entre tes mains bercée
Par ces bateaux là-bas alternant leur départ.
Que t'importe d'ailleurs le périlleux hasard
Où, sur la foi du ciel, se disperse leur fuite,
La capture équivoque ou sa brève poursuite,
Et, tant ils sont gonflés d'audace et de désir,
Qu'ils partent, dirait-on, pour ne plus revenir?

L'indolente longueur d'une molle chaloupe
Dont les flancs onduleux entraînent à la poupe
Tout le monstre liquide après eux bondissant,
Et son rythme tantôt sublime et décroissant,
En toi-même tantôt succombe ou recommence,
Comme si tour à tour sa jumelle cadence
T'insinuait de loin, rendus à tes regards,
Ton corps qui s'abandonne et ses membres épars
Que l'amoureuse horreur précipite et rassemble,
Pour les prendre à l'embûche et les défaire ensemble.

(Le Chemin sur la mer,
Editions des CAHIERS LIBRES, Toulouse.)

GASTON SORBETS

ACCALMIE

Le jour se meurt parmi le calme et le silence.
Pas de vagues. La barque à peine se balance.
Puis, du sombre horizon l'astre pâle émergeant
Se répand sur les flots qui scintillent d'argent,
Et pourtant le pêcheur reste triste en sa barque.
Hélas ! le vent? Nul ! L'eau? Trop claire... Alors il s'arque
A l'arrière et, n'ayant pu prendre un seul poisson,
En rythmant ses efforts d'une vieille chanson,
Sous l'immobilité de la grand'voile brune,
Il hale ses filets tout ruisselants de lune.

(*Au Soleil du rêve*, L'EDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

ANDRÉ DUMAS

L'ESCALE

Gars d'Audierne ou de Cancale,
Ils ont aujourd'hui débarqué.
Le navire dort à la cale.
Eux, ils traînent le long du quai.

La nuit est lentement venue.
Ils restent, graves, à songer.
Dans la grande ville inconnue,
Que tout leur paraît étranger !

Un mot, un regard de tendresse
Leur manquent depuis si longtemps
Que le besoin d'aimer oppresse
Leurs cœurs de marins de vingt ans.

Alors ils s'en vont vers les filles
Qui rôdent dans le soir brumeux,
Comme eux seules et sans familles,
Dolentes et mornes comme eux.

Et demain, dans des lits trop vastes,
Pèlerins d'un monde trop grand,
Les pauvres Bretons aux cœurs chastes
Se réveilleront en pleurant.

LE PHARE

Lentement, tristement, le jour pâlit et meurt.
La mer, que nous révèle une sourde rumeur,
Dort là-bas, invisible, et, debout dans la brume,
Le vieux phare, fidèle à son devoir, s'allume.
L'un blanc et l'autre rouge, éclairs intermittents,
Ses feux alternatifs jaillissent par instants,
Projetant autour d'eux leur clarté fraternelle.
Et jusqu'au petit jour, vaillante sentinelle,
Le phare, scrutant l'ombre et tenant tête au vent,
Veille et palpite, car c'est quelqu'un de vivant.
Et le marin, battu par des souffles contraires,
Moins seul dans l'infini, songe aux hommes, ses frères,
Dont la main secourable alluma des flambeaux.

C'est l'heure, où, dans la nuit, s'en vont les paquebots.
Chacun d'eux un moment halète, hésite, et traîne
Le long des quais, puis prend le large. Une sirène
Jette un long cri d'angoisse auquel nul ne répond,
Et des gens, çà et là, s'accoudent sur le pont.
Quelque temps, dans cette ombre où leur esprit s'effare,
Ils verront, de minute en minute, le phare
Luire et trembler au fond des lointains ténébreux
Comme un regard humain qui veillerait sur eux.
Puis le bateau se perd dans des profondeurs vagues.
Tout s'efface : plus rien qu'un ciel morne et des vagues.
Mais là-bas, comme avant, sans arrêt, sans repos,
Berger de l'océan qui garde ses troupeaux,
Le phare, se dressant sous les grands cieux funèbres,
Inspecte l'horizon et fouille les ténèbres,

Et ses feux alternés, s'éteignant, s'allumant,
Tournent, tournent toujours invariablement.

Et les temps passeront : nous mourrons tous et toutes.
Mais le phare, à qui tant de fois aux nuits de doutes
Nos regards angoissés ont demandé secours,
Quand nous ne serons plus resplendira toujours.
Pourrait-il, sans manquer à sa tâche implacable,
Lui, gardien de la vie humaine, responsable
De tant d'obscures nefs que guettent les dangers,
S'arrêter au départ de quelques passagers?
Et quand nous qui, souvent, assis sur une roche,
L'avons vu luire ainsi qu'une étoile plus proche,
Lorsque nous, dont il fut l'ami, le compagnon,
Nous serons de ces morts dont nul ne sait le nom,
Comme aujourd'hui durant bien des siècles encore,
S'allumant à la nuit, s'éteignant à l'aurore,
Inconscient des deuils, des luttes et des pleurs,
Le phare alternera toujours ses deux couleurs.

(*Roseaux*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française.*)

J.-E. POIRIER

BRETAGNE DU SUD

Ailleurs c'est la fureur d'un éternel assaut...
Ici, la côte garde en son flanc qui se creuse,
Une mer miroitante à la lumière heureuse
Du soleil qui mûrit le raisin de Sarzeau.

O Bretagne du Sud, terre prenante et douce,
Avec tes bourgs aux noms qui chantent sous l'azur :
Arzon, Locmariaquer, Noyalo, Rhuys, Surzur...
Avec ton flot qui sur le sable à peine mousse ;

O Bretagne si claire où le vieux Morbihan
Semble au fond de son golfe ébaucher un sourire,
Sais-tu combien cette eau si calme qui soupire
Est méchante, malgré son visage accueillant?

Sais-tu quels écheveaux de courants la malice
De l'Océan brouilla dans cette onde de mort?
Sais-tu, terre innocente et naïve, à quel sort
Est peut-être voué ce chalutier qui glisse

Sur le miroir changeant de l'océan qui dort?

(Le Chemin de la Mer,
Edition de la REVUE DES POÈTES.)

FERNAND DAUPHIN

IMAGES DE PROVENCE

Du fond du golfe bleu qu'irise un pli de houle,
Tandis que l'eau s'agite à tresser des rayons
Et que le matin rit, six pêcheurs de Théoule,
Harmonieusement graves sous des haillons,

Tirent, d'un mâle effort, sans hâte, sans saccade,
— Et le jeu des reflets rafraîchit leur travail —
Tirent, du fond de l'eau féconde, un lourd trémail
Où frétillent les carrelets et les dorades.

La noblesse du rythme est si naïve en eux
Que l'humble geste étroit d'amener une corde
Prolonge les déplis de la houle, et s'accorde
Aux grands balancements de lointains lumineux.

Ici l'espace est jeune et la vie est récente.
O monde enfant ! nul trait heurté, nul ton troublé.
Ce rivage à la forme onduleuse et dansante,
On dirait que la mer vient de le modeler.

Les pêcheurs, torse droit, bras impassibles, clignent
Des yeux, sous l'innombrable aiguillon des lueurs.
La montagne et la mer, entremêlant leurs lignes,
Semblent mettre en commun des songes de bonheur.

(*Les Allégresses*, LE DIVAN.)

L'APRÈS-MIDI SUR LA GRÈVE

Douceur du sable chaud ! Plénitude ! Paresse !
On savoure à longs traits l'immense après-midi.
Mon corps, que mon esprit s'imagine engourdi,
Gît sur le sable, heureux, délié du servage :
Quelles fêtes, le grain délicat de la plage,
L'embrun, les flaques d'or, les rubans de varech,
L'odeur du large ! Il n'est plus mien. Il joue avec
Ces grands êtres, le vent, le ciel, la mer, la terre ;
Il retrouve leur beau langage élémentaire,
Que l'esprit, tout guindé sur l'abstrait, n'entend plus.
Du rire des cailloux roulés par le reflux
Au bond des flots rentrant dans la grotte qui gronde,
Il écoute le chant des premiers jours du monde,
Ravi de se savoir si neuf et primitif,
D'être tiré du même fond que le récif
Ou du même tissu que l'onde aux vertes moires ;
Il n'est plus chair, il n'est plus sang : il est mémoire.

(*Les Allégresses*, LE DIVAN.)

FOULON DE VAULX

SOLITUDE AU BORD DE LA MER

Ma pensée est ce soir comme une délaissée
Qui, le long de la mer et sous un brouillard gris,
Suivrait, les yeux dolents, la mouette blessée
Dont au fond de son cœur résonneraient les cris

Et qui, morte à la vie et ne gardant en elle
Que pitié douloureuse et que regret amer,
Dirait à l'horizon sa tristesse éternelle,
Comme si ses espoirs s'étaient perdus en mer

(*Poésies complètes*, LEMERRE.)

MARC LAFARGUE

LE SOIR AUX MARTIGUES

Sur l'étang déployant son bassin sombre et frais
Revenaient lentement les beaux voiliers dorés,
Vers la ville ancienne aux toits roses de briques,
Dont le nom est si doux et si pur, ô Martigues !
Et le vent du printemps qui se levait parfois
Et traversait l'étang arrivait jusqu'au bois.
Une vapeur brillante enveloppait les toits,
Les cyprès s'élevaient des jardins remplis d'ombres.
Sur les contours des cours et des ruelles sombres,
Les angelus, sonnant au cœur des cloches d'or,
Se mêlaient aux rumeurs éteintes du vieux port.
Là-bas, brillaient les monts lointains de la Provence.
Les chèvres, près de nous, broutaient dans le silence.
Les rameaux des grands pins s'abaissaient sur ton front
Et je voyais tes yeux qui miraient l'horizon
Où le soleil frappait les roches des rivages.
De grands jets de lueurs déchiraient les nuages,
Rayonnaient sur la mer et le golfe brûlant,
Incendiaient les flots du port étincelant,
Baignaient de leur éclat les tartanes de pêche,
Vitrifiaient les eaux du canal sur la berge
Où les cyprès miraient la masse d'un bois noir.
Le soleil descendant au lointain, sur les terres,
A l'occident baigné par la splendeur du soir,

Faisaient se révéler de brillants estuaires.
Là-bas, la nuit flottait déjà sur la moisson
Mais de grandes lueurs restaient à l'horizon.
Sœur dont l'âme est toujours vers le rêve inclinée,
Tu regardais au loin la Méditerranée,
Les reflets de la mer encore de vermeil,
Les bateaux, qui, rentrant dans le dernier soleil,
Ouvraient dans l'eau, poussés par la brise odorante,
Des sillages moirés faits de clartés mourantes,
Les salines brillant dans les brouillards légers,
Les flots où se miraient encore les cyprès,
La ville s'endormant, les toits à peine roses
Où les derniers rayons sur les tours se reposent,
L'ombre sur les bassins et sur les vieux hôtels.
L'air était parfumé par les odeurs du sel.
Les champs rêvaient à cette heure mystérieuse,
La nuit baignait les mas de sa paix ténébreuse
Et la campagne bleue et les champs d'oliviers,
Et les aires d'argent et les bois de lauriers,
Mais, vers la mer, toujours se tournaient nos visages.
La clarté pâlissante entourait les rivages.
C'était alors le temps des longs jours de l'année.
Des reflets éclairaient la Méditerranée.
Les phares s'allumaient avec leurs feux tournants
Et nous restions perdus devant les éléments.

(L'Age d'Or, MERCURE DE FRANCE.)

LÉON BOCQUET

NOCTURNE MARIN

Le golfe est noir. La nuit pèse. Mélancolie
De l'heure, lassitude et tristesse du flot
Qui s'insurge au rivage et meurt dans un sanglot
Où le farouche cœur de la mer s'humilie.

Les chalets sont obscurs et le village dort
Sous l'arceau de clarté d'une lune nouvelle,
Quand le phare s'allume et tourne, lente, une aile
Frôle l'eau, par instant, à longues plumes d'or.

Son lumineux frisson fait palpiter les voiles
Et plonge aux profondeurs du gouffre éblouissant
Comme un large filet miraculeux qui prend
Dans ses maillons pressés des milliers d'étoiles.

Puis l'ombre reconquiert la mer. Et, lamentable,
Un steamer siffle, un chien, au loin, hurle à la mort ;
Un subit ouragan s'enfle et, soufflant du nord,
Tourmente terre et ciel, les vagues et le sable.

Un mât grince ; une mouette anxieuse s'enfuit,
Une vigie appelle à l'aide vers la plage :
Oh ! quel cri de détresse agonise et, sauvage,
Traverse l'épouvante étroite de la nuit !

Et mon rêve tendu vers l'horizon humide,
Entend, parmi les voix qui montent de la mer,
Pleurer, ivre d'ennuis et lourd d'espoir amer,
Le chant de la dernière et belle Océanide.

CÉCILE PÉRIN

COTES BRETONNES

Tes côtes ont des contours rudes,
Un profil âpre et saisissant ;
Sur tes caps que le vent dénude
S'acharne à jamais l'Océan.

Les yeux tournés vers le rivage,
La face austère et sans douceur,
Tu sculptes aussi le visage
Des femmes graves des pêcheurs.

Celles-ci, dès l'aube, elles hantent
La lande aux durs travaux et n'ont
Que la prière, que l'attente
Et le devoir pour compagnons.

Savent-elles qu'en la vallée,
Au flanc des collines, les bois
Sont si beaux ; qu'en l'ombre étoilée
Des parfums glissent ; que la voix

Des rossignols dont l'air s'enivre
Monte des jardins assoupis,
Et que la route est douce à suivre
Au bras fort et sûr d'un ami?

Ouvrant leurs ailes de dentelle,
Les coiffes s'ornent de rubans ;
Les jeunes filles sont plus frêles
Et moins sauvages les enfants.

De clocher en clocher les cloches
Lancent leurs appels musicaux.
Et, là-bas, la mer sur les roches,
Tragiquement, leur fait écho.

O contraste des existences
Qu'unit ton nom prestigieux,
Bretagne aux horizons immenses,
Bretagne aux petits chemins creux !

(Océan, LE DIVAN.)

LA PLUIE AUX PIEDS D'ARGENT...

Le vent du Sud-Ouest roule de lourds nuages
Et jusqu'à l'horizon déchaîne l'Océan.
Tragique, le soleil un instant se dégage
De la nuée et jette un faisceau qui s'étend

Sur l'eau sombre, le roc et la terrible arête
De la Pointe du Raz qui s'insurge dans l'air,
Tandis qu'en son long voile épars dans la tempête
La pluie aux pieds d'argent s'avance vers la mer.

(Océan, LE DIVAN.)

FRANÇOIS PORCHÉ

LE VIEUX SOUFFLE PAIEN

Le vieux souffle païen qui rôde sur la mer,
Jailli des lèvres de l'écume,
Emprunte au sel de l'eau son puissant goût amer,
Mais cette âcre saveur est sa seule amertume.

Ici tout est physique, original et pur,
Tout est exempt des maux que le corps doit à l'âme ;
Ni triste, s'il s'éteint, ni joyeux, s'il s'enflamme,
L'azur, bleu sombre ou rose, est simplement l'azur.

Le bruit du flot non plus n'est ni chanson ni plainte.
Interroge la lune, interroge le vent.
Leur pensée est toujours restreinte
A cet instant qui passe et qui seul est vivant.

(Humus et Poussières, EMILE PAUL.)

RENÉE VIVIEN

LA CONQUE

Passants, je me souviens du crépuscule vert
Où glissent lentement les ombres sous-marines.
Où les algues de jade au calice entr'ouvert
Etreignent de leurs bras fluides les ruines
Des vaisseaux autrefois pesants d'ivoire et d'or ;
Je me souviens du soir où la nacre s'irise,
Où dorment les anneaux, étincelants encor,
Que donnaient à la mer ses époux de Venise.
Passants, je me souviens du mystique travail
Des vivants jardins qui recèlent, virginales,
L'anémone et la mousse et la fleur du corail
Dont l'effort des remous avive les pétales,
Rose animale et rouge éclose dans la nuit ;
Je me souviens d'avoir bu l'odeur de la brume
Et d'avoir contemplé le sillage qui fuit
En laissant sur les flots une neige d'écume,
Je me souviens d'avoir vu, sur l'azur changeant
Des vagues, refleurir les astres du phosphore.
Mon lit d'amour était le doux sable d'argent.
Je me souviens d'avoir frôlé le madrépore
En ses palais, d'avoir vu les lambeaux empreints
De sel qui furent des bannières déployées,
D'avoir pleuré les yeux et les cheveux éteints
Et les membres meurtris des Amantes noyées...

J'ai connu les frissons de leur baiser amer.
Dans mon cœur chante encor la musique illusoire
De l'Océan. — Je garde en ma frêle mémoire
Le murmure et l'haleine et l'âme de la mer.

(*Evocations*, LEMERRE.)

PIERRE BENOIT

LA FRÉGATE VIDE

Si tu reviens un jour vers moi, belle frégate,
Toi dans les flancs de qui ma jeunesse, à foison
Prodigua les béryls, les sardoines, l'agate,
Dis-moi, qu'auras-tu fait de cette cargaison?

— Selon le cercle bleu des pâles longitudes,
J'ai semé, diras-tu, ces chers, ces purs trésors.
Leurs destins, tour à tour héroïques et rudes,
Font qu'ils dorment là-bas, parmi tant d'autres morts.

Je te reviens pourtant. Condamne, si tu l'oses,
Le seul lien qui t'attache à ceux qui ne sont plus !
Oh ! n'as-tu donc jamais senti l'odeur des roses
Survivre encore à leurs pétales révolus?

Les bijoux eux aussi survivent à leur perte :
Ceux que tu chérissais ne sont plus à mon bord,
Mais ma cale nocturne et ma soute déserte
Ont encor le reflet de leur lumière d'or.

(*Les Suppliantes*, ALBIN MICHEL.)

COMTESSE DE NOAILLES

LE PORT DE PALERME

Je regardais souvent, de ma chambre si chaude,
Le vieux port goudronné de Palerme, le bruit
Que faisaient les marchands, divisés par la fraude,
Autour des sacs de grains, de farine et de fruits,
Sous un beau ciel, teinté de splendeur et d'ennui...

J'aimais la rade noire et sa pauvre marine,
Les vaisseaux délabrés d'où j'entendais jaillir
Cet éternel souhait du cœur humain : partir !
— Les vapeurs, les sifflets faisaient un bruit d'usine
Dans ces cieux où le soir est si lent à venir...

C'était l'heure où le vent, en hésitant, se lève
Sur la ville et le port que son aile assainit.
Mon cœur fondait d'amour, comme un nuage crève.
J'avais soif d'un breuvage ineffable et béni,
Et je sentais s'ouvrir, en cercles infinis,
Dans le désert d'azur les citernes du rêve.

Qu'est-ce donc qui troublait cet horizon comblé?
La beauté n'a donc pas sa guérison en elle?
Par leurs puissants parfums les soirs sont accablés ;
La palme au large cœur souffre d'être si belle ;
Tout triomphe, et pourtant veut être consolé.

Que signifient ces cieux sensuels des soirs tendres?
Ces jardins exhalant des parfums sanglotants?
Ces lacets que les cris des oiseaux semblent tendre
Dans l'espace intrigué, qui se tait, qui attend?

— A ces heures du soir où les mondes se plaignent,
O mortels, quel amour pourrait vous rassurer?
C'est pour mieux sangloter que les êtres s'étreignent.
Les baisers sont des pleurs, mais plus désespérés.

Affirmant sans répit le souci qui la hante,
La race des vivants, qui ne veut pas finir,
Vous a transmis un cœur que l'espace tourmente ;
Vous poursuivez en vain l'incessant avenir.
C'est pourquoi, ô forçats d'une éternelle attente,
Jamais la volupté n'achève le désir !

(*Les Vivants et les Morts*, Arthème FAYARD.)

PIERRE CAMO

A LA MORT ET A LA MER

Silencieuse mort de qui je ne sais rien,
Tant tu sembles lointaine et couverte de brumes,
Et toi, mer en courroux, mugissante d'écumes,
Qui tant de fois portas ma personne et mon bien,

Si j'invoque aujourd'hui votre double indulgence,
Ce n'est pas que je craigne en mon cœur inégal
Un destin que j'ignore et le terme fatal
Qui du séjour d'enfer m'ouvrira l'apparence ;

Mais je voudrais revoir, avant que d'y venir,
Mes amis, ma maison et mon bleu Walespir,
Et respirer encor la douceur des Albères !

Il est dur de mourir parmi les étrangers ;
Et qui ne braverait la mer et ses dangers
Pour retourner dormir au tombeau de ses pères?

(*Le Livre des Regrets*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française.*)

ALFRED DROIN

SONNET LIMINAIRE

Si, las de respirer la fange des cités,
Et de meurtrir ta vie aux lèvres de la femme,
Tu veux te libérer, comme d'un joug infâme,
De ta tristesse vaine et de tes voluptés,

Si tes yeux sont épris d'immuables clartés,
Si tu veux vivre libre au large de ton âme,
Et si tu veux qu'un jour la foule te proclame
Plus grand que tes égaux, par ton œuvre domptés,

Poète, affranchis-toi ! Bondis hors de tes chaînes !
Fuis les villes. Va-t'en loin des rumeurs humaines.
Marche vers la splendeur mouvante de la Mer.

Alors embarque-toi pour les confins du monde,
Et, dans ta solitude orgueilleuse et féconde,
Entends chanter les dieux qui dormaient dans ta chair.

(La Jonque victorieuse, FASQUELLE.)

DÉPART

Le dernier filin glisse aux écubiers de fer :
Le navire frémit. On part. Frisson de joie.
Devant l'immensité, l'âme libre s'éploie
Et d'un vol triomphal domine le plein air.

Posséder d'un regard et le ciel et la mer !
Extase ensoleillée où mon être se noie !
La brise claque ainsi qu'un étendard de soie.
La côte au loin n'est plus qu'un croissant d'argent clair.

Elle a pris fin, la vie où le contact de l'homme
Me faisait oublier la grandeur d'être seul.
La mort des vains désirs brusquement se consomme.

L'ennui ne me ceint plus de son morne linceul ;
Tout l'inconnu m'enivre, et soudain, dans ma tête,
L'espoir fait éclater ses fanfares de fête.

(*La Jonque victorieuse*, FASQUELLE.)

DANIEL THALY

LE CHANT DE LA MÉDITERRANÉE

Ionienne, Adriatique,
Chantez avec moi, douces sœurs.
J'ai plus de gloire et de douceur
Que tes flots mouvants, Atlantique !

Beau miroir de trois continents,
Je suis la mer civilisée ;
Mon horizon est plus prenant
Que le ciel vu du Colisée.

Suivant le moment de l'été,
Je suis de saphir ou d'opale.
C'est sur mon lac qu'a palpité
Le vol fier du fils de Dédale.

J'ai bercé les vaisseaux lascifs ;
Je suis le chemin bleu des rêves.
Qu'ils sont beaux et qu'ils sont pensifs
Les promontoires de mes grèves !

C'est dans mes coquillages d'or
Qu'on entend les mers anciennes,
C'est sous mon ciel que l'on est mort
Et que chantèrent les Sirènes.

(L'Ile et le Voyage, LE DIVAN.)

CHARLES CLERC

LES SAUVETEURS

Les pêcheurs sont rentrés sains et saufs tout à l'heure.
La femme sourit d'aise au dernier-né qui pleure.
A table ! On se groupe. Il fait bon.
Soudain, le rire meurt sur les lèvres du père :
« La sirène, écoutez ! » Tous sont debout. Misère !
Un autre appel : c'est le canon.

Rester? Fuir le danger? Pas un homme n'y songe.
L'alarme est dans le bourg, et la cloche prolonge
La sourde anxiété des vieux
Qui, cloués au logis quand tous sont sur la grève,
Chassant l'inquiétude ainsi qu'un mauvais rêve,
Marmonnent de secrets adieux.

Vite au hangar ! Déjà la porte grande ouverte
Laisse voir le canot, sa coque blanche et verte,
Et chacun lève son fanal,
Quand la barque s'ébranle et, par vingt bras poussée,
S'élance vers la mer comme une fiancée
Courant à quelque nouveau bal.

La danse qui l'attend? Un tourbillon. Il semble
Qu'un orchestre infernal fasse donner ensemble
Ses basses et ses bombardons,

Et que le vent, menant le branle sur les roches,
Mêle au concert, mystérieux sonneur de cloches,
La rauque voix de ses bourdons.

Mais les rudes danseurs n'ont pas peur du vertige.
« Hardi, les gars » ! dit le patron. Sa barre oblige
L'étrave à frôler les brisants,
Et ceux qui du rivage assistent à la lutte
Voient la barque bondir, de volute en volute,
Sous l'assaut des flots malfaisants.

Ils s'éloignent. La nuit les prend. Nul ne peut dire
Si le canot tient bon, s'il dérive ou chavire.
Sont-ils toujours douze? On ne sait...
Les femmes à genoux répètent leur prière.
Si la lame qui vient avait vu la dernière
Un des leurs que le flot drossait !

Non ! Tous sont bien vivants. Les voici. L'équipage
Compte cinq matelots de plus. Fier sauvetage,
Qu'ils raconteront sans grands mots,
Dès qu'ayant rassuré leurs proches d'une étreinte,
Ils pourront rallumer chez eux la pipe éteinte,
Près de la femme et des marmots.

(Ext. de « la Mer et ses Hommes ».)

GAUTHIER-FERRIÈRES

JOURNAL DE BORD

Ma bien-aimée, à toi ce fragment de journal,
Ecrit la nuit à bord, aux clartés d'un fanal,
Sur mon genou qui bouge à tout coup du tangage.
Mer forte ; l'air fraîchit, mais le ciel se dégage,
Et, sous le porche obscur d'un nuage en tunnel,
Mars brille au fond des cieux comme un phare éternel.
Jusqu'ici j'ai dormi, ton doux nom sur la lèvre,
Dans un abri formé par le cap de la Chèvre,
Respirant quelquefois, pour me mieux reposer,
Le petit mouchoir fin qui sentait ton baiser.
A minuit, branle-bas général. L'équipage
S'éveille autour de moi dans un brusque tapage,
Et le bruit des sabots vient sonner sur le pont.
Ohé ! mon cri d'éveil à leur appel répond ;
Me voilà tout debout, sous l'œil fin des étoiles,
Près de fantômes noirs hissant au vent les toiles,
Et nous partons avec un vent plein de courroux
Qui rebrousse la vague en la lançant sur nous.
Vlan ! Comme on est parfois bousculé par la foule,
Sournoise, enflant son dos pour mieux charger, la houle
Inonde tout, le pont et l'équipage avec,
Et tout mon vêtement n'a plus un fil de sec.
« Ça va bien? me dit un pêcheur. — Très bien » ! réponds-je
A celui-ci, content de voir comme une éponge

Le terrien que je suis devant le gars qu'il est,
Car le poisson grouillant aux mailles du filet,
Le jus noir de la chique et l'odeur de la rogue
N'embrouillent pas mon cœur sur le canot qui vogue.
Si je garde mes gants, si je drape avec soin
Le manteau qui me pare et me couvre au besoin,
Si j'expose au danger son velours et sa ganse,
C'est par un dernier goût de l'antique élégance
Qui donnait aux aïeux leur air crâne et vainqueur :
L'allure ajoute encore à la force du cœur.
Ma Muse aime à chanter de beaux épithalames
Dans le balancement vertigineux des lames,
Et la mer bien souvent m'a conduit sans broncher
Dans son bal sans musique où dansait le plancher...

(Les Ombres heureuses, LEMERRE.)

ÉMILE DESPAX

ÉCRIT LE DERNIER SOIR DU PRINTEMPS

Les derniers jours d'été s'inclinant vers l'automne
Prolongent leur lumière avec sérénité.
Une même douceur m'a surpris et m'étonne
Dans ce jour de printemps incliné sur l'été.
Nous avons lu des vers d'amour qui semblaient croire
Que, par delà les rocs abrupts des caps houleux,
La paix et le bonheur payés d'un peu de gloire
Peuvent fleurir, aux îles d'or des pays bleus.

Et moi, plein du regret de mes courses marines,
Moi qui sens, frais et vif encore, à mes narines,
Le sel du bord indien où, le soir, en jouant,
Je voyais les flots verts blanchir vers Anjouan ;
Moi qui crois voir, encor, rire, à l'heure où l'aurore
Déjà chaude tremblait sur la mer des Comores,
Celle dont le beau nom ne se prononce plus,
Ma mère, qui riait sous les palmiers velus ;
Je sais qu'il ne faut pas trop mettre de son âme
Dans l'horizon des mers comme au regard des femmes ;
Qu'en vain les hauts vapeurs balancés dans le port,
Sur le large, la nuit, allument leurs feux d'or...
Je sais qu'en vain, suivant l'écume des sillages,
L'illusion du cœur vers d'autres cieux voyage,
Que l'aventure est longue et cruelle et qu'au bout
C'est la même détresse et le même dégoût.

(*La Maison des Glycines*, MERCURE DE FRANCE.)

VALÉRY LARBAUD

SCHEVENINGUE, MORTE SAISON

Dans le clair petit bar aux meubles bien cirés,
Nous avons longuement bu des boissons anglaises ;
C'était intime et chaud sous les rideaux tirés.
Dehors le vent de mer faisait trembler les chaises.

On eût dit un fumoir de navire ou de train :
J'avais le cœur serré comme quand on voyage ;
J'étais tout attendri, j'étais doux et lointain ;
J'étais comme un enfant plein d'angoisse et très sage.

Cependant, tout était si calme autour de nous !
Des gens, près du comptoir, faisaient des confidences.
Oh ! comme on est petit, comme on est à genoux,
Certains soirs, vous sentant si près, ô flots immenses !

(*Les Poésies de Barnabooth*, NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.)

UN MINUIT EN MER

(FRAGMENTS)

Un minuit en mer comme il y en a tant :
Le Cunarder au bruit doux sur la mer sans lune.
Il ferait chaud, n'était le vent.
Le bruit de la vague la plus voisine : un éclaboussement ;
Et l'autre vague un peu plus loin : une aspersion ;
Et l'autre encore : un grondement lointain ;
Et l'autre, se retournant, fait « Chut ! »
Et toutes les vagues de la mer longtemps murmurent.
Les salons sont pleins de lumière sous les ponts,
Et pleins de Messieurs en noir et de Dames en robes basses
Savoure, ô faible cœur, l'angoisse de cette heure.
Ne songe plus qu'à ton enfance. Quoi, tu pleures?
Non, non, ne pleure pas : écoute les tziganes
Qui jouent dans la restauration, à l'arrière...
Le poète est debout auprès de sa compagne
Etendue sur un divan, sous les fourrures, à l'avant,
« Un ange, une jeune Espagnole » qui, par instants,
Pensant à lui, lui dit à mi-voix : « Mein Liebling. »
Et de nouveau le bruit indifférent des vagues.
Tiens, un éclair !
Mais non, ce n'est pas possible, il fait beau temps...
Et toujours le vent et le bruit des flots sans fin...
Encore un ! Là, là-bas, regarde !
C'est toujours dans ce même coin du ciel.
Ça passe comme une faux sur des avoines.
Tiens, encore !
Ça dure une seconde à peine. On dirait

Que cela tourne.
Là : il passe !...
J'ai vu le feu tourner ; le phare, comme un dément,
Tourne sa tête flamboyante dans la nuit, géant derviche,
Et, dans son vertige de lumière,
Il éclaire la route de campagne, la haie en fleur, la chaumière,
Et le bicycliste attardé, et la voiture du médecin sur la lande,
Et les abîmes déserts où le paquebot fait route.
J'ai vu le feu tourner, et je me tais.
Demain matin, les gens du salon, montant sur le pont
Où le vent piquera leurs joues et leurs yeux froids,
Crieront : « La Terre ! »
Et s'extasieront dans leurs cache-nez.

(Europe dans *Les Poésies de Barnabooth.)*

ET TOI, MER !...

Au bout de la petite rue en pente, je reconnais
Ce ciel et cette mer, et ce parfum aussi,
Et, rivage, je cours vers toi.

O mon Welschland béni ! Romania solaire !
Glorieux fumiers, haillons divins, vous voilà ;
Enfants nus, rouges vieillards fumeurs de pipes,
Vieillardes aux mains noires, adolescentes aux fortes voix,
Et toi, mer !
Laissez-moi seul, laissez-moi seul avec la mer !
Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas?

Elle connaît mes voyages, mes aventures, mes espoirs ;
C'est de cela qu'elle me parle en se brisant
Sur les cubes de granit et de ciment de la jetée ;
C'est ma jeunesse qu'elle déclame en italien.

Un instant nous chantons et nous rions ensemble ;
Mais déjà c'est l'histoire d'un autre qu'elle raconte.
Jetons du sable et des cailloux à l'oublieuse,
Et allons-nous-en.

(Europe dans *Les Poésies de Barnabooth.)*

LOUIS ÉVEN

DÉPART POUR LA PÊCHE

Pas de lune. Vent d'ouest. La nuit est douce et sombre,
Sur la cale rugueuse où vient se froisser l'eau
Mystérieusement s'agite un groupe d'ombres
Qu'allonge la lueur dansante d'un falot.

Le claquement sonore et pressé des sabots
Saccade le silence. Un chien lointain aboie.
Une rame qu'on range heurte un flanc de bateau,
Et soudain le falot sur les vagues rougeoie.

Les ombres maintenant fouillent dans un amas
De toile en rudoyant le mousse qui s'attarde.
Une voile en grinçant monte le long d'un mât
Et déploie dans la nuit une blancheur blafarde.

Elle clapote un peu, se gonfle et, tout à coup,
Les ombres, le bateau et la lueur dansante
Disparaissent avec un bruissement doux
Dans le silence immense et noir où la mer chante.

(*Flânes rustiques et marines*, GRASSET.)

ÉMILE RIPERT

SUR LA MORT DE L'ENSEIGNE LEFÈVRE

...Enseigne de vaisseau, sous votre veste noire,
Qu'ornaient discrètement deux minces galons d'or,
Tel que sur cette image où vit votre mémoire,
Ainsi que dans nos yeux, vous demeurez encor.

Étiez-vous au carré, parmi des camarades,
Jouant ou discutant l'espoir des lendemains,
Ou dans le petit lit, plein du souffle des rades,
Rêviez-vous du pays et de ses blancs chemins?

Je ne sais, — mais, hélas ! le réveil fut le même
Au sortir d'un sommeil, d'une page ou d'un jeu :
La mort devant vos yeux dressait sa face blême,
La mort, enfant, et vous aviez vécu si peu !...

La mort... Hélas ! déjà s'inclinait la mâture...
Alors votre travail, vos livres, votre espoir,
Et tous vos grands désirs d'amour et d'aventure,
Tout cela dans vos yeux... et puis ce gouffre noir !...

Maintenant, vous dormez au creux des grands abîmes,
Lit froid que nulle main de femme ne borda,
Et vous étiez hier sous nos cieux maritimes
Ce lycéen pensif préparant le « Borda »...

Dans cette salle grise où flottaient tant de rêves,
Mon enfant, mon petit ami, je vous revois...
Vous appeliez, ainsi que font les bons élèves :
« Monsieur... » et vous leviez timidement le doigt ;

Et quand vous récitiez de votre voix subtile,
Mon cœur se balançait au rythme des beaux vers,
Et quand nous commentions les grands maîtres du style,
Nous croyions, chaque fois, découvrir l'univers.

Notre Plutarque, mon enfant, à quelle page
Le teniez-vous en rêve entr'ouvert devant vous,
Quand, réglant le départ des hommes d'équipage,
Vous regardiez la mort ramper vers vos genoux?...

Quel port aviez-vous vu là-haut, parmi les astres
Qui sont d'on ne sait pas quels vaisseaux les falots,
Quel signe aviez-vous vu plus haut que nos désastres,
Quand votre douce tête a roulé sous les flots?...

Alors qu'elle baignait dans l'étendue amère,
Nous autres, nous dormions peut-être sans ennuis,
Votre père dormait peut-être, et votre mère,
Dans cette douce nuit semblable aux autres nuits...

Enfant, âme qu'Athène eût enviée à Rome,
Vous qui m'avez laissé si loin derrière vous,
— Vous fûtes un héros et je ne suis qu'un homme, —
Vous qui faisiez les beaux devoirs d'un air si doux,

Je songe avec des pleurs à la nuit pathétique,
Où lorsqu'autour de vous tout soudain s'enfonçait,
Sauf votre honneur, dans les eaux de l'Adriatique,
Vous avez fait votre plus beau devoir français...

(La Sirène blessée, PLON-NOURRIT.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

UNE ENFANCE

Une enfance le long des prés, le long des haies,
Et le long de la mer aussi qui la connut,
Et le long d'une ville humble et marine aux baies
Saumâtres où s'endort quelque bateau chenu,
Une enfance du Nord, chétive, aux gestes tristes,
Errant, le front chargé de rêves fantaisistes,
Emplit ses yeux, emplit son âme, emplit son cœur
De ciel bizarre et d'océan glauque et berceur,
Et de cette humble ville et de ces paysages
Où les bateaux traînaient des senteurs de voyages
Fabuleux, et, longtemps inquiète, attendit
Au bord des eaux quelqu'un de grave et de hardi
Comme un roi qui viendrait du loin profond vers elle.
Et cette enfance est morte ainsi, pâle et fidèle,
Sans avoir jamais vu le grand vaisseau venir...

Mais, puisque maintenant cet avenir se lève,
Voici que le réel répare et vient tenir
La promesse que fit à l'enfance le Rêve.

(La Figure de Proue, FASQUELLE.)

LA FIGURE DE PROUE

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant
S'élance, et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer :
Mille relents salins ont gonflé ses narines ;
Sa poitrine a humé mille brises marines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

Lors de son premier choc contre la vague ronde
Quand, neuve, elle quitta le premier de ses ports,
Elle mit, pour voler, toutes voiles dehors,
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! »

Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu.
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive,
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu?

Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis,
Et ses yeux pleureront les havres arrondis,
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.

Elle saura tous les aspects, tous les climats,
La chaleur et le froid, l'équateur et les pôles ;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes de ses mâts.

Et toujours, face au large où neigent des mouettes,
Dans la sécurité comme dans le péril,
Seule, elle mènera son vaisseau vers l'exil
Où s'en vont à jamais les désirs des poètes ;

Seule, elle affrontera les assauts furibonds
De l'ennemie énigmatique, et ses grands calmes ;
Seule, à son front, elle ceindra, telle des palmes,
Les souvenirs de tant de sommeils et de bonds.

Et quand, ayant blessé les flots de son sillage,
Le chef coiffé de goémons, sauvagement,
Elle s'en reviendra comme vers un aimant
A son port, le col ceint des perles du voyage,

Parmi toutes les mers qui baignent les pays,
Le mirage profond de sa face effarée
Aura divinement repeuplé la marée
D'une ultime sirène aux regards inouïs.

... J'ai voulu le destin des figures de proue
Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
Je suis jalouse du retour et du départ
Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.

J'affronterai les mornes gris, les brûlants bleus
De la mer figurée et de la mer réelle,
Puisque, du fond du risque, on s'en revient plus belle,
Rapportant un visage ardent et fabuleux.

Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
Qui lève haut un front des houles baptisé,
Et dont le cœur, jusqu'à la mort inapaisé,
Traverse bravement le voyage et la vie.

(La Figure de Proue, FASQUELLE.)

CHARLES DERENNES

LA FILLE DE NÉRÉE

Vit-elle encor, vit-elle en ce lointain pays
Qu'emplit un grand parfum sylvestre et maritime,
Celle de qui le nom double n'est pas permis
En vers français, si doux qu'il paraisse à la rime?

Elle avait dix-sept ans lorsque je la connus ;
Son col était hâlé, son air était sauvage,
Deux anneaux d'or luisaient à ses poignets menus,
Elle aimait à danser pied nu sur le rivage.

Je me souviens qu'un soir elle se plut, par jeu,
Rieuse, à s'enterrer à moitié dans l'arène
Molle, dont chaque grain luisait comme du feu ;
Cette nuit-là, je fus chéri d'une sirène.

— Ah ! qu'elle soit vivante ou morte, qu'elle soit
Par la vie ou la mort avilie, ou poussière
Dans un cercueil, ou bonne épouse sous un toit,
Qu'à son ombre mon chant offre un peu de lumière,

Et qu'elle reste aussi longtemps qu'existeront
Ces vers d'un jour inscrits au papier périssable,
La fille de Nérée à l'œil glauque, au crin blond,
Qui me vint de la mer et n'aima que le sable.

(*La Matinée du Faune*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française.*)

AMÉLIE MURAT

LA ROSE A LA MER

Ce n'est point une bague, ô mer, c'est une rose
Que je condamne et livre à ton immensité :
Veuille, en ta tombe éternellement entreclose,
Bercer ce peu de grâce et de suavité.

Certes, je ne viens pas, consacrant mon offrande,
En ma faveur, capter les dons irrésolus
D'un destin que mon cœur n'invoque ou n'appréhende,
Ni supplier des dieux auxquels je ne crois plus.

Le geste dont je lance, épanouie encore,
Cette pulpe florale et son pollen pourpré
Au gouffre dont aucun rameau ne peut éclore,
Symbolise un refus libre et désespéré.

Car la fleur dont le baume eût enivré ma veille
Et l'amour qui voulait exalter mon destin,
Je les anéantis d'une chute pareille :
Grande marée, à toi cet infime butin !...

C'est fait. A peine un choc éclabousse la lame
Qui reforme et poursuit son rythme souverain :
Un cadavre de fleur, une douleur de femme,
Que pèse cette écume à l'infini marin?

(*Le Sanglot d'Ève*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française.*)

ABEL BONNARD

LES DAUPHINS

Comme les chiens, autour des maîtres fortunés,
Nous sommes les dauphins gais, mâles, forcenés.
Si gros, nous sommes vifs comme des hirondelles.
Nous sommes les héros bénins, libres, fidèles,
Salubres, valeureux, insouciants, virils,
Et notre coup de queue assomme les périls.
Nous sommes les joueurs ivres d'eau : l'allégresse,
C'est de mêler la Corse et l'Espagne et la Grèce,
Et d'être, dans la mer où se perdent les vœux,
Comme un peigne, tordant la masse des cheveux.
Une joie enfantine est dans notre puissance.
Nous régnons, pleins de paix, de force et d'innocence
Dans les golfes unis que seuls nous dégrafons ;
Nous nous ruons, pareils à des taureaux profonds.
Nous poussons dans la vague un triomphe d'écume.
Le matin rit ; midi, massif comme une enclume,
Etouffe l'air ; mais nous, épais bétail des eaux,
Nous brisons leur fraîcheur alerte à nos museaux.
Le soir, quand le soleil éloigne ses fournaises,
Nous dansons, témoignant que nous sommes bien aises.

(Les Familiers,
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.)

GUY LAVAUD

ILES

Fermoirs d'or entrevus dans l'écume des eaux, —
Quelle main les accroche, étincelantes, rondes,
Pour que ne bouge pas, à quelque envol de flots,
Le manteau de la mer sur l'épaule du monde?

RIVIÈRES

Si doux ce souvenir de Bretagne, au printemps,
Quand la mer remontant le long de la rivière,
La gonflait comme un triste et gris roucoulement,
En mourant, enfle encore un cou de tourterelle.

RETOUR

Avec ta grève comme l'aile
Traînante et claire de la mouette
Et toute l'écume légère
Qui te couvre de plumes frêles,

Enfin je t'aperçois, ô terre,
Encor très lointaine, semblable
A quelque oiseau de haute mer
Endormi aux creux de la vague.

Terre douce, vallées, collines
Qu'on croyait bien ne plus revoir.
Vous revoici, rivières fines,
Par où s'écoule l'or des soirs

Et village, fin du voyage,
Où je sais que m'attend pensive,
Ainsi qu'on voit dans les images,
Près du feu une enfant assise.

ÉPILOGUE

Comme d'autres sont nés sous le signe d'un astre,
Je suis né sous celui de la mer et de l'eau.
Comme un signet de soie pris dans la cire grasse
Je ne puis détacher mon âme de ce sceau.
Quelquefois mon esprit, qui se croit libre, flotte
Et frôle, en se jouant, quelque moins bleu décor,
Mais mon cœur est au bord de l'océan énorme
Comme au creux d'une vague une algue qui s'endort.

(*Sous le Signe de l'Eau*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française*.)

MAURICE LEVAILLANT

LIBÉRATION

Lorsque je reverrai, dans le prochain automne,
La maison de granit auprès du bois mouvant,
Les rocs déchiquetés où la vague moutonne,
Les souples tamaris rebroussés par le vent,

Lorsque je m'étendrai dans la grotte lointaine,
Qui conserve, en son sable amical à mes doigts,
L'âme éparse et l'odeur de l'antique Sirène,
Et tout le bruit des flots entre ses murs étroits,

Lorsque je cueillerai le long de la falaise
Le souci nuancé de l'arrière-saison,
En regardant fléchir le ciel sanglant où pèse
Un soleil dilaté qui remplit l'horizon,

J'aurai tout abdiqué des orgueils et des craintes
Qui couronnaient mon front comme un bandeau de fer :
Libéré de l'amour et des molles étreintes,
Je recevrai le baiser rude de la mer...

En vain les souvenirs me conteront l'histoire
Des jours que je croyais heureux et triomphants ;
Leur voix ne fera plus au fond de ma mémoire
Que le bruit assourdi d'une ronde d'enfants.

Des jours entiers, couché sur la barque en dérive,
J'écouterai les mots rares des matelots,
Et je recueillerai dans mon âme attentive
Le grave enseignement de l'azur et des flots.

ŒILLET MARIN

Ce n'est qu'un humble œillet, mauve comme le ciel,
Qui sent, au bord des flots, la vanille et le miel
Et qui retient l'odeur des algues au passage.
Attache-le près de ta gorge à ton corsage...
Puis, quand la double ardeur de ta chair et du jour
Aura, tantôt, flétri son calice plus lourd
Et vers ton sein courbé ses délicats pétales,
Ne le rejette pas vers les vagues brutales...
Mets-le, comme un signet de tendresse et d'espoir,
Au livre d'oraison que tu lis chaque soir
Et, chaque soir, à l'heure inquiète et profonde
Où le regret se mêle au rêve, qu'il féconde,
Tout l'hiver, oubliant le morose horizon
Et la brume épaissie autour de la maison,
Rien qu'à sentir tes doigts caresser la relique
De l'humble fleur ravie au roc mélancolique,
Tu reverras l'été rire en son bleu décor,
Nos alanguissements sur les falaises d'or,
La villa de granit dans les genêts nichée,
La chapelle en ruine et vers les flots penchée,
Et, tendue au baiser du libre vent amer,
La dune rase au bord de la houleuse mer...

PIERRE JALABERT

LA MÉDITERRANÉE

(FRAGMENTS.)

O Mer, à l'innombrable et lumineux sourire ;
Amante des soleils et des zéphyrs légers ;
Toi, dont les chants berceurs ont des frissons de lyre
Quand tu roules ta vague au pied des orangers.

Mer, que les soirs bleutés nimbent de violettes
Et que les beaux midis ceignent de pourpre et d'ors,
Le pur esprit latin, nourricier des Poètes,
Comme une fleur céleste a germé sur tes bords.

O flots, si vous avez de profondes mémoires,
Si vous vous souvenez des jours les plus lointains,
Que vous devez savoir de sublimes histoires,
Vous qui fûtes avant les premiers des humains !

Sur vos plages d'or pâle, où la vague se berce,
Que d'empires, de rois, de peuples sont passés,
Que la mort balaya, comme le vent disperse
Les cendres des varechs sur les sables glacés !

Vous le vîtes rêver aux rivages d'Hellade
— Peut-être vous doit-il ses rythmes les plus beaux, —
L'Aveugle qui, forgeant les vers de l'Iliade,
Allait, et les chantait de bourgade en bourgade,
Comme un hymne de gloire en l'honneur des héros.

Vous avez vu de Tyr, de Carthage et d'Athènes,
La grâce, la puissance et les exploits guerriers ;
Et le soir, où les Grecs, à l'avant des carènes,
Pour fêter Salamine agitaient des lauriers
Et chantaient le « péan » des victoires hautaines ;
Quel orgueil vous rua comme d'âpres béliers,
Sur Xerxès qui fuyait vers des côtes lointaines !

Car vous aviez compris, ô flots victorieux,
Lorsque vous vous cabriez dans la lumière blonde,
Qu'une éternelle nuit aurait couvert le Monde
Si le Perse barbare et ses rois orgueilleux
Avaient vaincu la Grèce et la Lyre et les Dieux...

(*La Vie enthousiaste*, GARNIER FRÈRES.)
(Collection de *La Muse française*.)

JULES SUPERVIELLE

L'ESCALE

C'est d'abord un bouton de rade sur la mer
Et qui s'ouvre en pétales,
Rare fleur au jardin de l'horizon désert,
Escale !

Je suis las de n'avoir pour compagnons de route
Que des nuages gris changeant à tout moment,
Je suis triste de vingt jours de mer et de doute
Sur le navire obscur qui n'a pas de printemps...

Penché sur le soleil incliné des tropiques,
Je cultive les fleurs légères des couchants,
Mais, jardinier leurré de plantes chimériques,
Je les vois se faner sous la nuit ou le vent.

Escales des matins argentines et fraîches,
O fruits salins mûris par les soleils des mers,
Je veux mordre aux douceurs vivaces de vos chairs,
Vous qui de loin avez le duvet bleu des pêches.

Je ne vois rien encore à l'horizon figé
Dans le cercle marin que nul phare ne troue ;
Mais mon cœur, devançant tout ce morne trajet,
A déjà vu trembler Santa-Cruz à sa proue...

(Poèmes, FIGUIÈRE.)

JEAN DES COGNETS

SONGE D'APRÈS-MIDI

Sous le ciel blanc, veiné de bleu comme une opale,
Sur l'eau figée
De l'heure étale,
Au ras du bord d'ennui chargée
Flotte mon âme naufragée.

Barque noire, sans voile, et veuve d'équipage :
Espoirs, et souvenirs, et rêves,
Ils sont tous partis à la nage,
Ou dans les canots en dérive,
Vers les cimetières des grèves
Ou l'Atlantide dont la rive
Tremble à l'horizon de mirage...

Mais, de son flanc, barque fantôme,
Dernier roi du dernier royaume,
Par l'embrun baptisé sans prêtre,
Tristan le Léonnois peut-être
Pour mourir d'amour va renaître !

Volez, neiges ailées, mouettes,
Ecumes que les vents fouettent
Aux crinières des flots, cavales ébrouées !
Vanneaux, faites gémir vos flûtes enrouées !

Et que l'abîme éveille en sa conque profonde
L'orgue d'azur frotté d'argent des grandes ondes,
Et vous, lys de cristal aux transparents calices,
Cloches d'Ys que l'enfer enlise !

Couché sur sa nef d'aurore
Que son sang divin colore
De pourpres et d'hyacinthe
Tristan blessé dit sa plainte.

Et de leurs sources jumelles
Coulent, s'épandent, ruissellent
Son chant d'amour et sa vie...

Au long des mers, l'immortelle agonie
De ce cygne percé d'une flèche magique
Traîne un sillage d'arc-en-ciel et de musique
Dont les rayons changeants et la tiède haleine
Font fleurir le sourire et la voix des sirènes.
La nef à leurs seins nus se berce et se caresse,
Elles l'enlacent et la tirent de leurs tresses
Et le vent embaumé qui s'envole et soupire
Dans les cordages de la lyre
Porte l'écho du chœur divin jusqu'à la rive
Où l'écoute Iseult attentive.

La Bretagne, éternelle Iseult, ivre de rêve,
Qui s'accoude là-bas au lit d'or de ses grèves,
Terre plus douce qu'une chair, sous sa parure
De blonds ajoncs, de coteaux bleus, de frais feuillages,
Et la coiffe légère au vent de ses nuages,
Vierge mystérieuse et des dieux visitée
Dont le baiser guérit la blessure enchantée...

Sous le ciel couleur d'opale,
Sur l'eau figée,
Vogue mon âme triomphale
D'un dieu chargée.

MARÉE D'ÉTÉ

Toute la mer sereine
Reflète de ciel pur.
Le miel fleurit l'haleine
Qui, des sarrazins mûrs,
Sur le golfe d'azur
S'envole et se promène.

Sertie aux rochers bleus,
Une flaque d'opale
Veine de roses feux
Sa chair laiteuse et pâle :
Naïade virginale
Au corps aimé des dieux.

Mais ses sœurs les sirènes
Accourent la chercher :
Et, de leur voix prochaine,
Dès que s'entend hucher,
Saute de son rocher
Sur l'écumeuse arène,

Dans le sein de la mer
Qui, riant, la caresse
D'un baiser frais et clair

D'une ondoyante tresse...
Adieu, blonde déesse,
Plus vive que l'éclair !

Voici que son cortège
Monte aux sables mouillés,
Vagues en fleurs de neige,
D'aubépines, d'œillets
Par la brise effeuillés
En écume d'arpèges,

Et qu'au large des cieux,
Des terres, de l'histoire,
Dans le Wahall en feu
D'un occident de gloire,
Sur le haut promontoire
Chante le chœur des dieux !

ANDRÉ CORTHIS

VISIONS

.....

A quoi penserons-nous ce soir? Le beau passé
Emplit la mer, car c'est la mer grecque et latine.
Veux-tu penser à la beauté? Veux-tu penser
Que Cléopâtre reine ou qu'Hélène divine
Est debout sur la plage et rit, les bras dressés?

Tendue aux seins de plis où la lumière rôde,
Sa tunique d'or roux bruit au vent amer;
Son front bas est serré entre deux émeraudes
Troubles. — Le soir profond s'élargit sur la mer.
Aphrodite. La pluie est molle, claire et chaude.

(*Gemmes et Moires*, LEMERRE.)

NOËL NOUET

CLAIRS DE LUNE

Comme la lune a dû briller
Cette nuit sur les mers de Grèce,
Sans qu'il y eût une prêtresse
A l'attendre près d'un pilier !

Et comme, dans l'ombre laiteuse,
Le vallon devait être beau,
Le vallon où dort le tombeau
De Virgile auprès d'une yeuse !

Comme sur tous les archipels
La paix devait s'étendre, douce,
Tandis que sur la plage rousse
Murmuraient les flots éternels !

Et sans doute quel grand silence
Remplissait là-bas Pompéi !
Quelle belle nuit sur Florence !
Et comme, de rêve envahi,

Tout le grand canal de Venise
A dû se couvrir de reflets
Entre ses lignes de palais,
Sous cette lune bleue et grise !

Mais aussi quels beaux rayons purs
Ont dû glisser la nuit dernière
Sur la vieille église et le lierre,
Sur les toits bas et sur les murs

De cette bourgade lointaine
Où je naquis un soir d'hiver !...
Toutes les lueurs sur la plaine !
Toutes les clartés sur la mer !...

(Les Etoiles entre les feuilles,
BIBLIOTHÈQUE DU TEMPS PRÉSENT.)

A.-P. GARNIER

LA LUNE AU FRONT D'ARGENT...

La lune au front d'argent qui mène les marées,
Emerge d'un nuage au gré du vent des nuits.
La bourgade endormie et les barques ancrées,
Les villas, les jardins, la pelouse et le puits,

La roche à pic sur l'eau, le vert lacis des sentes,
Les îles, les chemins, la baie et ses courants
Baignent au lac subit de clartés bleuissantes,
Et l'heure est de féerie au bord des flots errants.

Une barque a glissé sur la splendeur de nacre
Pour n'apparaître plus qu'au soleil des matins.
Là-bas s'élève un chant de l'âme et qui consacre
Les solennels désirs, les amoureux destins.

Le clair de lune au ciel pâli coule et ruisselle,
Et, sur l'onde laiteuse, en son cours nonchalant,
Qui miroite, chatoie, éblouit, étincelle,
Jusqu'au blême horizon suspend un chemin blanc.

(*Le Soir marin*, GARNIER FRÈRES.)

FLOTS VAPOREUX...

Flots vaporeux, nacrés, roulant sous la lumière,
Lac de splendeur qu'éveille et propage le soir,
Où nos rêves mortels, flattés de nonchaloir,
Sans souci de blessure et d'ennuis font croisière,

Vous allégez en nous la peine coutumière
Comme une halte sainte aux fleurs d'un reposoir ;
De vertu couronnés et laurés de savoir
Sourdent les chants d'extase et les mots de prière.

Il est dans l'air, au flot montant chargé de sel,
Avant que le soleil ne meure, un instant tel
Et si vibrant d'oubli, de subtiles musiques,

Que nous ne songeons point, quand la brise fraîchit
Et qu'aux lointains la plage en sa courbe blanchit,
Au vent tumultueux des horizons tragiques.

(*Le Soir marin*, GARNIER FRÈRES.)

HENRY-JACQUES

CAP-HORN

Le grand François cette nuit va périr.
C'est tout à l'heure, en bordant la misaine,
Qu'une poulie arrachée à la peine
A trouvé sur son front l'endroit qui fait mourir.
On a pansé sa pauvre chair meurtrie,
En lui disant : « Ce n'est rien, la cot'rie. »
On a séché les gouttes de sueur
Qui sur son front semblait pleurer douleur
Le capitaine, un frère de la côte,
Est venu voir, en ayant bien vu d'autres.
Mais devant l'homme, et fronçant les sourcils,
Il a grogné : « Il est foutu, not'fils.
On ne peut rien quand la mort est à l'œuvre.
Et maintenant, les bordées en manœuvre...
Matelot, marche ou crève, il faut faire de l'ouest. »

Le grand François est bien seul pour mourir.
Les compagnons, là-haut, sont à l'ouvrage
La mer aux poings et le vent au visage :
Vingt hommes face au Cap ne peuvent pas mollir.
Le grand François, dans sa tête blessée,
Songe à son coffre, aux hardes entassées,
A ses copains qui sûrement ont deuil.
Comme ils sont loin, et lui, comme il est seul !

Lequel viendra, le temps d'une accalmie,
Le dorloter d'une parole amie?
Mais sur le pont s'écrasent grains sur grains ;
Il n'est là-haut que courages marins.
La mer hostile aux faiblards, aux malades,
Pour la servir veut tous les camarades...
Matelot, marche ou crève, il faut faire de l'ouest.

Le grand François est mort au jour levant.
Le sang mettait larmes à ses paupières.
Nul n'a pleuré devant tant de misère,
Mais pour les hommes forts a sangloté le vent.
Dans un morceau de toile toute neuve
On l'a cousu en songeant à sa veuve ;
Pour qu'il descende au fond des eaux, d'aplomb,
On l'a chaussé de ferraille et de plomb.
La mer roulait comme un ventre de joie ;
Les albatros criaient après leur Proie,
Et le Soleil du Cap, jaune et mal cuit,
Trempait le corps de ses rayons pourris.
Mais sans faiblir, sur la route incertaine,
On s'en allait, le nez dessus sa peine...
Matelot, marche ou crève, il faut faire de l'ouest.

On a jeté grand François à la mer.
Adieu, garçon. Le pavillon en berne
De ses couleurs essuyait le ciel morne.
Le grand vent se signait sur nos fronts découverts.
Adieu, garçon. Ton vrai repos commence :
Les jours pour toi seront toujours dimanche ;
Ton corps lassé vers la paix des grands fonds
Descend tout droit sur ses ailes de plomb.

Virant de bord, nous reprenons la course
Pour remonter au ciel de la Grande Ourse ;
Déjà la tâche est remise à nos poings.
Adieu, garçon... la route n'attend point.
Notre douleur, dans l'effort, dans les veilles,
N'a pas le temps de devenir bien vieille...
Matelot, marche ou crève, il faut faire de l'ouest.

MARC-ADOLPHE GUÉGAN

A PLAT VENTRE

Je suis seul sur la dune, à plat ventre, et je mâche
Un brin d'herbe pris dans un champ d'un doigt distrait.
Et la mer au repos m'écrase d'un attrait
Puissant et lourd devant lequel je me sens lâche.

Tout à l'heure, là-bas, un thonier se montrait,
Partant vers l'horizon pour sa féconde tâche.
Le jonc flexible, sous la brise qui le fâche,
Egratigne l'épiderme du ciel d'un trait.

Lentement, lentement, mon esprit s'étiole.
Je vois dans ses détails une humble bestiole
Et je pourrais compter le sable grain par grain.

Et, pendant que je vis sans joie et sans chagrin,
Un chardon minuscule à la pointe barbare
Se dresse sur la mer colossale et la barre.

(Oya-insula ou l'Enfant à la Conque, MESSEIN.)

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.

MARIE-LOUISE VIGNON

LES BARQUES

Belles barques d'argent qui, longtemps immobiles,
Dans la vaste embouchure où monte un flot amer,
Cinglerez vers la forme adorable des îles
Semblables à des fleurs éparses sur la mer ;

O barques, théorie aux blanches silhouettes,
Belles d'une sereine et classique beauté,
Près de vous envoler ainsi que des mouettes
Dans l'azur, dans la brume et vers l'immensité ;

Grâce, harmonie, ô groupe ailé que je contemple
Des remparts de la ville où je marche en rêvant,
Mon cœur découragé vous prendra pour exemple,
Vous que viendra chercher tout à l'heure un bon vent.

Car vous m'avez appris qu'il faut savoir attendre
Et le retour du flux et l'instant du départ,
Et que, comme la voile est faite pour se tendre,
Un cœur jeune au bonheur est promis tôt ou tard.

(Ciels clairs de France, JOUVE.)

TRISTAN DERÈME

LA MAGICIENNE

Le vent hurle et, dans sa monstrueuse colère,
Jusqu'au lugubre ciel soulève les flots noirs.
Pas un astre. Ma vie aux amples désespoirs
Erre sans gouvernail, lamentable galère.

Tu parais ; l'ouragan suspend son large cri ;
Tu parles, et ta voix douce et lente l'apaise,
Et la mer en chantant caresse la falaise,
Et mon rêve au soleil est un vaisseau fleuri.

(*La Verdure dorée*, ÉMILE-PAUL FRÈRES.)

HENRY CHARPENTIER

OCÉAN PACIFIQUE

(FRAGMENT.)

Entre la mer salée et le zénith en flamme
Un brick désemparé berce un homme qui dort.
Epars, dément, crispé, tout l'équipage est mort,
Hormis ce pâle enfant au visage de femme,
Hélas! trop tôt parti, pour fuir un peuple dur.
Est-ce Pym, bateau-ivre, est-ce toi, pauvre Arthur?
Oh! dors, plonge au néant des heures oublieuses.
Et, de la nue et l'eau, vous, filles pluvieuses,
Roulez en doux torrents de perles sur son front.
La mer brille. Midi fond l'ombre et le goudron.
Le brick aux ais disjoints sous le poids des fantômes
Descend vers la fraîcheur des transparents royaumes,
Les flots montent les flots. O blanchissants bisons!
O poursuite éternelle! Infinis horizons!
De la mi-nuit tragique à la frileuse aurore
Tom Allan, timonier, enfant de Baltimore,
Aime entendre, aime voir, dans le brouillard turquin,
Bramer, rire et changer Protée américain.
Quarante ans il rêva d'étranges Lusiades.
Mais, cette nuit, que vont déclinant les Hyades,
Le vieil homme, lassé des rebelles troupeaux,
Attend de l'Océan sa paye et son repos.

Et, tout à coup, sans bruit, à moins d'une encolure,
Un très ancien vaisseau penché sur sa voilure
Apparaît. De muets et lents commandements
Sur le pont encombré d'armes et d'instruments
Font courir et trembler un sénile équipage.
Courbé, tordant sa barbe, écume de naufrage,
Le Maître amer compulse un rongé portulan.
Il se lève. Il saisit la main de Tom Allan.
De grands voiliers glissants, pareils à des archanges,
Dans un remous d'abîme et d'éternelles fanges,
Des monstres oubliés déroulant leurs anneaux,
Une vergue rompue, un bouquet, deux tonneaux...
Un homme seul perdu depuis longtemps s'épuise
A nager. Le soir tombe. Il pleut. La houle est grise.
L'homme a levé les bras. Il se laisse couler.
Les grands vents en ce lieu ne cessent de souffler
Ni la mer de se plaindre aux brisants. O nuages,
Sur la sphère du ciel continents en voyages,
Rendrez-vous, quelque jour, l'azur à ces déserts
Toujours mouvants, toujours grondants, toujours couverts ?

(Océan Pacifique, Marcelle LESAGE.)

PIERRE GUÉGUEN

TUAL DES MARÉES

(FRAGMENT.)

Quand les arbres carguaient leur voilure d'automne,
Nimbé d'une rose des vents,
Tu débarquais au port de l'école bretonne,
Tual, tout frais des ouragans.

Tu voulais retenir ces rites des Nautiques
Qui vous ouvrent l'espace éperdu des longs cours ;
Tu laissais repartir, par la motte atlantique,
Un père paquebot à l'écumeux labour,
Et tu prolongeais ton escale
Jouxte les portulans et les tables navales.

O Tual le Marin, ô Gulliver perdu
Parmi nous, les petits enfants de Lilliput,
Tual, que notre maître accueillait comme un frère,
Tombé, moite d'embruns, du bleu des planisphères
Au ciel du tableau-noir dont la nocturne laque

S'étoile sous la craie en Chemins de Saint-Jacques ;
Ecolier migrateur, Tual adolescent,
Qu'habitait quelque oiseau fanatique de vent,
— Si tu sanglais tes reins d'une ceinture en fleur,
Tu semblais t'enrouler dans un rouge Equateur.

Je n'ai jamais revu, Tual ton front lauré,
Ton teint de poudre d'or ni tes francs yeux nacrés,
Mais j'ai rêvé souvent tes croisières épiques
Des épais Pot-au-Noir aux fumants Mozambiques.
Ne faisais-tu ta barbe au milieu des moussons
Avec la fleur d'écume empruntée aux typhons?
Et ne mêlais-tu pas, en d'amoureuses rades,
De blancs jambages nus à des jambes de jade?
Tu rapportais, dit-on, dans les coffres du bord,
Un volcan du Japon, la pagode d'Angkor,
Du souchong parfumé, quelque île de la Sonde,
Et pour ton banc de quart la tristesse du monde.

Est-ce toi, est-ce moi, ce Tual long-courrier
Dont le vaisseau varlope, au plus blanc de l'aubier,
L'arbre rugueux des Mers et son immense grume?
Qui de nous a vaincu le poulpe mou des brumes?...
Frères, nous sommes deux à bord d'un même cœur,
Et nous appareillons sitôt que la clameur
Des vents du large monte, appelant à l'ouvrage
Tes mariniers, ô verte usine des Voyages !...

(Poèmes hauturiers.)

LE LONG-COURS DE L'ANGUILLE

(FRAGMENT.)

...Vient l'heure des carillons roux.
Aux clochers du saule et de l'aulne
Tintent, sur les ruisseaux d'automne,
Les angelus feuillus et doux.
Alors, des étangs de Russie,
Des marécages solognots,
Des saphirs de Côme et d'Oo,
Des lagunes de Vénétie,

Sous l'aiguillon d'un dur désir
L'Anguille se met en voyage
Vers son ancien atterrissage,
Halée au fil d'un souvenir.
Retrouve pour elle, montagne,
L'odeur des sentiers oubliés !
Ouvre-lui ton creux tablier
Pour qu'elle s'y coule, campagne !

Voici luire la gare d'eau,
Première étape de sa course.
Un rapide part de la source
Et l'emporte au long du réseau.
O fleuve, de mœurs pastorales,
Menant tes paisibles poissons,
Reconnais la race amirale
Et la rigueur des passions.

Tes troupeaux de bouches gourmandes
Nagent tous à contre-courant,
Pour profiter de ce torrent
Qui leur apporte la provende.
Seule l'Anguille suit le cours
Trépidant de tes flots en crue
Et n'arrête ni nuit ni jour
La force obscure qui la rue.

On voit la cotte mi-partie,
Noir-de-mûre et feuille argentée,
Qu'en route elle s'est tricotée ;
Puis, d'un trait jamais ralenti,
Elle affole tous les contrôles
Postés à la pile des ponts :
Cette lueur de discobole
Est un coureur du Marathon.

Sa nageoire en aileron change ;
Son œil grossit en phare étrange
Qui dissoudra dans la splendeur
L'opacité des profondeurs.
Elle n'est plus une rustique,
Mais une fille d'Océan
Que son instinct, d'un rude ahan,
Décoche en la cible atlantique.

(Poèmes hauturiers.)

DE LA VILLE DE MIRMONT

L'APPEL DE LA MER

Par l'appel souriant de sa claire étendue
Et les feux agités de ses miroirs dansants,
La mer, magicienne éblouissante et nue,
Eveille aux grands espoirs les cœurs adolescents.

Pour tenter de la fuir leur effort est stérile ;
Les moins aventureux deviennent ses amants,
Et, dès lors, un regret éternel les exile,
Car l'on ne guérit point de ses embrassements.

C'est elle, la première, en ouvrant sa ceinture
D'écume, qui m'offrit son amour dangereux,
Dont mon âme a gardé pour toujours la brûlure
Et dont j'ai conservé le reflet dans mes yeux...

(Les Horizons chimériques, GRASSET.)

JEAN LEBRAU

PORT-VENDRES

O Méditerranée en fleur, mère des sages,
Le parfum de ta fleur, née aux baisers du vent,
Et le parfum de ces villages
Qui dans mon souvenir refleurissent souvent,

Comme sur les étangs, ô Méditerranée,
Je reviens aujourd'hui le respirer sur toi,
Par le plus beau jour de l'année !
Et la même fumée est grise sur le toit

Des pêcheurs de ce port où Vénus est présente
Parmi des gamins nus se mouvant comme un chœur,
Mais le paquebot se présente,
Tout gonflé de désirs convergeant sur mon cœur,

Tant il semble qu'on soit délégué par la Terre
Pour saluer ceux qui s'avancent, flamme au mât,
Et qu'une jeune passagère
Vous porte sur sa joue un rose et brun climat.

Port-Vendres au beau nom, dans un décor sans ombre,
Maisons blanches ainsi que l'adieu des mouchoirs,
Et l'azur où là-haut je sombre,
Sur la roche brillante, aux aguets des revoirs !

(*Le Ciel sur la Garrigue*, LIBRAIRIE DE FRANCE.)

JEAN COCTEAU

LA MÉDITERRANÉE

Quel soleil ! On dirait une cymbale ronde
Attendant le grand choc d'une cymbale sœur,
Dont le disque inconnu, soudain, envahisseur,
Sonnera contre lui l'auguste fin du monde !

Sous le ciel courbe où seul un astre a fait son nid,
On a l'impression si sublime et si nette
Que la mer, suspendue au flanc de la planète,
Brille et tremble à l'envers sur le gouffre infini.

Le tendre vent qui lisse et qui boucle les vagues
Agite sur mon front les rameaux de la paix ;
Le sol, pareil aux toits, sous un azur épais,
Astreint ma frénésie aux somnolences vagues.

O Jouvence ! Jouvence, où mon cœur est allé
Se rajeunir d'un mal dont le chagrin me hante ;
J'aime ta solitude humide et scintillante,
Où le ciel de midi mire un ciel étoilé.

(La danse de Sophocle, MERCURE DE FRANCE.)

JACQUES GAUSSERON

LE DÉSIR DE LA MER

Je suis la barque du pêcheur sur la lagune,
Dans l'attente du vent qui porte vers la mer.
Ma voile en panne bat comme une aile importune,
Loin des orients clairs...

Le patron, pâle et veuf, dont les yeux n'ont plus d'âge
Pour avoir absorbé l'éternel horizon,
Oppose à son destin l'immobile visage
De l'acceptation.

La pleine mer bondit loin des bancs où se traîne
L'impuissante rivière aux ondes sans couleur.
Fuirai-je ces cieux gris, si je sens ma carène
Comme lourde de fleurs?

J'aurai trop vu croupir de soleils et de lunes
Sans que rien ait fleuri sur mes haubans amers.
J'entends, j'entends toujours grandir sur la lagune
Le désir de la mer.

(Les Vols exilés, Edition des GÉMEAUX.)

PHILIPPE CHABANEIX

VOYAGES

Ce vaisseau balancé m'apporte dans ses voiles
Des rêves en essaims éclos sous d'autres cieux
Et les phares géants allument leurs étoiles
Tandis qu'au fond du bar l'amour cerne tes yeux,

Enfant cruel et doux qui fais pleurer les filles
Et qui traînes ta grâce au milieu des festins,
O Don Juan revenu des lointaines Antilles
Pour qui les plus beaux corps ne sont que vains butins

(Le Poème de la Rose et du Baiser, LE DIVAN.)

LE NÉGRIER

Dans la rade à minuit, sous un ciel couleur d'encre,
Tous feux éteints un beau navire jetait l'ancre ;

Armé de vingt canons et voilier sans égal,
En droite ligne il arrivait du Sénégal ;

Et jusqu'à l'aube on débarquait sur ton rivage,
Dominique, les noirs vendus pour l'esclavage.

YVES-GÉRARD LE DANTEC

FIN DE SPECTACLE

Sur un décor strié de nuances fondues,
Au-dessus de la mer calme d'un bleu d'acier,
Un petit flocon blanc, nuage émacié,
Flotte et voyage, ainsi qu'une barque perdue.

Les aiguilles des pins et les branches tordues
Découpent sur le ciel des spectres de sorciers.
Chaque île, roide ainsi qu'un géant qui s'assied,
Trempe dans l'eau d'argent ses ombres confondues.

Plus haut, comme un manteau qui pend, sombre haillon,
Des strates longs et noirs étalent leurs maillons
Dont la nuit tissera la trame de ses toiles :

Le divin histrion a quitté les tréteaux
Et voici s'allumer les lustres des étoiles,
Pendant que lentement descend le grand rideau...

(L'Or des Souvenirs, Edition des GÉMEAUX.)

CLAUDE DERVENN

POUR PARTIR

O mes Songes, quel atavique sortilège
Presque toutes les nuits vous conduit vers la Mer,
Sans cesse, vous mêlant à ses travaux amers
Comme font les courlis dans l'écume qui neige ?

Parfois, depuis des mois, j'ai quitté les bateaux,
La houle, l'horizon, les voilures, les îles...
— Pourtant, malgré la rive et l'étreinte des villes,
Mon rêve inconscient retourne sur les eaux.

Il nage, éclaboussé par l'embrun qui s'élève.
La tempête livide entoure son effort.
Il se débat, canot perdu, sans feu, ni port...
O voyage obsédant qui jamais ne s'achève !

O nostalgique appel d'un pilote inconnu !
Que de golfes sans nom dont l'image me hante !
Que d'incertains départs, de chaloupes errantes,
Dont le pont luisant d'eau glisse sous mes pieds nus !

Mes Songes, qui m'avez offert tant d'estuaires,
De quais pleins de filets, d'algues et de poissons,
De plages où le Vent et moi nous bondissons,
Et de soleils couchants sur les eaux solitaires,

Ah ! puisque mon corps doit, mes Songes, consentir
A l'immense sommeil des nuits de funérailles,
N'est-ce pas qu'il y a derrière leur muraille
Je ne sais quel vaisseau qui m'attend pour *partir* ?

ANDRÉ CANTEL

MONOTONY

(Chanson de la brise anglaise.)

Le ciel est ce matin d'un gris terne,
et la mer
est couverte d'embruns.
Les mouettes dans l'air
voltigent sans repos autour des mâts.
La brise
chante dans les haubans une romance grise,
sifflement monotone et sans fin.
L'horizon
indécis est vêtu d'une molle toison
que les moutons errants ont semée.
Mon navire
avance lentement et les flots se déchirent
et s'écartent le long de ses flancs noirs.
Un grain
passe là-bas dans l'ouest sans nous voir.
Les marins
n'ont pas même endossé leur ciré,
et la houle
soulève lentement le grand bateau qui roule.

(En Navigant, JOUVE.)

MARIE-PAULE SALONNE

LE MEILLEUR REMÈDE

Pourras-tu conserver tes vains regrets d'amour
Dans le vent qui, narquois, rebrousse les pensées?...
Tes yeux déçus, tes nerfs souffrants, tes soifs lassées,
Guériront leur dolence au contact du plein jour.

L'odeur des ajoncs drus et des pins forts et courts,
Vin des grappes de joie éperdûment pressées,
Fera se soulever, par robustes brassées,
Ces grands élans de vivre, au fond de toi toujours.

De la plage sereine et des rocs qui miroitent,
L'arome des varechs aux corolles étroites,
Montant vers la falaise imbibera ta chair...

Fuis la honte, aujourd'hui, de garder une ride.
Car il faut soutenir, d'un cœur étale et clair,
Le dédaigneux regard de la mer impavide...

LOUIS BRAUQUIER

MORT DE L'ARMATEUR

Le vieillard fit ouvrir les fenêtres. La chambre
S'élargit dans l'espace et le soleil vivant.
Il dit : « Refermez-les. La mort viendra me prendre
Avant la fin du jour ; appelez mes enfants. »

Quatre fils attendaient, fermés dans ce dimanche,
Songeant aux habits noirs qu'ils porteraient l'été.
L'après-midi dormait comme un bloc de silence
Sur le corps de la ville et le Port arrêté.

Ils vinrent près du lit et levèrent la tête ;
Les yeux du moribond ne se tournèrent pas,
Ils regardaient déjà, lointaines, d'autres fêtes
Et d'autres pavillons aux pommes d'autres mâts.

« Mes fils, pardonnez-moi, j'ai fini la semaine ;
« Je ne pouvais partir avant ce dernier jour,
« Mais ce soir je suis prêt et ma vieille carène
« Lève l'ancre à la nuit pour d'importants longs-cours.

« N'oubliez-pas : demain, en gare maritime,
« Vous avez trois wagons pour le départ du dix.
« Deux chèques barrés sur la Banque d'Indo-Chine
« Seront couverts avec du papier sur Paris.

« Je veux que vous gardiez de l'ordre en mes affaires.
« Peut-être m'en rendrez-vous compte devant Dieu.
« Moi je retourne dans ma première misère
« Et je laisse ma flotte errante sous les cieux.

« Maintenant je m'accroche au tourment des navires
« Que j'ai fait naître et que j'ai donnés à la mer ;
« Laissez-les s'approcher, et laissez-moi leur dire
« Mon amour, ô mes fils. Leurs noms doux et amers

« Se marient à la joie des beaux itinéraires
« Fixés par les besoins du fret. Et je voudrais,
« Lorsque mon corps sera mélangé à la terre,
« Que vous mettiez mon nom en poupe d'un voilier.

« Je ne veux pas sur votre yacht, ni sur la barque,
« Ni sur mes cargos noirs qui mangent du charbon,
« Mais à l'arrière blanc d'un lourd trois-mâts de charge,
« Je reprendrai le cours de mes navigations.

« Je reverrai, comme à dix-huit ans, l'Amérique,
« Quand j'étais pilotin sur l'"Eugénie Faurel",
« Voyage de dix mois, de Nantes à Iquique,
« Et passé le cap Horn avec des doigts de gel.

« Je revivrai les jours de la mer, monotones,
« Et peut-être en croisant des routes oubliées,
« Retrouverai-je l'âme et la coque fantôme
« Des deux schooners perdus en décembre dernier.

« Pourtant le Lloyd leur donnait la première côte :
« C'est bien pour ça que les assureurs ont payé.
« Ils ont dû rencontrer un récif à la côte,
« Et dériver vers l'ossuaire des voiliers.

« Adieu, mes quatre fils et mes douze navires
« Bien armés et pourvus de rudes équipages.
« Je sais que vous boirez encor sur les terrasses
« Des cafés, à midi, de frais apéritifs.

« Cependant, il ne faut pas
« Prendre les jours comme ils viennent ;
« Faites-les de votre peine,
« Faites-les avec vos bras.

« Ne croyez pas que ma fortune
« Soit un bien qui vous est dû.
« Mes nuits froides sur les hunes,
« Qui de vous les a vécues?

« Ne méprisez pas les hommes
« Que vous faites travailler :
« Les dockers sur les mahonnes
« Dans l'épaisseur de Juillet,
« Ceux qui alignent des sommes
« En vos bureaux grillagés.

« Vous commanderez la messe
« Mortuaire à la Major.
« Je veux que dans mon cortège
« Le prêtre aux ornements d'or

« Précède les orphelines,
« Et que les pénitents noirs,
« En cagoules sans espoir,
« Chantent des prophéties latines.

« Je veux que ce soit le matin ;
« Le vent salé sur l'esplanade
« Où les cordiers devant la rade

« Amarrent des vaisseaux lointains,
« Fera lever des ailes sombres. »

Soudain les fils se sentirent
Comme des vaisseaux démâtés
Jetés au plein sur un rivage
Dont nul ne reconnaît les bords.

Dehors, la rue chantait. Vénus
S'allumait au ciel des ruelles.
Une rude fête charnelle
Se couchait sur les quartiers drus.

Cependant un trois-mâts au large,
Qui depuis deux jours attendait,
Sans débarquer son équipage,
Sans demander sa place à quai,
Hissa au ciel six voiles noires
Et disparut dans le couchant.

Des navires, dans l'Atlantique,
Sans faiblir, ni se dérouter,
Toute la nuit et les jours d'après,
Prirent des lignes nostalgiques
Pour obéir aux volontés
De cet homme mort un soir de dimanche
Qui ne devait pas les voir retourner.

(Le Bar d'Escale, EDITIONS DU FEU.*)*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
THOMAS DE BRETAGNE. — La mort de Tristan	1
MARIE DE FRANCE. — I. La Fille coupable et la Mer	5
— II. La Nef enchantée	8
PHILIPPE DE THAUN. — La Sirène	10
CHARLES D'ORLÉANS. — En regardant vers le païs de France	11
JEAN PARMENTIER. — Les merveilles de la Mer	13
CLÉMENT MAROT. — La mort de Léandre	15
PIERRE DE RONSARD. — La Tempête	17
— Rochers au bord de la Mer	18
MARIE STUART. — Chanson faite lors du départ de Marie Stuart pour l'Écosse	19
OLIVIER DE MAGNY. — Ode sur l'invention du Navigage	20
DU BARTAS. — Le Déluge	22
JEAN LE HOUX. — Le pauvre Marinier	24
HONORÉ D'URFÉ. — Départ d'une Nef	25
FRANÇOIS DE MAYNARD. — Stances	26
RACAN. — Pour un Marinier	27
THÉOPHILE DE VIAU. — Le Plaisir d'être au bord de la Mer	29
SAINT-AMAND. — Le Contemplateur	31
GEORGES DE SCUDÉRY. — Le Port de Marseille	33
TRISTAN L'HERMITE. — La Majesté de la Mer	35
J.-F. SARASIN. — Myrtil ou le Nautonnier	37
LA FONTAINE. — Le Berger et la Mer	40
JACQUES DELILLE. — Nice	42
LÉONARD. — Quand le Zéphire souffle sur la Mer	43
ANDRÉ CHÉNIER. — La Jeune Tarentine	45
— Fragments	46
CHATEAUBRIAND. — Le Naufragé	47
ESMÉNARD. — Le Spectacle des Flots	49
PIERRE LEBRUN. — Le cimetière au bord de la Mer	50
MARCELINE DESBORDES-VALMORE. — Les Roses de Saadi	52
LAMARTINE. — Le Golfe de Baïa	53
— L'Occident	55
ALFRED DE VIGNY. — La Bouteille à la Mer	57

Pages

VICTOR HUGO. — *Oceano Nox* 62
— Une nuit qu'on entendait la Mer sans la voir 64
— Paroles sur la Dune..... 65
— Jersey 67
SAINTE-BEUVE. — Les Vagues 70
BARBEY D'AUREVILLY. — Le Vieux Goéland..... 72
MAURICE DE GUÉRIN. — L'Attrait de la Mer 75
THÉOPHILE GAUTIER. — Au bord de la Mer 77
JOSEPH AUTRAN. — Le Bassin de Carénage 78
LECONTE DE LISLE. — Effet de lune en Mer 79
CHARLES BAUDELAIRE. — L'Homme et la Mer 81
— L'Invitation au Voyage 82
— Le Voyage..... 83
ANDRÉ LEMOYNE. — Marine 90
THÉODORE DE BANVILLE. — Ballade en quittant le Havre de Grâce. 92
PAUL ARÈNE. — Noël en mer..... 94
SULLY PRUDHOMME. — Le long du Quai..... 97
JEAN LAHOR. — Ouragan nocturne 98
CATULLE MENDÈS. — Le Ciel est très bas 99
LÉON VALADE. — Port de Mer 100
CHARLES FRÉMINE. — Le Raz Blanchart 101
JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA. — Armor 103
— Mer montante..... 104
FRANÇOIS COPPÉE. — Aux bains de mer 105
STÉPHANE MALLARMÉ. — Brise marine..... 107
PAUL VERLAINE. — Beams..... 108
— Je ne sais pourquoi 109
ANATOLE FRANCE. — Marine 110
TRISTAN CORBIÈRE. — Au vieux Roscoff..... 111
— Les quais déserts 112
— La fin..... 113
AUGUSTE ANGELLIER. — Joie de la Mer 115
GABRIEL VICAIRE. — Croquis Bretons 116
VICOMTE DE LA BARRE DE NANTEUIL. — Le Goéland..... 117
RAOUL PONCHON. — *Maris Stella*..... 118
JEAN RICHEPIN. — Le Chalut 121
FRÉDÉRIC PLESSIS. — De Plouescat à Brignogan..... 124
— Solitude 125
PAUL BOURGET. — Prélude 126
ARTHUR RIMBAUD. — Bateau ivre 128
LAURENT TAILHADE. — Le Chant de Glaucos..... 132
ÉMILE VERHAEREN. — Vers la Mer 134
AUGUSTE DORCHAIN. — Musique au bord de la Mer..... 136

Pages

MAURICE BOUCHOR. — La Fleur des Eaux..... 138
FÉLIX JEANTET. — La Sirène..... 140
JEAN MORÉAS. — Stances :
I. *Je songe aux cieux marins* 141
II. *Quand je viendrai m'asseoir dans le vent.* 141
EDMOND HARAUCOURT. — Il pleut sur la Mer..... 142
YANN NIBOR. — Les Albatros..... 144
ARY RENAN. — Le Mirage..... 147
ALBERT SAMAIN. — La Maison du Matin..... 148
ANDRÉ FONTAINAS. — Sonnet 149
CH.-TH. FÉRET. — Le Normand de la Mer 150
EUGÈNE LE MOUEL. — Mousse de l'État..... 152
ALBERT MOCKEL. — Nuit en Mer..... 154
ANATOLE LE BRAZ. — Les Épaves 155
— La Chanson du Vent de Mer 157
PIERRE DE NOLHAC. — Sommeil au bord de la Mer 159
GUSTAVE KAHN. — La Mer dans la Nuit 160
MAURICE DONNAY. — Christ 162
JULES LAFORGUE. — Méditation grisâtre 163
JOHN-ANTOINE NAU. — L'Ile verte..... 164
CHARLES VAN LERBERGHE. — Sirènes 166
SAINT-POL ROUX. — L'Oraison du Patron..... 168
VICTOR-ÉMILE MICHELET. — Ballade du bon Navigateur 170
STUART MERRILL. — La Ville marine 172
PAUL GUIGOU. — La Cathédrale merveilleuse 174
JULES TELLIER. — L'Oiseau à la Mer 176
FERNAND MAZADE. — Tempête 177
— Le Crabe..... 178
CHARLES LE GOFFIC. — Novembre 179
HENRI DE RÉGNIER. — Apparition 180
— Odelette 181
ERNEST RAYNAUD. — Massilia 182
FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN. — Minuit 183
SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. — En Mer 185
ANDRÉ BELLESSORT. — Les Absents 186
RAYMOND DE LA TAILHÈDE. — Ombres 187
P.-J. TOULET. — Nocturne :
Douce plage où naquit mon âme..... 189
Nous jetâmes l'ancre..... 190
Sur l'océan couleur de feu 190
GEORGES DRUILHET. — Marine 191
EDMOND ROSTAND. — Les Barques attachées 192
ÉDOUARD BEAUFILS. — Cri d'Appel..... 194

Pages

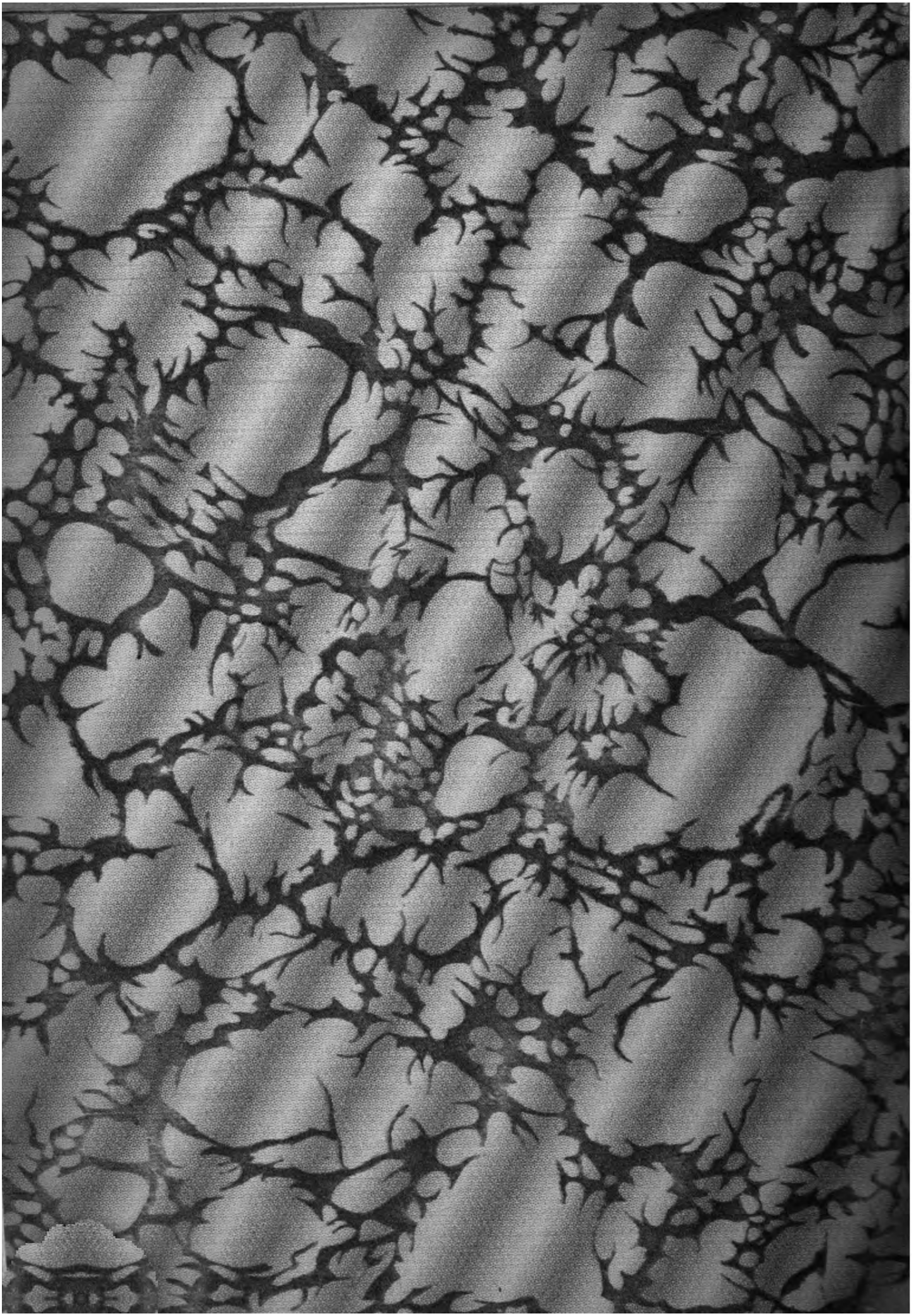
FRANCIS JAMMES. — Mer agitée 195
CHARLES MAURRAS. — Marine 196
FRANÇOIS GÉLARD. — Pêcheurs d'Islande 197
PAUL SPAAK. — Flandre 199
PIERRE LOUYS. — Vers les yeux des Sirènes 200
JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE. — Retours 201
PAUL VALÉRY. — Le Cimetière marin 202
ROSEMONDE GÉRARD. — Sur une Plage 207
EMMANUEL SIGNORET. — Le Vaisseau 208
AUGUSTE DUPOUY. — *Suave mari magno* 210
— Confort 211
PAUL FORT. — Puisqu'il faut toujours que l'on parte 213
— Les Baleines 214
HENRY MUCHART. — Frontière bleue 215
JANE CATULLE-MENDÈS. — Près d'Elle 216
JOACHIM GASQUET. — La Mer adorante 217
DANIEL DE VENANCOUR. — Paysage d'Antan 218
CHARLES GUÉRIN. — Souffrance devant la Mer 219
FERNAND GREGH. — Marine 221
— Joie 223
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT. — Rythme 224
GASTON SORBETS. — Accalmie 226
ANDRÉ DUMAS. — L'Escale 227
— Le Phare 228
J.-E. POIRIER. — Bretagne du Sud 230
FERNAND DAUPHIN. — Images de Provence 231
— L'Après-Midi sur la Grève 232
FOULON DE VAULX. — Solitude au bord de la Mer 233
MARC LAFARGUE. — Le Soir aux Martigues 234
LÉON BOCQUET. — Nocturne marin 236
CÉCILE PÉRIN. — Côtes bretonnes 238
— La Pluie aux pieds d'argent 239
FRANÇOIS PORCHÉ. — *Le vieux souffle païen* 240
RENÉE VIVIEN. — La Conque 241
PIERRE BENOIT. — La Frégate vide 243
COMTESSE DE NOAILLES. — Le Port de Palerme 244
PIERRE CAMO. — A la Mort et à la Mer 246
ALFRED DROIN. — Sonnet liminaire 247
— Départ 248
DANIEL THALY. — Le Chant de la Méditerranée 249
CHARLES CLERC. — Les Sauveteurs 250
GAUTHIER-FERRIÈRES. — Journal de Bord 252
ÉMILE DESPAX. — Écrit le dernier soir du Printemps 254

Pages

VALÉRY LARBAUD. — Scheveningue, Morte-Saison 255
— Un minuit en Mer 256
— *Et toi, Mer* 257
LOUIS EVEN. — Départ pour la pêche 259
ÉMILE RIPERT. — Sur la mort de l'enseigne Lefèvre 260
LUCIE DELARUE-MARDRUS. — Une Enfance 262
— La Figure de Proue 263
CHARLES DERENNES. — La fille de Nérée 265
AMÉLIE MURAT. — La Rose à la Mer 266
ABEL BONNARD. — Les Dauphins 267
GUY LAVAUD. — Iles 268
— Rivières 268
— Retours 268
— Épilogue 269
MAURICE LEVAILLANT. — Libération 270
— Œillet marin 271
PIERRE JALABERT. — La Méditerranée 272
JULES SUPERVIELLE. — L'Escale 274
JEAN DES COGNETS. — Songe d'après-midi 275
— Marée d'été 277
ANDRÉ CORTHIS. — Visions 279
NOEL NOUET. — Clairs de lune 280
A.-P. GARNIER. — La lune au front d'argent 282
— Flots vaporeux 283
HENRY-JACQUES. — Cap-Horn 284
MARC-ADOLPHE GUÉGAN. — A plat ventre 287
MARIE-LOUISE VIGNON. — Les Barques 288
TRISTAN DERÊME. — La Magicienne 289
HENRY CHARPENTIER. — Océan pacifique 290
PIERRE GUÉGUEN. — Tual des marées 292
— Le long cours de l'Anguille 294
DE LA VILLE DE MIRMONT. — L'Appel de la Mer 296
JEAN LEBRAU. — Port-Vendres 297
JEAN COCTEAU. — La Méditerranée 298
JACQUES GAUSSERON. — Le désir de la Mer 299
PHILIPPE CHABANEIX. — Voyages 300
— Le Négrier 300
YVES-GÉRARD LE DANTEC. — Fin de Spectacle 301
CLAUDE DERVENNE. — Pour partir 302
ANDRÉ CANTEL. — *Monotony* 304
MARIE-PAULE SALONNE. — Le meilleur Remède 305
LOUIS BRAUQUIER. — Mort de l'Armateur 306

96755. 6. 28. — IMP. E. DESFOSSÉS, PARIS

Medi. Sanct. Fac. Lib.
Donation
30/10/85

851181

303228097Y